UNIVERSITÉ DE BESANÇON - FACULTÉ DES LETTRES

Le plus grand amour de George Sand : Maurice Sand

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION : LETTRES)

PRÉSENTÉE PAR

Maurice TOESCA

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
PARIS
—
MCMXXXIII

Le plus grand Amour de George Sand

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

Au coin du Bois sacré, études littéraires (Baudinière).

George Sand (éd. du Laurier, collection Paul Reboux).

Œuvres choisies de George Sand, avec une notice biographique et littéraire (Delagrave, coll. Pallas).

Ainsi parla... Victor Margueritte (Nillson).

A paraître :

André Maurois (coll. *Aujourd'hui,* La Caravelle).

UNIVERSITÉ DE BESANÇON - FACULTÉ DES LETTRES

Le plus grand amour de George Sand : Maurice Sand

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION : LETTRES)

PRÉSENTÉE PAR

Maurice TOESCA

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
PARIS
—
MCMXXXIII

*33589

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A Monsieur et Madame

Auguste DORIAN

en témoignage de très déférente amitié.

M. R.

« ...Cette mère dont il était la réponse à la demande anxieuse qu'elle avait faite à la vie. »

Aurore SAND.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546501_0053

AVANT-PROPOS

Bien que soit déjà fort longue la liste des ouvrages consacrés à George Sand, il ne nous a pas semblé qu'une nouvelle étude de sa vie et de son œuvre fût inutile.

*
**

Certes, il y a, parmi ces volumes, un travail qui dépasse les autres par ses dimensions, son sérieux, son impartialité, et l'abondance des documents : ce sont les quatre volumes [1] écrits par Mme Wladimir Karénine. Mais depuis la publication du dernier tome en 1926, d'autres documents importants ont vu le jour, qui ont permis de préciser sur certains points particuliers l'attitude, les pensées, les actes de George Sand. Ces documents ont été présentés au public par Mme Aurore Sand, petite-fille de l'illustre écrivain. C'est, d'une part, le « *Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze* » [2], et un volume qui contient des souvenirs personnels de Mme Aurore Sand, intitulé « *Le Berry de George Sand* » [3], paru en 1928; d'autre part, la publication du *Journal intime,* en 1926 et de diverses correspondances : avec Balzac, avec le prince

(1) George Sand, sa vie et ses œuvres (Plon).
(2) Editions Montaigne.
(3) Editions Morancé.

Jérome Napoléon (*Nouvelles Littéraires*), avec Hippolyte Taine (*Revue des deux Mondes*).

***

Des écrivains ont aussi, soit dans des articles de presse, soit dans des ouvrages biographiques, jugé diversement l'action de George Sand et ses rapports avec ses contemporains. Nous pensons surtout aux ouvrages de M. Guy de Pourtalès sur Liszt et Chopin, et aux articles de M. Jacques Boulenger (*Opinion,* du 15 janvier 1928), qui ont déclenché un procès.

Enfin, il faut également signaler l'introduction qu'un éminent sandiste, M. Samuel Rocheblave, a écrite pour la réédition de quelques ouvrages de la grande romancière. Expliquant le caractère de l'auteur de « *La petite Fadette* », il note justement : « ...C'est par des esprits d'envergure, sinon de génie, « qu'elle inaugura son apprentissage. Mais ce n'est « pas à eux seulement qu'elle se sent redevable. Et « l'on est frappé de l'hommage qui suit, où, dans sa « modestie pleine de grandeur, elle proclame ce « qu'elle doit aux autres en oubliant trop ce qu'elle « ne doit qu'à elle-même. « Parmi ceux-là, poursuit-« elle, les hommes supérieurs me firent faire assez « vite de grands pas, et d'autres hommes d'une por-« tée moins saisissante, quelques-uns même qui pa-« raissaient ordinaires, mais qui ne furent jamais « tels à mes yeux, m'aidèrent puissamment à me « tirer du labyrinthe d'incertitudes où ma contem-« plation s'était longtemps endormie. »

« A qui pensait-elle en traçant ces lignes, sinon à

« ces premières amitiés nouées sur la terre berri-
« chonne, dès avant le premier départ pour Paris,
« avec les Papet, les Néraud, les Rollinat, les Dutheil
« et tant d'autres, dont la modeste fidélité l'a suivie
« jusqu'à la tombe, et dont la correspondance est
« mêlée à tous les actes de sa vie ? Mais, à côté de
« ces bourgeois de petite province, il y eut aussi, il y
« eut surtout, à partir d'une certaine date, ces pay-
« sans sans histoire... »

A cette interprétation, nous avons cru devoir et pouvoir ajouter une note : non seulement le chant de l'amour maternel, mais encore la permanente et si essentielle influence du fils : Maurice Sand. Outre que cet amour maternel et filial détruit bien des légendes et réduit à peu de chose ce caractère presque exclusivement passionnel qu'on a voulu attribuer, en ces dernières années, à la vie de George Sand, il ouvre sur le travail de l'illustre écrivain des vues nouvelles ou écartées; il nous instruit notamment sur sa carrière d'auteur dramatique et sur le fond même de sa culture scientifique et philosophique. Plus encore que tous ces « *esprits d'envergure* », plus que « *ces bourgeois de petite province* », plus même que « *ces paysans sans histoire* », c'est Maurice Sand qui a agi sur l'esprit et l'œuvre de sa mère.

Cet essai ne va à l'encontre de nulle autre thèse. Ce n'est point dans cette intention qu'il fut écrit. Il s'ajoute à de nombreux travaux, en modeste contribution. Et l'auteur a tenu à rendre hommage, sincèrement, à tous ceux de ses devanciers qui, par leurs études, lui ont rendu sa tâche plus aisée.

*
**

Que Mme Aurore Lauth-Sand, qui a bien voulu nous confier des papiers inédits et nous accorder l'autorisation de les incorporer à cet ouvrage, trouve ici l'expression de notre profonde gratitude, ainsi que Mme Karénine, M. Rocheblave et M. Joseph Pierre, lui aussi, collectionneur de précieux documents, dont il nous a si aimablement offert la primeur.

M .R.

Chapitre premier.

Hors du sujet...
...Mais indispensable.

Elle ne pouvait naître qu'à Paris ou à Nohant. Sa destinée l'exigeait. La vie n'est qu'un jeu et le destin s'est montré beau joueur. Elle s'appelait Amantine-Aurore-Lucile Dupin [1]. Son père, officier des armées de l'Empereur, bravant le courroux de Mme Dupin de Francueil, sa mère, et de son précepteur Deschartres, avait épousé une jeune modiste : Antoine-Sophie-Victoire Delaborde, qu'il appelait Sophie. N'était-ce pas déchoir pour qui, par le Maréchal Maurice de Saxe, était de la lignée des Kœnigsmarck, selon le fil que voici ? :

Aurore de Kœnigsmark
maîtresse d'Auguste III, roi de Pologne.
|
Maréchal Maurice de Saxe
Marie Rinteau, dite de Verrières.
|
Aurore de Saxe
Claude Dupin de Francueil.
|
Aurore Dupin (George Sand)
Baron Casimir Dudevant.
|
Maurice Sand
Lina Calamatta.
|
Marc (mort jeune), Aurore et Gabrielle.

(1) Dans son ouvrage, Mme Karénine donne comme prénoms : Amandine-Aurore-Lucie. Mme Aurore Lauth-Sand affirme que c'est là une erreur.

Mais je veux laisser là ces noms.

La gloire a des droits sur les êtres qu'elle a élus. Si je parle à l'homme de la rue d'Amantine-Aurore-Lucile Dupin, ce nom n'évoquera nul visage pour lui. Si je lui parle de *George Sand,* il pensera selon son degré de culture : « Ah ! oui, je connais une rue qui porte ce nom », ou s'il flâne dans les jardins : « J'ai vu une statue de George Sand », ou bien encore : « J'ai lu des romans de George Sand. »

Donc George Sand est née le premier juillet 1804 [1]. A l'âge de quatre ans, elle a perdu son père, alors qu'elle avait tant besoin de lui à cause du désaccord qui séparait sa grand'mère, dame voltairienne, et sa mère, nature fine certes, mais peu cultivée et très irritable.

Comme l'écrit Mme Aurore Lauth-Sand, dernière héritière du nom, dans son « *Berry de George Sand* » [2] :

« On pourrait dire que la lignée héréditaire de George Sand, même chez les femmes, possède une intelligence virile qui n'exclut pas le charme et la séduction.

« D'abord, Aurore de Kœnigsmark, fille et sœur d'héroïques hommes de guerre et d'amour, mère du Maréchal de Saxe dont on connaît l'histoire, sut garder, par son caractère, l'estime et l'amitié du roi, même celle de la reine, pendant et après son heure de favoritisme. Elle fut la première Aurore qui commence la lignée des « mères ». Les maris comptent peu ou point, dans cette hérédité. Les mères et leurs fils ont pris toute l'importance. Elles sont remarquables, sérieuses, aimables, énergiques et bien douées; la

(1) 1er juillet et non 5 juillet, comme l'indique George Sand dans son « *Histoire de ma vie* ». On a retrouvé beaucoup plus tard son acte de naissance. (tome II, page 72, nouvelle édition Calmann-Lévy).

(2) Morancé, éd. 1928.

lignée s'affirme jusqu'à son complet épanouissement : *George Sand.* »

Privée de père, dès la cinquième année, l'enfant s'affranchit petit à petit de chaque tutelle. On l'a amenée à Nohant. Sa mère, toujours en lutte avec Mme Dupin de Francueil, regagne Paris. De cette discorde, George Sand souffre et profite à la fois; elle s'émancipe et il faut un acte d'autorité de sa grand' mère pour la faire entrer, à quinze ans, au couvent des Anglaises, à Paris, afin d'y apprendre les belles manières. Elle en revient, après avoir traversé une crise de mysticisme, plus rebelle que jamais, et d'un caractère si viril que revêtir le costume masculin lui paraît normal, logique. Elle le porte non en coquette, mais en homme. C'est presque un symbole; et lorsque sa mère lui adressera quelques réprimandes, elle lui répondra :

« Vous voudriez que je prisse, pour m'aller promener le bras de ma femme de chambre ou d'une bonne. Ce serait apparemment pour m'empêcher de tomber, et les lisières m'étaient nécessaires dans mon enfance... Mais j'ai dix-sept ans et je sais marcher... »

Elle savait même monter à cheval; pour compagnons de promenades, elle avait son frère Hippolyte [1], Deschartres, son précepteur, M. de Villeneuve, gentilhomme de sa parenté; ou Stéphane de Grandsaigne.

Deschartres menait son éducation. Ce précepteur était bourru, avisé, surtout profondément dévoué à

(1) C'était en réalité son demi-frère : il se nommait Hippolyte Chatiron.

la famille et fidèle au souvenir de Maurice Dupin, mort d'une chute de cheval, au sortir de la Châtre, un soir qu'il rentrait à Nohant, montant un genet que lui avait donné le roi d'Espagne. Le vieux Deschartres avait deviné les qualités profondes d'Aurore, et il faut reconnaître, à sa louange, qu'il sut ne pas en entraver l'essor. Cependant, à cette période de croissance, cet entourage de personnes, très dévouées certes, mais âgées, ne parvenait pas à distraire la jeune fille, qui souffrit de neurasthénie.

En automne de 1821, Mme Dupin de Francueil donna des signes de dépression physique, de sénélité même. George Sand puisa d'abord dans son rôle de garde-malade une sorte de justification de l'existence. Mais, peu à peu, elle abandonna son esprit aux charmes des lectures déprimantes pour une âme en crise de croissance et elle perdit, un moment, jusqu'à cette notion du devoir qui redresse parfois les faibles :

« Mon existence domestique, écrit-elle, était si morne... mon corps si irrité... mon cerveau si fatigué de pensées sérieuses que j'arrivai à une maladie morale très grave : l'attrait du suicide. » [1]

L'étude de la musique, de la géologie et de la minéralogie, des classiques grecs et latins la sortirent de

(1) *Histoire de ma vie*, page 352 et 353 (tome III) : « J'avais résolu de m'abstenir de la vie... Il me semblait que j'avais, comme *René*, le cœur mort avant d'avoir vécu, et qu'ayant si bien découvert, par les yeux de Rousseau, de La Bruyère, de Molière même, dont le *Misanthrope* était devenu mon code, par les yeux enfin de tous ceux qui ont vécu, senti, pensé et écrit, la perversité et la sottise des hommes, je ne pourrais jamais en aimer un seul avec enthousiasme, à moins qu'il ne fût, comme moi, une espèce de sauvage, en rupture de ban avec cette société fausse et ce monde fourvoyé. »

cette impasse; la maladie aggravée de sa grand'mère, sa mort survenue le 25 décembre 1821, lui donnèrent une leçon d'énergie.

« Tu perds ta meilleure amie », lui avait dit, avant de mourir, la vieille dame. George Sand comprit d'autant mieux cette phrase que, sitôt Mme Dupin de Francueil disparue, surgirent à Nohant les héritiers voraces. M. de Villeneuve, moins intéressé que les autres, voulut se charger de l'éducation de l'orpheline. Il avait une passion tendre pour elle, que son âge (45 ans environ) le contraignait à déguiser sous une paternelle affection. Mais Mme Maurice Dupin refusa tout compromis et s'en fut à Paris avec sa fille et un maigre bagage.

Il est certain que, par goût, George Sand, nature aristocratique, et non plébéienne comme on a voulu le dire, aurait préféré le milieu et le genre d'existence des de Villeneuve; mais elle tirait justement de ce sentiment de caste un orgueilleux attachement aux bienséances morales : puisque son devoir et son affection lui dictaient le retour auprès de sa mère, elle ne balança pas.

Si elle éprouva, à Paris, une agréable sensation d'indépendance, de mouvement, elle connut aussi la déception de n'être pas comprise par sa mère. Celle-ci s'acharnait à combattre chez sa fille l'instinct littéraire. Il faut citer ici cette anecdote : c'est vers l'âge de douze ans que se manifesta chez George Sand, pour la première fois, le désir d'écrire. Une « *Nuit d'été au clair de lune* », petite description, avait fort satisfait la grand'mère, Mme Dupin de Francueil, qui

la communiqua à sa bru. Celle-ci répondit à la petite Aurore :

« Tes belles phrases m'ont bien fait rire. J'espère que tu ne vas pas te mettre à parler comme ça ! »

Rappelons aussi que l'enfant avait riposté avec grâce :

« Sois tranquille ma petite mère, je ne deviendrai pas une pédante, et quand je voudrai te dire que je t'aime, je te le dirai tout bonnement, comme le voilà dit. »

A l'âge de dix-huit ans, la jeune fille était devenue infiniment plus sensible à cette divergence foncière de goûts. De ces luttes elle sortait si déprimée, que, finalement, sa tristesse se fit alarmante. Pour changer le cours de ses idées, elle accepta l'invitation des James Rottiers du Plessis, amis de son père, qui habitaient au Plessis non loin de Paris. C'est dans cette famille, durant son séjour, qu'elle lia connaissance avec Casimir Dudevant, licencié en droit, sous-lieutenant en disponibilité, fils naturel du colonel baron Dudevant.

A cette époque, Aurore Dupin, la future George Sand, avait du mariage une haute idée; l'exemple des du Plessis, parfaitement heureux et très épris l'un de l'autre, ne pouvait que renforcer en elle, cette conviction.

Sur le conseil de ses hôtes, et sans contrarier son cœur, elle accepta que Casimir lui fît la cour. Après avoir surmonté quelques obstacles, — dont le moindre ne fut pas le nez de Casimir, que Mme Dupin trouvait trop long, — George Sand épousa le sous-lieutenant Dudevant, le 10 septembre 1822, — sous le régime de la séparation des biens, — l'épouse ap-

portant quatre cent mille francs en terres, et l'époux soixante mille.

Des derniers mois passés en compagnie des du Plessis, elle gardait le souvenir d'une vie aisée : sorties dans les cabarets, déjeuners aux « Frères Provençaux »; soirées à l'Opéra ou au cirque; après le spectacle, soupers chez Tortoni, où elle avait vu pour la première fois son futur mari, l'homme qui allait la dégager de la tutelle maternelle; — car c'est ainsi que les jeunes filles envisagent souvent le mariage : comme une délivrance en même temps qu'elles y cherchent un apaisement à leur sensibilité. Quelle ne fut pas la déception de George Sand, quand elle sentit qu'elle avait seulement changé de tutelle, bien pis : qu'elle était tombée sous le joug d'un homme tout préoccupé de la vie matérielle ! Casimir Dudevant avait aussitôt donné sa démission d'officier pour pouvoir mettre en exploitation les domaines de Nohant.

Il fallut quitter Paris. Voici donc les jeunes mariés dans la diligence sur la grand'route roulant vers le Berry. Première contrariété de George Sand : Paris l'avait fortement séduite; elle avait espéré s'y établir et ne profiter du château de province que pendant l'été. Elle ne pensait pas non plus qu'il pût suffire d'une décision de son mari pour modifier de tête en pied ce projet. Quoique peu mondaine, elle eut aimé cependant constituer un cercle d'amis intimes, avec lesquels il lui eut été possible de se divertir. En ce qui touchait ses sentiments pour Casimir, elle avait, sans doute, confondu la joie intérieure d'une

libération de toute tutelle avec l'allégresse du cœur conquis par l'amour.

On passa à Nohant l'hiver de 1822 à 1823, — un hiver long, froid, neigeux. Nohant était un hameau, le même qu'il est resté aujourd'hui : sur la route de Châteauroux à La Châtre, tout près de cette dernière petite ville, quelques fermes groupées autour d'une vieille église rustique et du Château.

De ce que fut ce château de Nohant au XIVe siècle, il reste deux tours. La vaste demeure seigneuriale a été conservée par George Sand, telle qu'elle l'a trouvée. Elle a gardé son aspect Louis XVI; le jardin surtout, qui, selon ce style, avait été tracé et planté par Aurore de Saxe. George Sand en a garni le pourtour de verdure et de fleurs, embellissant la terrasse orientée au midi, vers la route de La Châtre, d'orangers, de fuchsias, de grenadiers, de roses, de clématites, — élégante et parfumée corbeille pour la vieille demeure de l'ancien fermier général du Berry [1]. Aux limites de cette terrasse s'élèvent deux hêtres pleureurs, encore vaillants et superbes de nos jours. Et c'est le jardin, où poussent les fleurs favorites; puis le bosquet aux sentiers tortueux, qui donne à la propriété les profondeurs d'un domaine. Au delà, s'étend la campagne berrichonne, monotone en apparence dans cette partie sud du Berry, mais qui correspond si bien à l'âme égale de ses habitants. Ils n'aiment point le chaos et sont aussi fidèles à leurs paysages

(1) Le mari d'Aurore de Saxe, Claude Dupin de Francueil, avait été fermier général du Berry; et c'est sans doute ce qui avait décidé sa veuve, sauvée de la guillotine par le 9 thermidor, à acheter cette terre pour la somme de 230.000 livres.

qu'à leur riche répertoire de légendes. Attachement aux traditions, fidélité au souvenir, orgueil de l'origine, nous retrouvons tout cela chez George Sand. Avec quelle minutie, elle avait conservé les bibelots ayant appartenu à ses illustres aïeux, Mme Aurore Lauth-Sand, petite-fille de George Sand, fille de Maurice Sand, nous le prouve et nous devinons que, pareille à sa grand'mère, qu'elle appelait « bonne mère », elle y goûta une même volupté dès son plus jeune âge.

« Dans le coffre du mariage d'Aurore de Saxe étaient rangés, écrit-elle [1], les souvenirs les plus précieux, entre autres la bague de la grande Dauphine Josèphe de Saxe, nièce du maréchal, mère de Louis XVI, bague donnée à Aurore de Saxe, et qu'elle avait mise au doigt de la petite Aurore, lorsqu'elle reconnut en cette enfant, malgré le mystère qu'on lui en faisait, la fille de son fils chéri. Cette bague historique m'a été donnée par ma grand'mère elle-même [2]. Puis la tabatière du Maréchal, d'un fort joli travail de ciselure, et ornée de la miniature du vainqueur. Cette tabatière lui fut donnée par le roi au retour des Flandres. Le cachet du maréchal, une autre tabatière, celle-ci simple avec la miniature de Maurice Dupin, dont les cheveux courts et poudrés contrastent avec ses grands yeux sombres et doux : les yeux des Dupin, héritage des ancêtres Kœnigsmark. »

(1) Le Berry de George SAND, par Aurore SAND, p. 139. (MORANCÉ, éd.).

(2) Mme Aurore SAND en a fait don au musée Carnavalet.

Chapitre II.

Première joie. Première aventure : Aurélien de Sèze.

Dans cette demeure, le séjour eut été sans charme si George Sand n'avait ressenti les espérances d'une maternité. Dès qu'elle se sentit mère, elle cessa ses lectures, ses méditations de jeune femme dont le mari préfère la chasse. Etre mère l'enchante, lui crée un esprit nouveau avec d'autres pensées, d'autres préoccupations. Elle n'a jamais appris à coudre. Qu'à cela ne tienne ! Elle apprend sous la direction de sa bonne Ursule [1]. Elle sait déjà ! Elle travaille à la layette. Son hiver est traversé d'oiseaux qui la visitent à cause du grand froid, de la neige persistante, et de cette sympathie particulière, qui unit d'intelligence les âmes des bêtes et de certaines personnes. Le printemps éclate avec un bourgeon et juin couronne de senteurs d'herbe chaude et de musique agreste la conception de la jeune mère. Deschartres, son précepteur, qui n'avait plus rien à faire dans les domaines, puisqu'un maître y était entré, devait partir en juillet. Mais George Sand, peut-être pour ne pas assister à ce triste départ, résolut de quitter le château de Nohant vers la mi-juin.

(1) Compagne d'enfance de George Sand, mariée à la Châtre, elle était la nièce de Julie, la femme de chambre de Mme Dupin de Francueil.

Son fils, tout comme elle, connut les plaisirs de la diligence quinze jours avant de naître. A Paris, les Dudevant louèrent un petit appartement garni, hôtel de Florence, rue Neuve des Mathurins. Heureuse époque, où la capitale avait toujours pour les provinciaux de confortables logis pour toutes les bourses ! L'appartement se trouvait dans un pavillon planté au milieu de la cour. Maurice Sand [1] y naquit le 30 juin « sans encombre et très vivace [2] ».

C'est la première date qui compte dans l'existence de George Sand. Cette femme, si « intellectuelle », portait en elle un magnifique cœur de mère. On a voulu trop prouver en l'accablant sous le nombre de ses amants. Combien il me semble aisé de faire surgir de ces pages une autre image, infiniment plus exacte : celle d'une femme qui, à jamais écartée de la vie familiale par un époux borné, s'est créé la plus illustre famille qu'une mère ait jamais eue. Famille qui compta tour à tour Musset, Michel de Bourges, Mallefille, Chopin, Manceau... Tous, elle eut un penchant à les traiter un peu comme des enfants [3]; mais, de tous, Maurice fut bien le plus *aimé* et lui seul eut, en retour, sur elle une influence. Il n'est donc pas exagéré d'écrire que sa naissance fut le premier grave événement de la vie de George Sand. Ce fut, en tout cas, sa première et sa plus grande joie.

Elle comprit tout aussitôt la magnificence de cette

(1) Dans le registre de l'état-civil : Maurice Dudevant.
(2) George Sand : Histoire de ma Vie (p. 436, tome III).
(3) A propos de ses relations avec Michel de Bourges, elle n'hésite pas à écrire. (Hist. de ma vie, t. IV, p. 371) : « L'amitié de la femme est, en général, très-maternelle, et ce sentiment a dominé ma vie plus que je n'aurais voulu ».

création de la chair, vivante d'esprit. Et trente ans plus tard, tandis qu'elle écrira son *Histoire de ma vie*, elle retrouvera pour parler de ces heures uniques, les paroles de joie les plus spontanées :

« Ce fut le plus beau moment de ma vie, que celui, où, après une heure de profond sommeil qui succéda aux douleurs terribles de cette crise, je vis en m'éveillant, ce petit être endormi sur mon oreiller. J'avais tant rêvé de lui d'avance et j'étais si faible, que je n'étais pas sûre de ne pas rêver encore. Je craignais de remuer et de voir la vision s'envoler comme les autres jours ». (Hist. de ma vie, page 436, tome III).

***

Nohant fête le retour de l'héritier. On plante un arbre. Un hiver passe et le printemps ramène avec ses fleurs le goût des promenades. Mais le baron Dudevant, voulant mettre de l'ordre partout, a mis partout « son » ordre. Et « son » ordre n'est point d'accord avec la nature champêtre, qui veut qu'un buisson ne soit point taillé, sans doute pour qu'un brin de laine d'un mouton puisse s'y accrocher, ou bien quelque flammèche de pensée ? Or, George Sand aimait à laisser ses songeries aux lianes des vieux lierres, aux brindilles des allées mal ratissées. Du jour au lendemain, il se trouva qu'elle se déplut dans le grand parc vide de ses souvenirs qu'on avait balayés. Casimir Dudevant n'a jamais rien compris à ce genre d'affection pour les choses, ni comment on pouvait bien associer dans le souvenir un baiser et une pierre moussue. Avec sa rude logique de matérialiste, il conclut que le départ guérirait de l'ennui l'âme blessée.

⁂

Chez leurs amis du Plessis, les jeunes parents exhibent leur gros poupon, qui aura bientôt un an et risque ses premiers pas. La jeune femme retrouve les joies du temps de ses fiançailles; mais, cette fois, ce n'est point pour l'époux, mais uniquement pour l'enfant que se forge en elle un nouvel amour. Ce n'est qu'un peu plus tard, à Ormesson, où les Dudevant auront loué une petite maison de campagne, que Maurice commencera à gambader autour de sa mère, qui lit, en marchant, les *Essais* de Montaigne. Parfois, elle ferme le livre et fait goûter à son fils, en dépit d'un jardinier acariâtre, les joies d'un gazon défendu. Mais pas plus que la campagne de Nohant, celle des environs de Paris ne peut calmer les nerfs malades de George Sand. Crise intérieure. Dieu est mis en cause par la jeune femme, qui fait une retraite au couvent où elle avait été pensionnaire. Comme Maurice n'était encore qu'un bambin, capable de passer par le « tour », — cette encoche creusée dans la muraille à l'entrée du couvent par où l'on glisse les paquets, — il fut admis parmi les nonnes avec sa mère.

⁂

Le 30 juin 1825, de retour en Berry, on féta les deux ans de Maurice. Le château de Nohant est en joie. En ce temps-là, cette demeure était à la fois le cœur et l'esprit du village. Il s'établissait entre lui et les habitants, un échange constant de sentiments

et une telle réjouissance ne pouvait laisser indifférents les gens d'alentour.

Ce fut à midi que le peuple apporta son témoignage. A la table de George Sand avaient pris place le baron Dudevant, Hippolyte Chatiron, sa femme, sa fillette âgée de deux ans environ, comme Maurice.

Soudain entrèrent dans la vaste salle à manger, dont la porte à deux battants et la fenêtre étaient ouvertes sur le parc, le menuisier du village et ses aides portant une châsse toute fraîche garnie de fleurs. On y coucha Maurice, qui parut entièrement heureux de ce premier contact avec la flore berrichonne. Il comprit moins bien qu'on tirât des coups de pistolets et il fallut violes et cornemuses pour ramener dans les yeux de l'enfant l'apaisement bleu du bonheur. Au rythme de la musique, les paysans dansèrent une vieille bourrée et le baron Dudevant n'osa pas faire la moue parce qu'on bouleversait le fin gravier semé au bas du perron.

*
**

Quelques jours après, le 5 juillet, que l'on croyait être le jour anniversaire de la naissance de George Sand, la famille partit pour Cauterets, dans les Pyrénées.

Durant ce séjour, George Sand se lia d'amitié amoureuse avec un jeune avocat de Bordeaux, Aurélien de Sèze. Et cette liaison, pour être pure et brève, n'en laissa pas moins au cœur des deux jeunes gens un souvenir ineffaçable.

Il est certain que, si Maurice avait été en âge de

consoler sa mère, celle-ci n'eut pas cherché ailleurs un confident de sa peine. Maurice adorait le ciel ensoleillé de Bagnères et admirait les « dadas splendidement équipés » des dames anglaises en villégiature.

Après Bagnères, ce fut Guillery, le domaine des parents du baron Dudevant. Chaque changement apportait une satisfaction passagère au cœur de George Sand. Elle ne se rendait pas compte qu'elle vivait exclusivement pour son fils, parce que l'amour est égoïste et veut être payé de retour. Or, un enfant de deux ans et demi ne peut rendre suffisamment d'affection pour compenser un tel besoin d'aimer. Et bien que George Sand mît tant de soin à s'occuper de Maurice, ses chagrins lui restèrent. Voyage à Bordeaux, chasses, visites aux environs, rien ne pouvait ramener l'apaisement dans l'âme tourmentée de la jeune mère.

La grande cause de cette inquiétude naissante était-elle rien d'autre que le dégoût de vivre auprès d'un homme inférieur ?

L'hiver s'acheva à Bordeaux. George Sand n'avait pas voulu confier Maurice aux parents de son mari. Ceux-ci étaient âgés et assez sévères, et elle craignait que son fils ne fût privé de ces caresses dont elle l'avait toujours comblé.

A Bordeaux, ils retrouvèrent « l'agréable société des eaux de Cauterets ». Mais, déjà, Aurélien de Sèze n'était plus qu'un agrément de cette société. La pensée de George Sand était dédiée, toute, à son enfant. N'en n'avons-nous pas la preuve dans ces pages de

« l'Histoire de ma vie », où elle nous conte l'anecdote suivante :

« Je vois tous les jours ma chère Zoé [1], ses sœurs et ses frères. Un jour que j'étais chez elle sans Maurice, mon mari entra brusquement, très pâle, en me disant : « Il est mort ». Je crus que c'était Maurice; je tombai sur mes genoux. Zoé qui comprit et entendit ce qu'ajoutait mon mari, me cria vite : « Non, non, votre beau-père ». Les entrailles maternelles sont féroces; j'eus un violent mouvement de joie. » (tome IV, p. 37).

L'ardeur des témoignages de George Sand dans son journal, qui conte ses entrevues avec Aurélien de Sèze, est telle qu'il semble que cette passion ait capté à son profit toute préoccupation. Il n'en fut jamais rien. Elle avouera elle-même qu'elle ne s'absentait pas « trois jours sans être malade d'inquiétude sur le compte de Maurice » [2].

L'amour maternel a ce privilège sur l'amour tout court qu'il est invariable et peut suppléer toute autre d'affection. Tandis que George Sand pouvait écrire à Aurélien de Sèze :

« Il y a des moments où je vous adore, et, l'instant d'après, je ne puis plus vous souffrir »;

et qu'elle pouvait en ces termes magnifiques lui proposer le sacrifice de leur amour, tandis qu'elle pouvait écrire de son chasseur de mari :

« Tous les gens des environs sont *chasseurs;* par ce mot

(1) Zoé Leroy, fille d'un négociant de Bordeaux; elle avait conquis l'amitié de George Sand, dès son arrivée à Cauterets, « par son caractère ouvert et gai, par sa nature sensible et enthousiaste », écrit Aurore Sand dans sa préface du *Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze,* publié en 1928. [Ed. Montaigne, p. VII].
(2) Hist. de ma vie, t. IV, p. 31.

pris dans la forre du terme, j'entends un être lourd, qui ne fait que manger à table, dormir le soir au salon [1] » ;

tandis qu'elle est prête à sacrifier toute autre affection, un seul amour la retient à la vie : celui qu'elle nourrit pour son fils, et son mari ne l'intéresserait plus désormais s'il n'était le père de Maurice.

Durant cette fin d'année 1825, chacun de ses écrits, — que ce soit lettre ou journal — reflète cette unique joie : voir grandir son enfant.

« Mon fils vient comme un champignon ». (Lettre à Zoé Leroy, 18 sept. 1825).

« Je suis heureuse de penser que je vais revoir Maurice. Je sais qu'il se porte bien ». (Casteljaloux, 12 oct. 25) .

« En revenant dans la calèche de mon beau-père, je n'étais plus distraite, ni égayée par les gentillesses de mon fils qui dormait sur mes genoux ». (Guillery, 18 oct. 25).

« Depuis ton départ, Maurice a eu le soir un petit accès de fièvre, mais moins fort que le premier. Il a dormi une heure sans être si brûlant et si rouge. J'ai découvert dans sa bouche et dans sa gorge de gros aphtes comme ceux qu'il a eus une fois à Nohant. J'ai envoyé chercher tout de suite du miel rosat et du sirop de mûres. Je le crois guéri. Voilà le bulletin exact et détaillé de M. Maurice. » (Lettre à C. Dudevant, 7 nov. 25).

« Je te dirai que ton fils se porte très bien, qu'il est gentil à croquer, très sage et pas du tout gourmand. Il me tient compagnie. Il passe des heures seul avec moi à m'embrasser et à me taper sur les joues ». (Lettre à C. Dudevant, 9 nov. 25).

*
**

Que dire enfin, de cet amour de George Sand et d'Aurélien de Sèze que quelques-uns ont rabaissé au niveau d'un scandale mondain, lorsqu'on a pu

(1) Lettre à Zoé Leroy, Guillery, 18 septembre 1825. (Pour la correspondance, cf. éd. Calmann-Lévy en 6 vol.).

lire naguère la longue lettre[1] écrite le 20 juillet 1826 par le jeune avocat et adressée à George Sand, alors à Nohant, — lettre où il n'est plus question que de l'amour de la mère pour son enfant :

« Quand Maurice sera grand, on se chargera de lui donner une idée du gouvernement; on tâchera de lui en faire sentir les avantages et les vices; jusque-là tout est inutile. Non seulement vous ne lui parlerez pas politique, et vous ne lui permettrez pas d'y penser avant vingt ans au moins, mais vous ne permettrez pas qu'on parle jamais devant lui des souvenirs et des attachements que vous et les vôtres pouvez conserver. Je vous le répète, ne vous fâchez pas; ne me jugez pas avant que je ne me sois tout à fait expliqué. Laissez-moi seulement développer mon idée. »

Suit une longue digression sur ce sujet : une mère doit-elle parler politique à son fils ?

(1) *Le Roman d'Aurélien de Sèze et d'Aurore Dudevant*, (p. 197).

Chapitre III.

Maurice Sand grandit.
Rapports des époux Dudevant-Sand.
Quelques documents inédits. Naissance de Solange Sand.
Paris et la liberté.

Malgré les premiers désaccords profonds entre ses parents, Maurice grandissait dans une atmosphère de tendresse. Ces déplacements fréquents, qui l'avaient mené du Berry au Plessis, des Pyrénées en Gascogne et ramené de Gascogne en Berry, — toute cette agitation plaisait à son esprit en éveil. « Il se faisait gamin et commençait à regarder la nature avec ses grands yeux attentifs [1] tout au beau milieu de son vacarme. »

Durant son séjour aux Pyrénées, George Sand avait rédigé un journal intime. Lorsqu'elle se retrouva à Nohant, elle était déjà accoutumée à sa plume et elle composa ses premiers essais littéraires dans le boudoir, sur un petit secrétaire pliant et pratiqué dans la boiserie, tout en veillant sur le sommeil de son petit Maurice.

Elle retrouva avec plaisir des camarades et renoua d'anciennes et toujours chères relations. Elle recevait aussi assidûment chez elle Stéphane de Grand-

(1) *Histoire de ma Vie* (tome IV, p. 43).

saigne, son compagnon d'adolescence. On est fort mal renseigné sur le rôle de ce jeune homme. Ses relations datent surtout de la séparation avec Aurélien de Sèze et vont jusqu'à la naissance de Solange, deuxième enfant de George Sand. Les lettres que celle-ci lui écrivit, elle les jugea elle-même, « trop étranges pour être publiées ». Nous devons d'autant plus le regretter que la jeune femme ne déguisait pas ses sentiments dans sa correspondance. Mais voici quelques lettres inédites, qui fixent les occupations et la situation du ménage Dudevant [1] :

Nohant, 1er sept. 1826.

A Madame Dupin,

Vous êtes si bonne et si indulgente, ma chère maman, que j'ose vous prier de rendre un service à votre petit Maurice; il a trois ans passés, et son cher père grille de le voir en culotte. Veuillez donc, si vous êtes bien portante, faire l'emplette d'un habillement léger en drap ou en casimir, qu'il pourra porter au commencement de l'hiver et qui servira de modèle pour la coupe à ceux que l'on fera ici. Je voudrais donc que cela fût dans le dernier goût. Il n'est pas très grand, mais gros et fort. Il a eu trois ans le 30 juin. Comme il grandit beaucoup cependant, il n'y aurait pas de mal à faire laisser au bas des jambes de quoi l'allonger. Je ne sais pas quelle est la mode à l'égard du corsage. Il est si jeune qu'il faudrait éviter de l'engoncer; il aurait l'air d'un paquet. Je voudrais aussi qu'il ne fût pas gêné, surtout des entournures et des cuisses. Arrangez cela pour le mieux; quant au prix, je vous laisse toute liberté; je désire quelque chose de très élégant et de très distingué.

Si vous étiez assez bonne pour me procurer un patron du col pour lui, je le ferai broder ici.

Vous aurez reçu trop tard une lettre que je vous ai écrite il y a quelque temps. Je l'avais donnée à notre médecin pour la mettre à la poste, je lui en donnai une autre huit jours après, et, en la mettant dans sa poche, il y retrouve

(1) Archives de Mme Aurore Lauth-Sand : lettres inédites.

la vôtre qu'il avait oubliée. J'espère qu'Hippolyte sera un commissionnaire plus exact et je crois bien que le désir de vous voir l'empêchera d'être négligent.

Donnez-moi de vos nouvelles, chère maman, et croyez aux sentiments tendres et respectueux de votre fille.

Aurore.

Casimir n'est pas encore rétabli entièrement. Il vous baise les mains, Monsieur Caron [1] m'acquittera envers vous. Si vous voulez remettre ces effets à Hippolyte il me les enverra.

*
**

Nohant, 5 septembre 1827.

A Madame Dupin.

J'ai reçu hier, chère maman, votre aimable envoi. Que de remerciements n'ai-je à vous faire pour tant de bonté, d'obligeance et un si joli choix ! Et encore, vous étiez malade, ma pauvre maman ! M. Pacot m'a bien inquiétée en m'apprenant cette nouvelle, le lendemain, votre caisse et votre lettre sont venues me tirer de la peine. Vous êtes enfin mieux. Soignez-vous donc bien, et que cela n'arrive plus. Les habits sont d'un goût parfait et vont à merveille; votre petit Maurice est charmant sous ce nouveau costume. Il est amoureux de sa girafe et la fait coucher avec lui. Et en même temps je suis fort aise de connaître une girafe, car Hippolyte dit qu'elle est parfaitement ressemblante. Mon sac est d'une fraîcheur et d'un assortiment de couleurs qui signale votre bon goût accoutumé; recevez, chère maman, mille baisers et mille remercîments pour tous ces jolis présents et pour toutes les peines que vous vous êtes données, étant encore faible et convalescente. J'en ai des remords et ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

Vous avez bien fait de quitter votre solitude. Elle ne convenait ni à votre caractère ni à votre santé. J'ai été fort tourmentée de vous savoir seule, malade, ayant peur, et je maudissais la distance qui m'empêchait d'aller vous distraire et vous soignez. J'y aurais infailliblement couru si vous eussiez continué d'être souffrante. Heureusement, vous voilà mieux et dans une position plus agréable. Vous aurez des soins, de la société, du repos, il vous fallait tout cela.

Hippolyte vous portera une lettre plus longue. Je le laisse vous écrire un mot. Adieu, ma bonne mère, je vous em-

(1) Vieil ami du père et de la mère de George Sand.

brasse de toute mon âme. Donnez-moi encore de vos nouvelles. Je ne suis pas bien tranquille sur votre compte. Savez-vous ce que vous devriez faire ? Nous avons loué un très bel appartement à la Châtre, où nous comptons donner des bals cet hiver qui annonce d'être brillant; vous y aurez de la distraction, toutes vos aises et nos soins.

***

Nohant, 20 septembre 1827.

A Mme Dupin..

Ma chère maman,

Hippolyte qui vient d'arriver m'apprend que vous avez été malade. Il me rassure cependant en me disant qu'il vous a laissée mieux portante. Apprenez-moi comment vous êtes, je vous en prie, je suis inquiète de vous. Je crains que vous ne soyez pas bien soignée et je regrette plus que jamais de ne pas vous avoir auprès de moi où vous seriez entourée d'attentions et où vous ne manqueriez de rien. Vous me mandiez dernièrement que vous étiez mécontente de toutes vos domestiques. En avez-vous enfin trouvé une qui vous convienne et qui vous serve bien ? Je suis bien tourmentée de l'idée de vous voir seule et souffrante. Si vous êtes rétablie et que ma demande ne vous importune pas, auriez-vous la bonté, ma chère maman, d'acheter deux habits d'hiver pour Maurice ? Vous lui en avez envoyé un l'année dernière qui lui allait et lui va encore parfaitement, mais il est usé, et pour cause, ainsi qu'un bon nombre d'autres. Veuillez lui en choisir deux à votre goût pour la taille d'un enfant de quatre ans très fort. En tous cas je vous envoie la mesure : le plus long fil est la longueur de l'habit; le second est la grosseur du corps pris à la ceinture, le plus court est la longueur des manches. Si c'est encore la mode, prenez-les pareils à celui de l'année dernière; et si on les fait autrement, faites à votre goût, ma chère maman, vous n'en manquez pas. Que l'un soit simple et uni pour tous les jours, et l'autre un peu plus élégant pour les jours de conquête. Ajoutez-y, s'il vous plaît, un petit bonnet bien chaud, fourré, pour l'hiver et capable de coiffer une grosse tête. Sans votre bonté ordinaire pour lui, il passerait l'hiver c... nu. Ursule qui était avec moi depuis un an et qui l'habillait fort bien, m'a quittée par un beau caprice tout en me disant qu'elle me porte dans son cœur et qu'elle est désespérée de m'abandonner. Je crois qu'elle s'ennuyait,

mais je suis si mécontente de la manière dont elle s'est retirée, sans me prévenir, sans me dire un mot d'avance que, je ne veux pas lui parler de longtemps. Je ne suis pas rancuneuse, mais les choses qui me font de la peine sont chez moi de rude digestion.

Je ferai prendre ces effets chez vous, ma chère maman, soit par M. Ajasson [1], soit par Pascaud, notre marchand de la Châtre qui doit être à Paris.

Si l'un ou l'autre ne passe pas chez vous dans la huitaine, à partir du jour où vous recevrez ma lettre, ayez la bonté de faire mettre le paquet à la diligence, car mon pauvre Maurice est dans une indigence à faire pitié. Si vous êtes encore souffrante, ma chère maman, n'allez pas sortir exprès pour cela, il vous sera facile de faire venir un tailleur chez vous et choisir au coin de votre feu, sans vous déranger; d'ailleurs, si mes demandes vous fatiguent et vous ennuient, envoyez-moi promener.

Je suis au désespoir de vous avoir parlé de ce portrait. Il était dans un album qui s'est froissé en voyage, de sorte que le crayon a perdu sa fraîcheur et il est affreux maintenant. Je le recommencerai et je serai plus heureuse, j'espère. Vous n'avez rien à regretter, le portrait était détestable. Hippolyte prétend qu'il ressemble à Clara Wendel.

J'ai encore une demande à vous faire, c'est de m'envoyer une guimpe et une paire de manches longues en tricot de soie, couleur chair. Comme je ne puis quitter mes flanelles et que l'hiver il faut des toilettes à La Châtre, cela m'est tout à fait nécessaire pour mettre sous des manches et sous des collerettes claires. L'année dernière, j'ai vécu d'emprunts. Veuillez me faire cette emplette, que vous trouverez, je pense, chez tous les bonnetiers.

Pardon mille fois, ma chère maman, de toutes mes importunités. Portez-vous surtout bien, et dussiez-vous me dire « tu m'ennuies », que ce soit d'une grosse voix de santé. Adieu, soignez-vous, je vous embrasse de toute mon âme. Ecrivez-moi surtout, et pensez à votre fille.

Aurore.

*
**

A Mme Dupin, rue St Pierre-de-Montmartre,

Nohant, 12 janvier 1828.

Hippolyte me mande que vous êtes inquiète de moi, ma

(1) Stéphane Ajasson de Grandsaigne.

chère maman, vous devez avoir reçu une lettre datée du 29 ou 30 décembre par laquelle je vous souhaitais une bonne année et vous remerciais du joli chapeau que vous avez eu la bonté de m'envoyer et que je recevais au beau milieu de ma lettre. Je vous disais que mon petit Maurice avait une toux qui me donnait bien de l'inquiétude, heureusement, il se porte à merveille maintenant, les sangsues lui ont fait le plus grand bien, car, dès le lendemain, il a retrouvé le sommeil.

Je travaille au petit dessin que je vous ai promis et que j'ai été obligée d'interrompre tous ces jours-ci pour m'occuper de ma soirée de la Châtre qui a été fort belle. Toute cette semaine, j'ai travaillé à me faire un paravent et à étudier des contredanses avec deux musiciens de nos amis, nous composons à nous trois un orchestre comme il ne s'en est jamais ouï à la Châtre. Le départ de Stéphane est fort retardé, car il est maintenant dans la Marche, où on le retient plus qu'il ne comptait. Avec lui, le pâté que je vous ai annoncé dans ma dernière arrivera comme Mars en Carême : ce qui est certain c'est que vous l'aurez, puissiez-vous avoir bon appétit pour le manger.

*
**

Au vrai, il n'y avait de permanent dans le tourbillon de son activité, — soit à Nohant, soit à la Châtre, soit aux eaux du Mont-Dore qu'elle vint prendre en 1827, — que l'intérêt pour son fils. Son agitation, son exubérance n'étaient là que pour masquer un mystère dont George Sand ne nous révèle l'existence que timidement et de la manière la plus vague. Le 2 février 1828, elle envoie à Zoé Leroy un billet qui contient cette phrase inquiétante : « *Je ne mérite plus l'amitié de personne* ». Personne ? Qui ? Casimir Dudevant ? Aurélien de Sèze ? Stéphane de Grandsaigne ? Zoé Leroy elle-même, si indulgente pourtant ? Elle vient de constater sa seconde gros-

sesse et il lui semble peut-être que c'est une sorte de trahison envers Aurélien de Sèze.

Le hasard voulut qu'il se trouvât à Nohant au moment de la naissance de cette enfant. Dès lors leur liaison se transforme en une amitié qui ne s'éteignit point en leurs cœurs.

*
**

C'est le 13 septembre 1828 que vint au monde à Nohant, Solange Dudevant, sœur de Maurice. George Sand avait retrouvé les sensations de la maternité avec d'autant plus d'enthousiasme que s'accentuait chaque jour le dissentiment entre son mari et elle. Au printemps 1829, elle part pour Bordeaux, avec son mari et ses deux enfants. Puis, retour à Nohant. Maurice peut être confié aux soins d'un instituteur, ami de la famille [1].

1830 approche. Il y a dans l'air un ferment de rebellion, un désir d'évasion, un goût de fuite, un effort immense pour conquérir une liberté individuelle, un mépris de tout ce qui est « ancien régime », un bouleversement des idées, une tempête des dogmes, un bouillonnement insensé des êtres et des choses : le *triomphe de la vie et de la jeunesse,* ce qu'on a appelé plus tard le Romantisme.

Inconsciemment, George Sand, force vive, est attirée par cette flamme. Elle veut accourir à Paris, indépendante. Pour vivre, elle s'essaie à de multiples

(1) Au cours d'un nouveau voyage qu'elle fit, seule, dans le midi, George Sand envoie à son fils, qui venait d'apprendre à lire, une première lettre. Elle prend soin de l'écrire en *caractères d'imprimerie.*

travaux : faire des traductions, des portraits au crayon ou à l'aquarelle; coudre; peindre de petits bibelots. Rien ne paraît pouvoir lui assurer un revenu convenable.

Avec, pour tout bagage, quelques notions d'histoire, de musique, de dessin et de botanique, et les deux cent cinquante francs de pension mensuelle qui lui revenaient de droit, elle se décide à affronter la vie parisienne. Casimir Dudevant est d'accord avec elle : il lui confie Solange et garde Maurice.

Chapitre IV.

George Sand et le premier précepteur de son fils. Une lettre inédite qui éclaircit tout.

Les historiens ont jugé diversement l'attitude de George Sand. Si ces jugements ont si fort divergé, c'est que nul n'avait donné au temps la possibilité d'agir. Dans le temps comme dans l'espace, il est besoin de recul pour porter un jugement d'ensemble. Et le détail lui-même est subordonné à cette impression générale. Avant la publication des documents, il était permis au critique de douter de la sincérité des textes de George Sand, — puisque le premier devoir du critique est de mettre en doute. J'ajouterais même qu'il devait se borner à cela puisqu'il n'avait aucun des moyens de contrôle que les années écoulées ont fournis.

*
**

Déjà, elle avait profité de ses relations pour se procurer quelques travaux, voulant vivre en femme libre et prouver à son mari qu'elle saurait se passer de son appui. Elle avait essayé de tous les métiers : elle traduisait, peignait des portraits, des aquarelles, s'occupait de couture, de mode, avait cru un instant avoir trouvé un emploi sérieux de son talent de dessinatrice en décorant des tabatières et des étuis à cigares en bois de Spa, comme l'indique cette curieuse

lettre inédite à son ami Jules Boucoiran [1], qui mérita l'appellation de « fidèle Boucoiran ».

Monsieur Jules Boucoiran,
20, Boulevard Poissonnière, Paris.

Nohant, 3 avril 1830.

Mon cher Jules,

Je vous ai demandé quelques objets que vous m'avez obligeamment promis de me procurer. Veuillez les mettre non à la diligence comme je vous l'avais dit, mais les porter chez Mme De Saint-Aignan, rue de Clichy, n° 9, laquelle a d'autres objets à m'envoyer dont elle fera une seule et même caisse. Je joins à cette lettre un mot pour mon cordonnier. Je vous prie de le jeter à la petite poste (non le cordonnier, mais le billet). Soyez assez *bon enfant* pour m'acheter quelques cahiers de ce papier à lettre jaune et bleu qui est si laid et qui est à la mode.

La mode que chacun méprise et respecte.

Achetez-moi aussi deux livres blancs chez Giroux, deux livres ou albums de grandeur ordinaire pour écrire et griffonner, cartonnés de la façon la plus commune et la moins chère. Enfin, demandez chez le même Giroux, où vous ferez une longue station pour moi s'il vend des étuis à cigares en bois blanc pour peindre. Un de mes amis, prêt à partir pour les colonies, me demande de lui procurer ce meuble de voyage. Il le voudrait de grandeur à tenir quatre ou cinq cigares; seulement je ne sais pas du tout ce que c'est qu'un pareil meuble. Je n'en ai jamais peint, je n'en ai jamais vu. C'est à vous d'avoir de l'intelligence. Enfin, et pour conclure définitivement, remettez dans un grand magasin rue Dauphine et au Père de Famille, la petite note ci-jointe et vous payerez les objets qu'il vous fournira, après vous être assuré toutefois qu'ils sont de bon goût. Si vous avez besoin d'argent pour payer toutes ces emplettes allez chez M. Salmon, Boulevard des Italiens, n° 20 bis, dans quelques jours il sera prévenu de vous solder quand vous vous présenterez. Si vous n'êtes pas pressé je vous solderai moi-même, et même je vous embrasserai pour votre peine.

Voilà une lettre sotte, n'est-ce pas ?

J'ai trop mal aux yeux pour vous faire de la morale aujourd'hui, car vous savez, quand je suis embarquée sur ces eaux-

(1) Le précepteur de Maurice.

là, je m'y noie. D'ailleurs, vous avez à me répondre avant que je reprenne les sermons.

Adieu, mon cher enfant, je vous donne l'occasion de m'être utile. Je voudrais pouvoir en faire autant pour vous.

Occupez-vous de mes commissions tout de suite.

Aurore.

*
**

Il n'est pas vain de faire justice de cette réputation de dévergondage, dont George Sand souffrit dès son adolescence. Sa franchise en était la cause. On ne manque pas de l'accuser d'avoir cédé aux instances du « fidèle Boucoiran ». Voici une lettre qui éclaire tout : [1]

« A Monsieur J. Boucoiran ».

Nohant, le 13 septembre 1830.

Bien loin de me fâcher de votre franchise, mon cher enfant, je vous en aime mieux. Cette rude vertu, qui trouve si difficilement sa place en ce monde, est une de celle que je prise le plus et si chacun pensait comme moi, tous les hommes seraient amis. L'aigreur et le ressentiment avorteraient en naissant et la bonne foi ramènerait l'union dans les cœurs blessés. Je ne vous ferai qu'un reproche : c'est d'avoir tant tardé à me dire que ces sottes plaisanteries vous avaient choqué. Elles m'avaient frappée, moi. Mais je croyais, à voir votre calme, qu'elles étaient passées inaperçues devant vous. Vous auriez raison de me gronder, si je les avais volontairement excitées. Mais je ne l'ai pas fait, pas plus que je ne m'y suis livrée. M'avez-vous entendu y prendre part ? Je ne crois pas. Pour mille raisons, je les trouvais déplacées à cause de vous, puis à cause de moi, puis à cause des jeunes filles devant qui on se les permettait. Mais recommencerons-nous la nature des gens ? Pourrons-nous refaire l'esprit malin et railleur de la femme coquette ? Savez-vous comment j'ai donné lieu à ses épigrammes ? Non, vous ne le savez pas, et si vous aviez vu comme j'ai donné bêtement dans ses adroites questions, vous vous moqueriez de moi, que vous croyez si moqueuse. Cependant, je ne puis

(1) Lettre inédite, Collection de Mme Lauth-Sand.

vous raconter comment j'ai dévoilé ce qui passait à mes yeux pour une vertu, ce qui, à eux, leur a paru un ridicule... Il faudrait vous dire quelles sottes inductions on avait tirées de vos assiduités auprès de moi, de ma familiarité avec vous. Savez-vous que cette femme affecte d'un ton demi-railleur, demi-sérieux de me prendre pour un Don Juan femelle, formé à sa propre image, avec une dose de hardiesse de plus dans le caractère ? J'essayai un soir de me faire comprendre, d'expliquer mon âme et la vôtre. Interrompue par de bruyants éclats de rire, je m'aperçus que je jouais le plus sot des rôles, celui d'un personnage de bonne foi, au milieu des pervers de profession. Je me jetai à corps perdu dans le ridicule et je vous y entraînai aussi. Honteuse de ma simplicité, je me pris à rire moi-même et prenant ma défaite *en bonne enfant,* j'essuyai gaiement mille attaques bien autrement offensantes pour une femme que toutes celles dirigées contre vous, mon pauvre garçon ! C'est là, en vérité, que vous eussiez admiré la souplesse de mon caractère, car, jamais, traits plus acérés ne furent dirigés par une femme perdue contre une honnête femme sur qui elle veut se venger de ses fautes personnelles. A Paris, à Bordeaux, au Havre, partout, j'avais des amants. Tous mes amis étaient des compagnons de débauche, et quant à vous, c'était un passe-temps de plus que de vous déniaiser. Il y a des choses si grossièrement choquantes qu'il n'y a plus de colère et d'indignation capable de les repousser. On ne s'amuse pas à siffler les ordurières platitudes d'un batelier, on hausse les épaules et l'on rit. Moi, je ne sais pas me venger autrement. La haine et le dépit sont étrangers à ma nature. Je ne trouve contre les vices d'autrui qu'un sentiment de dérision et d'indifférence moqueuse. Quand on est livré à la société des méchants, et quelle autre société y a-t-il en ce monde ? (Les bons sont si rares qu'il n'en faut point parler) quand on est livré, dis-je au commerce des pervers, il faut en subir les conséquences. Une âpre censure ne les corrigerait point. Elle les blesserait et qu'est-ce que la vie de l'homme pour qu'il la passe à guerroyer pour la défense de son amour-propre ? Je n'ai pas tant de valeur. J'aime mieux, dans ma molle philosophie, me laisser déchirer en riant pièce à pièce, que de me conserver intacte au prix de mon repos et de ma gaîté. « En bien, leur ai-je dit follement, en élevant les mains, et cet air risiblement solennel impose silence à leurs cris, je conviens de toutes ces iniquités, je les accepte; je mènerai

joyeuse vie jusqu'à l'heure où le diable viendra comme au dernier acte de *Don Juan* me précipiter dans l'enfer. Mais quant à cet enfant, je jure que j'en suis innocente comme du premier péché de Mme... ici présente. Je jure qu'il a quitté Nohant aussi pur qu'il y est entré, et que s'il a perdu l'innocence de son baptême, je puis m'en laver les mains à la face des justes et des gentils; les rires recommencèrent, mais les plaisants n'étaient plus contre moi. J'avais mis les rieurs de mon côté. Il ne leur restait plus que vous à exploiter car, pour moi, j'étais la première à accepter les défis, et avec les gens qui ne sont pas susceptibles de vous aimer pour votre cœur, il faut vous faire craindre par votre esprit. Je redoutais le moment où le torrent des plaisanteries déborderait complètement. Si vous vous fussiez fâché, je vous aurais soutenu, quoi que désapprouvant intérieurement votre mauvaise humeur, mais vous prîtes la chose comme je le voulais. Vous convîntes en riant de votre *innocence;* vous subîtes les brocarts sans répondre. Je remarquais que votre bon sens naturel vous inspirait ce tact que le commerce du monde n'a pu encore vous donner. Je ne jugeai donc pas nécessaire de vous en parler, le sujet me répugnait et c'était bien assez d'en passer par là chaque fois qu'il plaisait à Mme X... de ramener cette fade drôlerie. Je la laissais tranquillement m'accuser devant vous de délation. J'étais si convaincue que vous aviez tout compris, tout deviné, que je ne me mettais pas en peine de ce que vous en pensiez. Pourquoi donc, mon enfant, puisque ces choses n'étaient pas aussi claires pour vous que je le croyais, ne m'écrivîtes-vous pas un soir, ce que vous m'envoyez aujourd'hui ? Dès le lendemain, nous nous serions entendus et je me flatte que, me sachant en dehors de ce stupide complot, vous l'eussiez assez méprisé pour n'en pas souffrir un instant. Je ne puis cependant vous gronder; j'admire au contraire la patience de votre caractère et la force de votre amitié, puisque me croyant d'aussi grands torts, vous n'avez pas cessé de m'obliger avec un zèle infatigable et de me témoigner la même tendresse que par le passé. Eh bien, vous êtes un bon solide ami, voilà ce que je tire de cette épreuve. Mais à mon tour, je ne veux point que vous vous mépreniez aussi sur mon caractère, il est fantasque, inégal, changeant, je conviens que mon caractère propre est de n'en avoir aucun de positif, il est possible que vous m'aimiez davantage dans mon calme de Nohant, qu'au milieu du tourbillon communicatif de la

folie. Cela ne prouve rien, sinon que vous êtes naturellement grave et paisible, et que vous vous trouvez plus à votre aise quand je vous ressemble que lorsque j'en diffère; pour moi, je ne m'estime pas plus au fond de mon cabinet entourée d'une atmosphère d'étude et de raison que je ne me condamne dans la pétulante ivresse de la moquerie et de l'extravagance. Là ou là mon cœur est le même et mon jugement reste toujours entier. Au milieu de mon délire le plus entraînant, la bonté, l'amitié, la justice, trouveraient un aussi facile accès dans mon cœur que lorsque Jean-Jacques me dicte ces vertus et m'enflamme de leur enthousiasme dans la solitude. Je quitterais la plus enivrante société et jusqu'à ma tasse de café, pour courir à l'aide d'un malheureux qui m'appellerait dehors. Pourquoi donc vaudrions-nous moins quand les fibres de notre cerveau sont un peu plus excitées que de coutume ? La vivacité d'autrui vous étonne et vous alarme parce que vous ne la sentez pas se communiquer à vous, parce que peut-être, vous avez vu des êtres qu'elle entraînait trop loin et qui ne savaient plus s'en rendre maître. Moi, qui sais que jamais elle ne m'a apportée là où je ne voulais pas aller, moi dont la conscience est si pure, et particulièrement dans cette dernière circonstance, je ne combats point sa bienfaisante influence. Je rentre dans le silence et dans l'isolement sans effroi, parce que j'y puis entrer sans remords et sans regret.

« En un mot, je m'amuse dans le commerce des fous, et je ne m'y corromps pas. J'ai ri avec eux qui riaient, mais je ne vous ai jamais raillé. Je ne vous ai point vu railler avec plaisir, comment est-il nécessaire que je vous dise cela ? Comment ne le savez-vous pas, enfant ? Je vous pardonne d'en avoir douté, parce que doutant de moi, vous me pardonnez encore. Si ce tripotage vous fait le même effet qu'à moi, nous nous en aimerons mieux.

Vous me dites que vous avez été forcé de répondre à ces plaisanteries par des paroles qu'on a pu trouver dures et malhonnêtes. Je ne sais ce qui s'est passé après mon départ. Tant que j'étais là, les moqueries n'ont pas été loin dans *l'expression*. Toute l'inconvenance était dans la pensée. Vous avez fait bonne contenance et vous avez bien fait. Depuis, je puis croire, d'après ce que vous dites qu'on vous a moins ménagé et que vous avez été moins patient. Pour en juger, il faudrait en avoir été témoin; aussi je n'en dis rien. Ce sont choses bien délicates que les railleries, une syllabe de plus ou de moins y change tout.

Bonsoir, mon enfant, vous lirez ceci à Nohant, vous serez plus près de moi pour discuter encore si vous croyez qu'il y ait lieu. Mais je m'en rapporte à votre témoignage intérieur. Vous dit-il que j'aie voulu vous trahir et vous railler ? S'il en était ainsi vous ne m'écririez plus, vous ne viendriez plus me voir. »

C'est donc bien à tort qu'on accusait George Sand d'être la maîtresse de Boucoiran. La jeune femme, cédant à ce besoin d'aimer si naturel à son âge en fleur, avait été séduite par un jeune berrichon : Jules Sandeau [1], que son père, employé aux droits réunis, avait envoyé à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole de Droit. Elle avait peut-être là un motif à hâter sa décision de se séparer plus nettement de son mari.

Après un arrangement à l'amiable, le premier départ eut lieu en mai 1830, et notons-le : *avec Maurice*, qui n'avait alors que six ans et qu'elle aurait fort bien pu remettre au soin de son précepteur : Boucoiran, qui avait son entière confiance [2]. Ainsi, au plus fort de la tempête, au moment où elle enterre son passé, elle ne tient à sauver qu'un être : son fils. Mais d'après l'accord avec son mari, c'était Maurice qu'elle devait laisser à Nohant et Solange qu'elle emmena à Paris, à son second voyage, pour un séjour plus long. Le baron Dudevant savait qu'ainsi il gardait auprès de lui le plus sûr otage, la plus certaine garantie du retour de la jeune femme.

(1) Il lui avait été présenté en 1829, au Coudray près de La Châtre, chez des amis communs, les Duvernet.

(2) « Ce n'était pas seulement comme un instituteur pour mon fils, c'était un compagnon, un frère aîné, presqu'une mère. » Histoire de ma vie (t. IV, p. 50).

Chapitre V.

A Paris avec Jules Sandeau.
Les premières lettres de Maurice Sand. Mère, d'abord !

De l'avenir, que savait George Sand ? Rien. Simplement, elle arrive à Paris « *avec des idées très arrêtées sur les choses abstraites, mais une grande indifférence et une complète ignorance des choses de la réalité* » [1].

Elle survient en pleine effervescence romantique. La lutte l'exalte; elle « voltige d'un bout de Paris à l'autre, dans sa redingote guérite en gros drap gris, pantalon et gilet assortis, chapeau gris, grosse cravate en laine, bottes à talons ferrés »; elle écrit des articles pour le Figaro, récemment acheté par Delatouche [2] et travaille à un roman en collaboration avec Jules Sandeau; elle va aux premières en costume d'étudiant et après le spectacle, elle rentre dans son logement du quai Saint-Michel, — trois petites pièces avec un balcon au cinquième étage dans « la grande maison qui fait le coin de la place, au bout du pont, en face de la Morgue ». Trois cents francs de loyer par an; quinze francs par mois à la concierge qui vient faire le ménage, — deux francs

(1) Hist. de ma vie.

(2) Un des compatriotes berrichons, ami de Jules Sandeau, et sous la direction de qui, à Paris, George Sand et Sandeau firent leurs premiers pas dans le monde littéraire.

à un gargottier qui lui apporte à manger, voilà qui l'oblige à ne pas sortir des limites de la petite pension qu'elle touche. Des relations courtoises se sont établies entre le baron et elle. Elle passe trois mois sur six à Nohant, où, de 1830 à 1832, elle écrira *Indiana, Valentine* et le début de *Lélia*. M. Dudevant ne vient pas à Paris sans inviter sa femme à quelque divertissement. Pourtant les commentaires vont leur train en Berry, où nul n'ignore la liaison d'Aurore et de Sandeau. Elle n'avait à ce sujet aucune illusion et le 26 octobre 1830, elle écrivait à Boucoiran [1] :

« Les cancans vont leur train à la Châtre plus que jamais; ceux qui ne m'aiment guère disent que j'aime « Sandot » (vous comprenez la portée du mot [2]); ceux qui ne m'aiment pas du tout, disent que j'aime Sandot et Fleury [3]; ceux qui me détestent disent que Duvernet et vous par-dessus le marché ne me faites pas peur. Ainsi j'ai quatre amants à la fois. Ce n'est pas trop quand on a comme moi les passions vives. Les méchants et les imbéciles ! Que je les plains d'être au monde ! Bonsoir mon fils, écrivez-moi. Et à propos, Sandot m'a chargé de le rappeler spécialement à votre souvenir. Il vous aime, cela ne m'étonne pas. Aimez-le aussi, il le mérite ».

Le roman écrit en collaboration avec Sandeau s'intitulera *Rose et Blanche*. Mais comment le signer ? Ici Delatouche intervient. Il gardera le prénom : Jules, rognera la deuxième syllabe du nom et voilà *Sand*. Après cette tentative, Sandeau abandonna le nom; sa compagne le conserva, lui adjoignant le pré-

(1) Fragment d'une lettre à Boucoiran, supprimé à la demande de Jules Sandeau dans la correspondance.

(2) Mme Karénine croit que G. Sand fait une faute d'orthographe en écrivant ainsi le nom de son ami. Nous pensons, nous, que c'est intentionnellement.

(3) Du groupe berrichon, comptant, entre autres, Planet, Félix Pyat, Duvernet...

nom George, qui, dit-elle, lui semble synonyme de « berrichon ». C'est de ce nom qu'elle signera son premier roman : *Indiana*, écrit à Nohant, sans aucun plan comme espoir, « le nez dans la petite armoire qui servait de bureau ».

*
**

En attendant la publication de ce livre, la situation matérielle de la jeune « lionne » était bien précaire; et quand les soucis de cet ordre deviennent trop pressants, le moral ne manque pas d'être atteint. Mais elle veut lutter, et vaillamment, avec un courage, auquel aujourd'hui encore, malgré les prouesses des jeunes femmes de lettres, nous sommes sensibles. Car, sa famille n'avait pas capitulé, comme l'indique cette lettre à Jules Boucoiran.

Paris, 9 mars 1831.

« Mon cher enfant,

Je suis triste. De loin encore on essaye de me faire du mal. Une lettre de mon frère, aigre jusqu'à l'amertume, contient ce qui suit : *Ce que tu as fait de mieux, c'est ton fils; il t'aime plus que personne au monde. Prends garde d'émousser ce sentiment-là.*

Il y a bien de la cruauté. C'est me dire qu'un jour je ne trouverai même pas la tendresse de mon enfant. Sans doute, s'il porte un cœur égoïste et froid, je dois m'y attendre. Mais il n'en sera pas ainsi, n'est-ce pas ? Vous êtes auprès de lui, vous lui parlez de moi et vous me conservez mon bien le plus précieux : l'amour de mon fils. Bah ! j'ai tort d'être triste. C'est vous faire injure. Je suis tranquille. »

La grande pensée de sa vie est là, incontestablement, et il n'est pas douteux qu'elle ne songe, au plus intime de son cœur, au jour où, affranchie de son mari, elle sera fière et heureuse pleinement

d'offrir sa gloire et son gain à son fils. C'est dans cette volumineuse correspondance qu'elle a échangée avec Maurice et les proches amis, Boucoiran surtout, qu'il faut chercher l'explication de ce caractère unique. Ici plus de lyrisme, rien que de la sincérité :

Paris, juillet 1831.

J'ai bien du chagrin quand tu ne m'écris pas, mon petit enfant ! Cela ne t'amuse donc plus de m'écrire. Tu n'as pas besoin de montrer tes lettres, ni de les écrire avec tant de soins que ce soit un travail. Quand tu m'envoyais des barbouillages et des bonshommes, j'aimais autant cela. Ecris-moi donc aussi mal que tu voudras, ne fût-ce que quelques lignes... J'ai besoin de te savoir gai et heureux; sans cela je ne puis être moi-même heureuse.

...Adieu, mon cher petit; pense à ta petite mère qui t'embrasse un million de fois. »

Quel charme ! Et comme on est loin des accents grandiloquents du romantisme naissant ! L'enfant y goûtait, soyons-en sûrs, son plaisir. Quelques jours plus tard, George Sand pouvait écrire à son fidèle Boucoiran (Juillet 1831).

« Je vous remercie de m'avoir parlé de Maurice. Faites qu'il m'écrive souvent, qu'il ne soit pas trop livré à lui-même aux heures où il ne travaille pas et qu'il continue à apprendre sans chagrin. Sa dernière lettre est charmante... »

*
**

Ces « barbouillages » et ces « bonshommes » étaient, notons-le au passage, le premier signe des dons de dessinateur que Maurice Sand avait hérités de sa mère, qui avait un joli coup de crayon, à l'égal de Musset...

*
**

Et « *Indiana* » parut au milieu de l'année 1832. Ce

fut un immense succès. Les premiers admirateurs prirent le chemin du quai Saint-Michel, et de cette époque date l'amitié qui lia George Sand et Balzac. Gustave Planche, Alfred Tattet, Sainte-Beuve, Marie Dorval, Delacroix, Buloz sont parmi les mieux accueillis.

L'on ne dira jamais assez combien cette femme fut peu grisée par le succès [1], combien aussi elle sut rester digne dans les circonstances les plus délicates de la vie, et surtout combien elle chérissait le labeur dans la solitude ou dans l'intimité de ses enfants.

« Le soir, dit-elle dans une lettre, je m'enferme avec mes plumes et mon encre, Solange, mon piano et mon feu. Avec cela, je passe de très bonnes heures. »

De son fils, elle porte toujours au bras un bracelet fait de ses cheveux « blonds nuancés, soyeux, enfin d'un ton et d'une finesse à ne pas douter qu'ils eussent appartenu à la tête d'un petit enfant ». Mais elle se réjouit secrètement du jour, où elle l'emmènera à Paris, pour le mettre en pension au collège Henri IV. Son déchirement n'en sera que plus douloureux, lorsqu'elle sera obligée de s'arracher à l'enfant, qui malgré la présence du baron Dudevant son père, s'échappe des bras du censeur et « vient s'attacher » à sa mère, « en criant avec des sanglots désespérés qu'il ne voulait pas rester là ». Et il faut lire le fragment de l'*Histoire de ma vie* qui concerne ce jour :

« Mon mari fut plus ferme et eut certes toutes les bonnes

(1) Nous avons vu au Château de Nohant un paravent de cheminée, sur lequel avaient été collées dans un pêle-mêle amusant des lettres de félicitations écrites à George Sand par de Sénancourt, Béranger, Chateaubriand, Balzac, etc.

raisons de son côté. Mais, obligée de m'enfuir devant les caresses et les supplications de mon pauvre enfant, poursuivie par ses cris jusqu'en bas de l'escalier, je revins chez moi sanglotante et criant presque autant que lui dans le fiacre qui me ramenait.

J'allai le voir deux jours après. Je le trouvai affublé de l'affreux habit carré d'uniforme, lourd et malpropre. Je ne sais si cette coutume subsiste encore de faire porter aux élèves qui entrent les vieux habits de ceux qui sortent...

...Ma seconde visite se termina comme la première; mes amis m'accusèrent de faiblesse. J'avoue que je ne me sentais ni Romaine ni Spartiste devant le désespoir d'un pauvre enfant que l'on condamnait à subir une loi brutale et mercenaire, sans qu'il n'eût en rien mérité ce cruel châtiment. On me traîna ce jour là, au Conservatoire de musique, comptant que Beethoven me ferait du bien. J'avais tant pleuré en revenant du Collège, que j'avais littéralement les yeux en sang. Cela ne paraissait guère raisonnable et ne l'était pas du tout. Mais la raison ne pleure jamais, ce n'est pas son affaire, et les entrailles ne raisonnent pas, elles ne nous ont pas été données pour cela.

La Symphonie pastorale ne me calma pas du tout. Je me souviendrai toujours de mes efforts pour pleurer tout bas, comme d'une des plus abominables angoisses de ma vie.

Maurice ne se rendit qu'à la crainte d'augmenter un chagrin que je ne pouvais pas lui cacher; mais son parti n'était pris qu'à moitié. Ses jours de sortie amenaient de nouvelles crises. Il arrivait le matin, gai, bruyant, enivré de sa liberté. Je passais une grande heure à le laver et à le peigner, car la malpropreté qu'il apportait du collège était fabuleuse. Il ne tenait pas à se promener; toute sa joie était de rester avec sa sœur et moi dans mes petites chambres, de barbouiller des bonshommes sur du papier, de regarder ou de découper des images. Jamais enfant et, plus tard, jamais homme n'a si bien su s'occuper et s'amuser d'un travail sédentaire. Mais à chaque instant il regardait la pendule, disant : « Je n'ai plus que *tant* d'heures à passer avec toi. » Sa figure s'allongeait à mesure que le temps s'écoulait. Quand venait le dîner, au lieu de manger, il commençait à pleurer, et quand l'heure de rentrer avait sonné, le déluge était tel, que souvent j'étais forcée d'écrire qu'il était malade, et c'était la vérité. L'enfance ne sait pas lutter contre le chagrin, et celui de Maurice était une véritable nostalgie ». (Tome IV, p. 153).

Chapitre VI.

Rupture avec Sandeau. Musset à Venise. Amour romantique. Le rôle secondaire des amis de George Sand dans sa vie.

A ces chagrins allaient s'adjoindre les déboires de sa vie conjugale et extra-conjugale. Elle fut obligée de se séparer de Jules Sandeau, qui la trompait avec une blanchisseuse. Jouant désormais son rôle virilement, elle le congédia, mais avec générosité puisqu'elle lui offrit un voyage en Italie.

L'aventure la désempare un instant, mais pas au point d'interrompre son labeur. Elle a quitté sa mansarde du quai Saint-Michel et s'est installée dans un appartement du quai Malaquais; elle y prépare *Lélia*. Sainte-Beuve, qui ne fut pas toujours le bon génie de George Sand, lui fait rencontrer Mérimée, mais sans suite. Et elle ne veut voir ni Musset, trop dandy à ce qu'elle a ouï dire, ni Dumas, ni Jouffroy... « J'ai senti, écrit-elle à Sainte-Beuve, que l'amour ne me convenait pas plus désormais que des roses sur un front de soixante ans, et depuis trois mois, les trois premiers mois de ma vie assurément, je n'ai pas senti la plus légère tentation. »

Néanmoins, un jeune homme de vingt-trois ans, qu'elle avait écarté sans le connaître, — comme une

tentation qu'on pressent funeste, — allait opérer le miracle de la ramener à l'amour. Défaite de la volonté ? Non, c'était uniquement le consentement à la loi de l'amour : le don de soi qui, chez George Sand, se trouve comme dominé, toujours par une profonde sollicitude maternelle[1]. « Il m'a toujours fallu pour vivre, avouera-t-elle plus tard, une résolution arrêtée de vivre pour quelqu'un ou pour quelque chose, pour des personnes ou pour des idées... »

George Sand rencontre Alfred de Musset à l'auberge des Frères Provençaux, où, dix ans plus tôt, elle dînait parfois en compagnie de ses amis du Plessis et de Casimir Dudevant. Le poète est galant; il s'enquiert de *Lélia,* le nouveau roman de George Sand, et veut le lire dans un exemplaire dédicacé. Il le reçoit, désire complimenter la jeune romancière, la revoit, lui déclare sa joie, hasarde dans la conversation le mot d'amitié, et, tandis qu'elle cache un peu la rougeur de son visage en arrangeant sur ses oreilles une anglaise, lui, poursuit sa cour, feignant en polissant ses ongles du coin de son mouchoir brodé, de ne point s'apercevoir du trouble de sa compagne.

(1) Dans les relations de George Sand avec ses amants revient souvent l'expression « d'amour maternel ». Notre esprit trouve à cela quelque chose d'un peu choquant, habitués qu'nous sommes à séparer la passion amoureuse de cette douceur des sentiments filiaux ou maternels. Mais chez George Sand — est-ce exagération romantique ? — Il nous faut bien admettre cette corrélation. N'écrivait-elle pas à Musset (Karénine, II, 81) en parlant de Pagello : « *Je l'aimais comme un père et tu étais notre enfant à tous deux* », et à Mme d'Agoult, quelques années plus tard au moment où elle vient d'achever la lecture de *La Confession d'un enfant du Siècle,* en parlant de Musset : « Je sens toujours pour lui une *profonde tendresse de mère* au fond du cœur... ». (Cité par Karénine, t. II, p. 105).

George Sand connaît la vie désordonnée de ce jeune poète de vingt-trois ans, — la course aux « filles », et son attachement aux cabarets. Mais elle voit la possibilité de le sortir de cette étreinte du vide et de la débauche. « Il m'aime comme un enfant ! », s'écria-t-elle.

La rencontre avait eu lieu en juin. En août déjà, elle écrit à son ami Sainte-Beuve : « Je me suis enamourée, et cette fois très sérieusement, d'Alfred de Musset[1]. Ce n'est plus un caprice, mais un attachement ». Et le jeune couple habite quai Malaquais, dans l'appartement petit, bohème, mais si gracieusement animé par la maîtresse de maison, — et fréquenté par Paul de Musset; Mainard, avocat; Buloz; Gustave Planche et d'autres.

Au sujet de ce dernier, elle donne quelques éclaircissements à Sainte-Beuve : « Planche, écrit-elle, a passé pour être mon amant. Peu importe, il ne l'est pas, de même qu'il m'est parfaitement indifférent qu'on croie qu'il l'ait été. Vous comprendrez que je ne puis vivre dans l'intimité avec deux hommes qui passeraient pour avoir avec moi des rapports de même nature, cela ne convient à aucun de nous trois.

«...Je ne sais si ma conduite hardie vous plaira. Peut-être trouverez-vous qu'une femme doit cacher ses affections, mais je vous prie de croire que je suis dans une situation tout à fait exceptionnelle et que *je suis forcée de mettre désormais ma vie privée au grand jour...* »

(1) Pour toute la correspondance entre George Sand et Alfred de Musset, cf. l'ouvrage publié en 1904, par Félix Decori.

Remarque qu'il importe de souligner, car elle nous indique clairement qu'il nous faut être très discret dans l'usage de certaines lettres. Ainsi tout ce qui concerne l'échange de passion, — ce mot pris dans son sens éthymologique, — entre Musset et George Sand est à soumettre à un examen minutieux. Au plus fort des déchirements de la rupture, l'on trouve dans telle lettre à Musset, qui, à ce moment-là, fuit l'Italie, Pagello et sa maîtresse, un paragraphe révélateur, qui est l'illustration directe de la lettre à Sainte-Beuve :

« Quand tu seras seul, quand tu auras besoin de prier et de pleurer, tu penseras à ton George, à ton vrai camarade, à ton infirmière [1], à ton ami, à quelque chose de mieux que tout cela. Car le sentiment qui nous unit s'est formé de tant de choses qu'il ne se peut comparer à aucun autre. Le monde n'y comprendra jamais rien. Tant mieux. Nous nous aimerons et nous nous moquerons de lui. »

Dernière phrase, qui n'est là que pour donner le change. « Elle et lui » tiennent compte de leur public. La preuve en est inscrite dans la suite de cette même lettre :

...« nous nous moquerons de lui. A propos de cela, *je t'ai écrit une longue lettre sur mon voyage dans les Alpes, que j'ai l'intention de publier dans la Revue* [2], *si cela ne te contrarie pas. Je te l'enverrai et si tu n'y trouves rien à redire, tu la donneras à Buloz. Si tu veux y faire des corrections et des suppressions, je n'ai pas besoin de te dire que tu as le droit de vie et de mort sur tous mes manuscrits passés, présents et futurs. Enfin, si tu la trouves entièrement impubliable, jette-la au feu ou mets-la dans ton portefeuille ad libitum...*

(1) Nous trouverons plus tard les mêmes expressions pour Chopin.

(2) La Revue des Deux Mondes, de Buloz.

« Qu'est-ce que je te dirai de ma position ? Je suis encore sur pied et ne sais précisément ce qui adviendra de moi. Je suis à Venise en attendant que j'aie de l'argent et la liberté nécessaires pour aller à Constantinople. Mais je voudrais auparavant remplir mes engagements avec Buloz. C'est pourquoi je travaille du matin au soir. » [1]

*
**

L'on sait par le détail cette aventure extraordinaire qui lia George Sand et Musset pendant deux années. Leur voyage en Italie a fait l'objet de commentaires volumineux. Il semble qu'on ait étendu cette aventure au delà des proportions justes, à tel point que la légende a comblé, pour un public non érudit, la presque totalité de ces deux existences. Certes, Musset et George Sand l'ont exploitée littérairement avec assez d'insistance pour qu'on ait pu accréditer cette opinion. Mais, en réalité, il n'y a eu là que le sublime orage jailli de la rencontre de deux génies, en pleine exubérance de jeunesse, en pleine gloire naissante.

« Si mes enfants eussent été en âge de m'y suivre, j'y (à Venise) eusse fait un établissement définitif, car nulle part je n'ai trouvé une vie aussi calme, aussi studieuse, aussi complètement ignorée », écrit-elle dans « *L'Histoire de ma vie* », et elle note aussi : « Tout m'eut attachée à Venise, si mes enfants eussent été avec moi ». (tome IV, p. 200).

Mais qui donc pourrait croire, après ce que nous avons dit de son amour pour Maurice, qu'elle ait pu seulement songer sérieusement à ce voyage à Constantinople ? Je pencherais plutôt, pour ma part, à classer cette sorte de désir parmi ceux destinés à être divulgués et lui établir une réputation de femme

(1) Lettre, datée en tête du 15 avril, et à la fin, du 17.

libre, grande voyageuse... Aussi bien n'est-ce pas là une idée assez familière chez les jeunes femmes de lettres de tous les temps ? Oui, la lettre où elle exprime son désir de départ est d'avril 1834; or, quelques semaines auparavant, le 1er mars, elle avait écrit à son frère une lettre beaucoup plus sage où elle disait : « Quand j'aurai embrassé Maurice, j'irai passer l'été en Berry. »

Mais elle est contrainte par le labeur, auquel elle s'est astreint, de prolonger son séjour en Italie plus qu'elle ne le désire. La correspondance avec Musset se poursuit; elle y puise la sensation d'avoir gardé un trait d'union vivant avec ses enfants.

« Mon enfant, je suis horriblement triste et inquiète, lui écrit-elle, en juin, je ne sais ce qu'a Boucoiran, il y a deux mois qu'il ne m'a pas écrit, depuis ce temps, je suis sans aucune nouvelle de mon fils. Mon inquiétude et mon chagrin augmentent tous les jours.

« ...pour l'amour de Dieu, va voir mon fils; dis-moi comment il est, et s'il se souvient de mon nom, s'il a figure humaine. Je rêve toutes les nuits qu'on m'apporte son squelette ou sa peau toute sanglante. »

La part faite à l'expression romantique de ce sentiment [1], nous ne pouvons point mettre en doute sa

(1) Pendant quelques années cette forme, un peu emphatique, débordera même dans la correspondance directe entre George Sand et son fils. On pourra mieux en juger par ces quatre lettres, l'une de juillet 1832, l'autre de juin 1833, une autre de janvier 1836 et la 4e de septembre 1840. Encadrées par deux lettres intimes, affectueuses, simples, les deux autres paraissent bien « pompeuses », surtout si l'on considère que celle de 33 s'adresse à un enfant de 10 ans.

Paris, 8 juillet 1832.

Mon cher petit,

Je t'écrivais dernièrement que j'étais inquiète de toi. A peine ma lettre partie, j'ai reçu la tienne. Ton dessin est gentil; Solange l'a bien regardé, elle a reconnu la grue tout de suite. Elle apprend à lire et sait déjà bien tous les sons. Cela l'amuse. Si je l'écoutais

sincérité. Musset ne s'y trompe point, puisqu'il répond aussitôt et les premiers mots de sa lettre sont pour dire : « Maurice se porte bien; je viens de le voir à l'instant et il doit sortir avec moi dimanche ». Musset et Buloz avec Boucoiran, seront en effet les

nous ne ferions que lire toute la journée, mais elle en serait bientôt dégoûtée. Je lui ménage ce plaisir-là. Si elle continue, elle saura lire bien plus jeune que toi. Tu étais encore à sept ans un fameux paresseux, t'en souviens-tu ? Heureusement, tu as réparé le temps perdu. Travailles-tu bien ? Dis-moi ce que tu fais à présent : est-ce l'histoire des Grecs ? Et le latin, t'amuse-t-il toujours ?

Nous avons été à Franconi, Solange et moi. Nous étions en bas tout à côté des chevaux. Elle a vu les batailles, les coups de pistolets, les chevaux qui galopaient, les deux éléphants, qui sont descendus sur des planches tout à côté d'elle. Elle n'a peur de rien. Elle a touché les bêtes et elle a ri au nez des acteurs. Elle s'est amusée comme une folle. Seulement quand le gros éléphant est venu avec une tour sur le dos et que la tour toute pleine de boîtes, de fusées, de pétards a éclaté avec bruit, elle a un peu fait la grimace. Je lui ai dit que si tu étais là tu n'aurais pas peur. Par émulation, elle a renfoncé ses larmes, et s'est enhardie jusqu'à regarder. Elle a trouvé cela très beau. En effet, il est impossible de voir rien de plus beau que l'éléphant tout couvert de velours, de soldats, de dorures, de feu, faisant toutes ses évolutions comme un vrai soldat.

Je t'ai bien regretté, mon petit, tu aurais été bien étonné de voir ces deux animaux si intelligents. Il y en a un énorme, gros quatre fois comme celui que tu as vu au jardin des plantes. Au lieu d'être d'un gris sale comme lui, il est d'un beau noir. On l'appelle Djeek; le petit est trois fois moins gros, mais aussi gentil qu'un éléphant peut l'être et aussi savant que le gros.

Tout ce qu'ils font est incroyable. Ils sont en scène pendant trois actes. Certainement Thomas n'a pas le demi-quart de leur intelligence. Le gros danse la danse du châle avec une trentaine de bayadères. C'est à mourir de rire de voir danser un éléphant. Puis il mange de la salade devant le public. Chaque fois qu'il a vidé un saladier, il le prend avec sa trompe et le donne au petit éléphant, qui le prend de la même manière et le fait passer à son valet de chambre. Le gros a une clochette d'or pendue à une corde. Il prend la corde et sonne jusqu'à ce qu'on apporte un autre saladier. Dans la pièce, il y a un prince indien, que ses ennemis poursuivent pour le tuer. Quand il est en prison, l'éléphant arrache les barreaux de la croisée, approche son dos et l'emporte. Une autre fois on a mis le prince dans un coffre pour le jeter à la mer. L'éléphant ouvre le coffre avec sa trompe et va cueillir des cerises qu'il apporte à manger. Il remet des lettres, il bat le tambour, il offre des bouquets aux dames; il se met à genoux, il se couche, il s'assied sur son derrière. Tout cela sans

correspondants de Maurice à Paris pendant cette période.

Dans son « Histoire de ma vie », George Sand passe rapidement sur sa romanesque équipée en Italie en compagnie de Musset. Regret ? Non. Plutôt

qu'on voie jamais le cornac. Il est tout seul en scène. Il entre dans des cavernes, il en sort par où il doit sortir, il ne se trompe jamais. Il n'y a pas de figurant qui fasse mieux son métier. Après la pièce, le public le redemande et on relève le rideau. Alors les deux éléphants, après s'être fait un peu attendre comme font les actrices, pour se faire désirer, arrivent tous les deux, saluent le public avec leur trompe, se mettent à genoux, puis s'en vont très applaudis et très satisfaits.

Quand tu seras à Paris, je te mènerai voir tout cela. Je te ferai des pantoufles. Je t'envoie des bonshommes qu'on m'a donnés pour toi. Adieu, mon enfant. Embrasse pour moi, ton papa et Boucoiran. Solange vous embrasse tous trois ainsi que sa titine. Elle me disait à Franconi : Maman, tu diras tout ça, à mon petit frère, moi je saurais pas y dire, c'est trop beau. »

Paris, 18 juin 1833,

Travaille, sois fort, sois fier, sois indépendant, méprise les petites vexations attribuées à ton âge. Réserve ta force de résistance pour des actes et contre des faits qui en vaudront la peine. Ces temps viendront. Si je n'y suis plus, pense à moi, qui ai souffert et travaillé gaiement. Nous nous ressemblons d'âme et de visage. Je sais dès aujourd'hui quelle sera ta vie intellectuelle. Je crains pour toi bien des douleurs profondes, j'espère pour toi des joies bien pures. Garde en toi le trésor de la bonté. Sache donner sans hésitations, perdre sans regret, acquérir sans lâcheté. Sache mettre dans ton cœur le bonheur de ceux que tu aimes à la place de celui qui te manquera ! Garde l'espérance d'une autre vie, et c'est là que les mères retrouvent leurs fils. Aime toutes les créatures de Dieu. Pardonne à celles qui sont disgraciées; résiste à celles qui sont iniques, dévoue-toi à celles qui sont grandes par la vertu.

Aime-moi. Je t'apprendrai bien des choses si nous vivons ensemble. Si nous ne sommes pas appelés à ce bonheur (le plus grand qui puisse m'arriver, le seul qui me fasse désirer une longue vie), tu prieras Dieu pour moi, et du sein de la mort s'il reste dans l'univers quelque chose de moi, l'ombre de ta mère veillera sur toi.

Ton amie George.

La Châtre, 3 janvier 1836.

J'ai reçu ta lettre, mon enfant chéri, et je vois que tu as bien compris la mienne; ta comparaison est très juste, et puisque tu te sers de si belles métaphores, nous tâcherons de monter ensemble sur la montagne où réside la vertu. Il est, en effet, très difficile d'y parvenir, car, à chaque pas, on rencontre des choses qui vous séduisent et qui essayent de vous en détourner. C'est de

souci de remettre les événements à leur place. Qui s'essaye à interpréter psychologiquement ce moment de la vie de George Sand se heurte à d'extraordinaires contradictions, reflets sans doute de cette lutte qui se déroulait chez George Sand. Lutte où les sens

cela que je veux te parler, et le défaut que tu dois craindre, c'est le trop grand amour de toi-même. C'est celui de tous les hommes et de toutes les femmes.

Chez les uns, il produit la vanité des rangs, chez d'autres, l'ambition de l'argent; chez presque tous, l'égoïsme. Jamais un siècle n'a professé l'égoïsme d'une manière aussi révoltante que le nôtre. Il s'est établi il y a cinquante ans, une guerre acharnée entre les sentiments de justice et ceux de cupidité. Cette guerre est loin d'être finie, quoique les cupides aient le dessus pour le moment.

Quand tu seras plus grand, tu liras l'histoire de cette révolution dont tu as tant entendu parler et qui a fait faire un grand pas à la Raison et à la Justice. Cependant, ceux qui l'avaient entreprise n'ont pas été les plus forts et ceux qui y ont travaillé avec le plus de générosité ont été vaincus par ceux qui, aimant les richesses et les plaisirs, ne se servaient du grand mot de République que pour être des espèces de princes pleins de vices et de fantaisies. Ceux-là furent donc les maîtres, car le peuple est faible à cause de son ignorance. Parmi ceux qui pourraient prendre son parti et le secourir par leurs lumières, il en est un sur mille qui préfère le plaisir de faire du bien à celui d'être riche et comblé d'amusements et de vanité. Ainsi la classe la moins nombreuse, celle qui reçoit de l'éducation, l'emportera toujours sur la classe ignorante, quoique cette classe soit la masse des nations.

Vois quel est l'avantage et la nécessité de l'éducation. Sans elle, on vit dans une espèce d'esclavage puisque tous les jours un paysan sage, vertueux, sobre, digne de respect, est dans la dépendance d'un homme méchant, ivrogne, brutal, injuste, mais qui a sur lui, l'avantage de savoir lire et écrire. Vois ce qu'est un homme qui ayant reçu l'éducation, n'en est pas meilleur pour cela. Vois combien est coupable devant Dieu celui, qui, connaissant les malheurs et les besoins de ses semblables, pouvant consacrer son cœur et sa vie à les secourir, s'endort tranquillement, tous les soirs, dans un lit moelleux, ou se remplit le ventre à une bonne table en disant :

« Tout est bien, la société est parfaitement organisée. Il est juste que je sois riche et qu'il y ait des pauvres. Ce qui est à moi, est à moi, donc je dois tuer tous ceux qui ne me demanderont pas à manger chapeau bas et, quand même ils seraient bien polis, je dois les mettre brutalement à la porte, s'ils m'importunent. Je le fais, parce que j'en ai le droit. »

Voilà le raisonnement de l'égoïste, voilà les sentiments de cette immense armée des cœurs impitoyables et d'âmes viles qui s'appellent la Garde Nationale. Parmi tous ces hommes qui défendent

avaient leur part. A-t-elle cédé au charme physique de Pagello, comme l'indique la longue et brutale déclaration d'amour, qu'elle écrivit pour lui devant lui, et qui nous est parvenue, ou bien ne faut-il considérer son attitude que comme une revanche de l'amour, de l'amour-propre, plutôt, — George Sand ayant

la propriété avec des fusils et des baïonnettes, il y a plus de bêtes que de méchants. Chez la plupart, c'est le résultat de l'éducation antilibérale. Leurs parents et leurs maîtres d'école leur ont dit en leur apprenant à lire que le meilleur état des choses était celui qui conservait à chacun sa propriété. Ils appellent révolutionnaires, brigands et assassins, ceux qui donnent leur vie pour la cause du peuple.

C'est parce que je ne veux pas que tu sois un de ces hommes sans âme ou sans raison, que je t'écris en particulier et *en secret* ce que je pense de tout cela. Réfléchis et dis-moi si cela se présente de même à ton esprit et à ton cœur. Dis-moi si tu trouves juste cette manière de partager inégalement les produits de la terre : les fruits, les grains, les troupeaux, les matériaux de toute espèce, et l'or (ce métal qui représente toutes les jouissances parce qu'un petit fragment se prend en échange de tous les autres biens). Dis-moi, en un mot, si la répartition des dons de la création est bien faite, lorsque celui-ci a une part énorme, cet autre moindre, un troisième presque rien, un quatrième rien du tout.

Il me semble que la terre appartient à Dieu, qui l'a faite et l'a confiée aux hommes pour qu'elle leur serve d'éternel asile. Mais il ne peut pas être dans ses desseins que les uns y crèvent d'indigestion et que les autres y meurent de faim. Tout ce qu'on pourra dire là-dessus ne m'empêchera pas d'être triste et colère quand je vois un mendiant pleurant à la porte d'un riche.

Quant aux moyens de changer tout cela, il faudra que je t'écrive encore bien des lettres et que nous ayons ensemble bien des conversations avant que je t'en parle. Je ne veux pas t'en dire trop long à la fois : il faut que tu aies le temps de réfléchir à chaque chose, et de me répondre à mesure si tu penses comme moi et si tu comprends bien. Nous en restons là. *L'amour de soi-même est ce qu'il faut modérer, limiter et diriger.* C'est-à-dire qu'il faut s'habituer à trouver le bonheur qui coûte le moins d'argent, et qui permet d'en donner davantage à ceux qui en manquent. Nous chercherons ensemble cette vertu et si nous n'y atteignons pas tout à fait du moins, nous aurons des principes justes et de bonnes intentions.

Je ne te cache pas, et tu peux déjà t'en apercevoir, que les principes dont je te parle sont tout à fait en opposition avec ceux de vos lycées. Les lycées, dirigés par l'esprit du gouvernement, professeront toujours le principe régnant. Il vous prêcheraient l'empire et la guerre, si Napoléon était encore sur le trône. Ils vous diraient d'être républicains, si la République était établie. Il ne faut pas t'occuper des réflexions que vos professeurs ou même

souffert profondément d'avoir été dédaignée par Musset, au début de leur séjour en Italie ?

Mais quand les mobiles sont aussi frêles, le cœur ne s'en nourrit pas et bientôt languit. L'existence de George Sand et de Pagello est de plus en plus monotone. La romancière renonce à son voyage à Constantinople. La nostalgie du Berry, le souvenir de Maurice agit sur son cœur. Elle veut le retour et pour donner à ce retour une raison supérieure, elle écrit à Musset, masquant habilement la douleur et le désespoir :

« ...J'ai besoin de souffrir pour quelqu'un; j'ai besoin d'employer ce trop d'énergie et de sensibilité qui est en moi.

les livres que l'on vous donne, font sur l'histoire. Ces livres sont dictés à des pédants, esclaves du pouvoir.

Souvent, en lisant l'histoire des grandes actions des temps antiques, écrite par des hommes d'aujourd'hui tu verras que les héros sont traités de scélérats. Ton bon sens et la justice de ton cœur redresseront ces jugements hypocrites ! Tu liras les faits et tu seras le juge des hommes qui les auront accomplis. Souviens-toi que, depuis le commencement du monde, ceux qui ont travaillé pour leur propre renommée et pour leur ambition personnelle sont des hommes qui ont fait un emploi coupable de leurs grandes qualités. Ceux qui n'ont songé qu'à leurs plaisirs sont des brutes...

Adieu, je t'embrasse mille fois. Apprends bien l'histoire, c'est un grand point.

Paris, 29 septembre 1840.

Mon enfant,

J'ai reçu ta seconde lettre de Guillery. Je suis heureuse que tu te portes bien et que tu t'amuses. Ne sois pas imprudent avec ton petit cheval; songe que tu n'es pas encore un bien fameux cavalier, et ne galope pas trop fort dans les sables. Il y a quelquefois, en travers des sentiers, des racines qu'on ne peut pas voir et dans lesquelles les chevaux se prennent les pieds. Alors, le meilleur cheval peut s'abattre...

...Balzac est venu dîner avant-hier. Il est tout à fait fou. Il a découvert la *rose bleue*, pour laquelle les sociétés d'horticulteurs de Londres et de Belgique ont promis cinq cent mille francs de récompense (qui dit, dit-il). Il vendra, en outre, chaque graine cent sous et, pour cette production botanique, il ne dépensera que cinquante centimes...

...Bonsoir, mon Bouli. Il fait en ce moment un orage du diable et tu ne l'entends pas; car tu ronfles sans doute, plus fort que lui. Adieu, mille baisers. Ecris-moi.

J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude qui s'est habituée à veiller sur un être souffrant et fatigué... ».

Combien il la tente ce Musset malade... cet enfant à soigner ! Mais que dirait-on dans le monde ? Car *on* s'occupe beaucoup d'elle, de lui, d'eux, dans les salons de Paris où l'on cherche à s'imaginer ce médecin qui a su détrôner un poète ! Comme il ne serait pas plus honorable pour Musset que pour George Sand que Pagello fût un sot, les deux amants tourmentés le feront passer pour poète d'abord, pour savant ensuite. Mais il sera vite démasqué par les dandys parisiens.

Pour l'instant, nous assistons à la rupture, ou plutôt au lent déchirement du lien idéal[1]. Le réveil de la jalousie de Musset précipite la ruine; et l'accès de « maternelle sollicitude » de George va lui rendre insupportable le séjour de Venise. « Pourquoi ne pouvais-je vivre entre Musset et Pagello et les rendre heureux, sans appartenir ni à l'un ni à l'autre ? »[2] se demande George. Et nous répondrons simplement : parce que Pagello n'a pas su entretenir chez George le feu sacré de l'amour. En domestiquant sa passion, il l'a réduite aux proportions d'une existence bourgeoise. Il n'a pas su tomber malade d'amour. Il n'a pas su se transformer en un « être

(1) Cette attitude, qui consistait à mêler un sentiment maternel dans les passions amoureuses était-il de mode chez les femmes romantiques ? Notons qu'à propos de Pauline Viardot, l'amie de George Sand, M. André Maurois écrit dans son *Tourgueniev* (p. 86, éd. Grasset) : « Quant à Mme Viardot... elle était *maternelle* avec Viardot, *maternelle* avec Tourgueniev... ». Cf. aussi note de la page 40.

(2) Karénine II, 91.

souffrant et fatigué » sur lequel George se fût habituée à veiller.

Il n'a pas su... et George lui donnnera une leçon. Elle le conduira auprès du maître ès douleur, auprès du professeur de cris et de larmes, — son élève : Alfred de Musset.

Le retour est virtuellement décidé. Il est tout entier dans ce mot : « J'ai besoin de souffrir pour quelqu'un ». Elle bravera donc les jugements et les insultes des hommes; et les accusations, dont on l'accablera, ne lui pèseront pas plus que les « sales injures » du dehors ne la troublaient, pendant sa prière au couvent des Anglaises. Comme au couvent, elle redira : « Ce sont des charretiers qui passent. »

Cette résolution lève tous les scrupules. George fixe à Musset une date de rencontre :

« Oui, nous nous reverrons au mois d'août [1], quoi qu'il arrive, n'est-ce pas ? Tu seras peut-être engagé dans un nouvel amour. Je le désire et je le crains, mon enfant. Je ne sais ce qui se passe en moi quand je prévois cela. Si je pouvais lui donner une poignée de main à celle-là ! Et lui dire comme il faut te soigner et t'aimer; mais elle sera jalouse et elle te dira : « Ne me parlez jamais de Madame Sand, c'est une femme infâme. »

« Pagello me charge de te dire qu'il ne t'écrit pas dans la crainte de te faire de la peine, mais qu'il t'embrasse de toute son âme. Moi, mon enfant, je te presse sur mon cœur et je te bénis...

*
**

(1) Ici, elle ne révèle pas à Musset le véritable motif de son retour en août. En réalité c'est pour son fils qu'elle choisit cette date; la distribution des prix du lycée Henri IV doit en effet avoir lieu le 18 août.

Le mois de juin s'écoule tristement pour George Sand... et lentement : elle n'a pas d'argent. Paris est bien loin de Venise. Pagello est très gentil; mais il n'a pas un sou. Et George travaille, travaille. A ces romans *Jacques* et *André,* elle ajoute *Mattea* et les *Lettres d'un voyageur...* Elle aime le travail, certes. Mais elle aime n'être pas gênée, obligée d'emprunter. Elle ne peut supporter de se sentir à la merci d'une erreur de poste, d'un créancier. Enfin l'argent attendu arrive.

Mais George est fiévreuse : elle veut rentrer à Paris en août. Il n'y a d'autre obstacle à son départ que Pagello.

La situation est bien embarrassante pour ce brave garçon. D'un côté, son père lui demande de réfléchir avant de courir le risque de détruire son avenir par une folie. D'autre part, George lui reproche déjà son ingratitude et, généreuse, s'offre à couvrir les frais du voyage. Mais c'est Alfred de Musset qui, finalement, décide Pagello à venir à Paris :

« George me mande, lui écrit-il, que vous hésitez à venir avec elle : il faut venir avec elle, mon ami, ou ne pas la laisser partir. Trois cents lieues sont trop longues pour une femme seule. Venez : je vous promets de vous montrer, si vous êtes curieux de le voir, un de vos meilleurs amis...

« Je vous promets que jamais, jamais je ne boirai plus de champagne, de cette maudite boisson... sans me faire les plus grands reproches... »

Cette phrase inquiète George Sand. Le vin et les filles ! voilà le refrain. Elle voit Alfred sous cette influence pernicieuse de la boisson et du vice, sous l'influence aussi des mauvais amis, des jaloux, des

médisants; ne disait-il pas déjà dans sa lettre précédente :

« ...Comme il s'ouvre, amie bien-aimée, ce cœur qui s'était desséché ! Comme chaque mot, chaque chose, chaque homme que je rencontre fait se détendre une fibre ! Je vais aux boulevards, au Bois, à l'Opéra, sur le quai, aux Champs-Elysées; cela est doux et étrange, n'est-ce pas, de se promener tout seul dans une vieille vie ? *Tattet est de retour. Le brave garçon trouve que je lui apparais sous un autre aspect, voilà son mot. Du reste je bois autant de champagne que devant, ce qui le rassure.* »

L'inquiétude maternelle de George pour Alfred est justifiée. N'est-elle pas, au surplus, mère de deux autres enfants ? Il convient d'ajouter à cela la lassitude naissante, qu'elle éprouvait, de la vie monotone de Venise. Malgré elle, en elle, se déroulait le vrai drame : elle n'aimait pas Pagello.

Dès cet instant, le trio est devenu impossible. Et c'est précisément au moment où les apparences feraient croire qu'il est près de revivre plus intensément. En adressant à Pagello ce court billet, Musset en a lui-même signé la déchéance. Il ne serait peut-être pas excessif de l'accuser de préméditation. N'avait-il pas une revanche à prendre sur ce Vénitien qui lui avait appris à souffrir ? Plus tard, au moment où la haine facilite les expressions méchantes, Musset s'écriera en parlant de Pagello : « Qu'il souffre ! ». Pour avoir poussé l'empressement jusqu'à l'inviter à venir à Paris, Musset n'avait-il pas le dessein secret de se venger, de prouver, aux yeux de tous, à Pagello qu'il avait fait une fausse conquête ? Le croire est aisé. La parole de Musset le prouve. Les circons-

tances l'expliquent : Musset aime George trop violemment pour être si complaisant envers son rival; et, d'autre part, il se sent à Paris sur son terrain favori : s'il y attire Pagello, n'en doutons pas, c'est pour le mystifier publiquement, pour effacer l'impression de son récent retour d'amant congédié.

Chapitre VII.

La rupture. — Romantisme et vérité : quelques documents inédits. — Pendant que George Sand voyage. — « C'est mon ami, c'est mon amant... ». — Séparation.

Dans le même fiacre, George Sand et Pagello roulent vers le quai Malaquais. La sensation de rentrer dans son appartement remet George à l'aise.

Elle ôte les couvertures de laine qui recouvrent les meubles, ouvre les fenêtres, s'enquiert des impressions de Pietro Pagello. Lui, trouve tout bien, tout beau. Mais au fond, il se sent profondément dépaysé.

Elle se retire dans sa chambre et reparaît, revêtue d'une robe d'intérieur, les cheveux défaits, la gorge très dégagée, un cigare aux lèvres, comme autrefois. Et Pagello pense qu'elle a déjà retrouvé ses habitudes, — et qu'il a perdu la meilleure part de son autorité. Il pressent qu'il ne tardera pas à être congédié, qu'il est d'ores et déjà rejeté hors du cercle de George Sand. Il n'en doutera plus, dès que Musset y sera rentré [1].

*
**

Pagello éliminé, se déroule alors rapide, dans une atmosphère d'exaltation inouïe, cette rupture entre

(1) Pagello n'en sera pas dupe et lorsqu'il parlera de son aventure il dira : « cette farce-bouffe, où je jouai et récitai un rôle... » (Karénine, II, 92).

George Sand et Musset, s'appelant et se repoussant tour à tour; elle, sacrifiant sa chevelure; lui, sacrifiant à Bacchus, jusqu'au jour où, las de ce terrible jeu de l'amour, ils s'éloignent l'un de l'autre. Musset s'enfuit à Bade et avant de monter dans la diligence, il fait porter ce billet à George Sand : « Sois heureuse, aie du courage, de la pitié. Tâche de vaincre un juste orgueil. Rétrécis ton cœur, mon grand George, tu en as trop pour une poitrine humaine. Mais si tu renonces à la vie, rappelle-toi le serment que tu m'as fait : ne meurs pas sans moi... »

Elle, de son côté, part pour Nohant et elle songe au suicide. Malgré le plaisir qu'elle éprouve à se retrouver avec ses enfants, au milieu de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, elle trouve la vie « odieuse, impossible et veut en finir absolument avant peu ».

Puis ils se retrouvent à Paris, et l'on renvoie Pagello (frais de voyage à la charge de George Sand) en Italie. Tous deux seuls désormais, dans un duel d'adoration et de haine sans pitié, étalent aux yeux du public leur passion. Ils délirent; dès qu'ils se quittent, ils veulent se revoir pour le dernier adieu.

« Je t'aime, je t'aime, écrit Alfred de Musset, Adieu, mon George, c'est donc vrai. Je t'aime pourtant. Adieu, adieu, ma vie, mon bien. Adieu mes lèvres, mon cœur, mon amour. Je t'aime, ô mon Dieu : Adieu ! Toi, toi, toi, ne te moque pas d'un pauvre homme. »

Elle ne se moque pas. Au contraire, elle pense à se tuer : n'est-ce pas une pensée dénuée de tout ridicule ?

« Moi, je vais mourir, lui répond-elle. Adieu, adieu; je ne veux pas te quitter, je ne veux pas te reprendre, je ne veux rien, rien, j'ai les genoux par terre et les reins brisés, qu'on ne me parle de rien; je veux embrasser la terre et pleurer. Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. »

Elle *n'aime plus* Musset. Et cela précisément au moment où celui-ci se reprend à l'aimer. Elle l'adore certes. Mais tandis que *l'amour* exige la présence de l'être aimé, *l'adoration* se contente aisément d'un échange de pensées. L'amour est une disposition du cœur, l'adoration un état d'âme. L'amour trouve son excitant dans le coude à coude. L'adoration exige le calme et l'on s'explique ainsi le départ subit de George Sand pour Nohant au début de mars 1835. Elle n'avertit pas Musset, mais lui laisse ce billet :

« Non, non, c'est assez, pauvre malheureux, je t'ai aimé comme mon fils [1]. C'est un amour de mère. J'en saigne encore. Je te plains; je te pardonne tout, mais il faut nous quitter. J'y deviendrais méchante... Mon Dieu, à quelle vie vais-je te laisser ?... Plus tu perds le droit d'être jaloux, plus tu le deviens. Cela ressemble à une punition de Dieu sur ta tête... mes enfants, à moi, oh ! mes enfants !

« Adieu malheureux que tu es ! Mes enfants ! mes enfants ! »

Dans certains films d'aventures, il y a toujours au moment où un personnage s'écroule dans un précipice, une branche d'arbre à laquelle il se cramponne. Ainsi pour George Sand. Chaque fois qu'elle veut se suicider, il semble que ses enfants lèvent leurs mains

(1) L'expression est à retenir. Elle correspond à ces en-têtes de lettres : « Mon cher nfant. » Aussi bien est-ce là l'expression la plus forte que George Sand pourra jamais trouver pour exprimer le don de son cœur.

pour arrêter le geste fatal. Alors, elle lâche le poignard et saisit de toutes ses forces les petits bras qui veulent la sauver.

*
**

Telle est la légende, en vérité. Mais, au juste, la douleur de George Sand est moins folle; et d'ailleurs, pour être plus disciplinée, elle n'en est pas moins profonde, comme le montre cette lettre à M. Meure [1], écrite dans le même temps que la précédente :

28 janvier 1835.

Mon bon et cher gros ami, j'ai reçu votre lettre trop tard pour faire droit à votre juste réclamation relative à *Indiana*, *Valentine* et autres sornettes de ma façon, dont je ne donnerais pas quatre sous si j'étais public, que je ferais interdire si j'étais gouvernement, et que je ne lirais pas si j'étais procureur du roi. Mais puisque vous y tenez, ce qui est une grande sottise de votre part, vous les aurez. Je vais vous dire d'abord comment vous ne les avez pas eues (sic). C'est que j'étais à Nohant quand votre lettre et votre ami sont venus. Je suis de retour ici seulement depuis le 2 janvier. Et maintenant voici comment vous les aurez, c'est que j'irai vous les porter moi-même, un de ces jours. Je n'attendrai pas le printemps, le soleil ou la verdure. Je me f... de tout cela. Je suis triste, mon ami et moralement malade. J'ai besoin de quitter Paris et d'être bête et maussade. Je tomberai chez vous un de ces matins, ne vous inquiétez pas comment et n'écrivez à aucun de nos amis. On est trop gai à Nohant pour moi. Votre neige, vos montagnes, votre pays de loups et surtout votre douce et peu bruyante amitié me feront du bien. C'est du repos et de la tristesse à discrétion qu'il me faut. Je porterai papier et livres, je travaillerai pendant que vous jugez les pâles humains.

Achevez donc ma chambre bleue dans votre chalet en bois, car vous m'y verrez probablement bientôt. Ce ne sont

(1) Lettre inédite. M. Meure en 1827, receveur des contributions à La Châtre, très lié avec Mme et M. Dudevant, était souvent leur hôte à Nohant. En 1828, procureur du roi à Clamecy. 1834-1835 procureur du roi à Château-Chinon.

pas les chagrins que vous croyez, cher gros excellent homme. Je me moque bien de la presse, de la gloire, des journaux et des éditeurs. J'ai bien d'autres affaires sérieuses dans le cœur ! Nous n'en parlerons pas, n'est-ce pas ? Vous me supporterez.

Adieu, mon cher et vrai ami, à bientôt.

Votre camarade,
George-Aurore,
9, Quai Malaquais.

***

Pendant que leur mère voyageait, Maurice et Solange étaient en pension. L'une y trouvait du plaisir, l'autre, au contraire, « ne voulait et ne savait vivre qu'avec sa mère ». Elle présente, il en était d'ailleurs de même; la mansarde était le paradis de ses rêves, et chaque fois qu'il fallait se séparer « c'étaient des larmes à recommencer ». Au collège Henri IV, Maurice a pour condisciple le prince de Montpensier, avec qui il lie sympathie, malgré son penchant déjà marqué pour le bonapartisme. Il s'exerce au dessin et se révèle, d'abord, bon caricaturiste; ses professeurs, ses répétiteurs, ses camarades, sont ses premiers modèles. Ainsi s'exprime cet esprit humoristique, qui est au fond de son caractère, et qu'il a hérité de sa mère. « Moi, j'aime à rire, écrit cette dernière au début de sa carrière littéraire; et j'ai l'égoïsme de m'amuser de tout, même de la peur d'autrui » [1]. Le dimanche et le jeudi, il sort avec les amis de sa mère, qui sont ses correspondants : Buloz, Boucoiran, Papet, Guéroult, Emmanuel Arago. C'est ainsi qu'un jour, chez la comtesse de Montijo, on lui donne pour compagne une

(1) Lettre à Boucoiran, 1831.

charmante fillette, avec laquelle il prétend avoir parlé de politique et qui n'est autre que la future impératrice des français. Son éducation politique, George Sand l'entreprend, comme il apparaît dans cette lettre citée plus haut en note et datée du 3 janvier 1836. Aussi l'on ne s'étonnera point de lire dans la correspondance de Maurice Sand :

« Montpensier m'a invité à son bal, *malgré mes opinions politiques*. Je m'y suis bien amusé. Il nous a tous fait cracher avec lui sur la tête des gardes nationaux. »

Et George Sand qui rapporte l'anecdote explique : « En se livrant à ce divertissement, le petit prince et ses jeunes invités étaient sur une galerie au-dessous de laquelle passaient les bonnets à poil. »

On a vu quel sens, elle accordait à une telle manifestation, — la garde nationale symbolisant à ses yeux le résultat de l'éducation antilibérale.

A cette époque, George Sand verse dans l'étude des améliorations sociales. Plusieurs de ses amis à Paris et même en Berry sont dans l'opposition, surtout Fleury, et Planet qui dirige à Bourges un journal, — organe du célèbre avocat-tribun Michel. Sur le conseil de Fleury et accompagné par lui, elle va consulter l'avocat et avec lui « causer sérieusement de sa situation et de ses projets ».

Elle a de grands projets, en effet, — dont le moindre n'est pas de « donner à ses enfants une vieille mère respectable ». De Maurice surtout, elle prend un soin extraordinaire :

« Ecrivez-moi pour me parler de vous et de mes mioches, écrit-elle de la Châtre à son ami Guéroult, en mars 1836.

Merci mille fois de l'amitié que vous leur accordez. Ils n'en sentent pas le prix maintenant, mais j'acquitterai leur dette d'affection et de reconnaissance tant que je vivrai.

Ils sortiront tous deux aux vacances de Pâques, et vous serez à même de voir Maurice chez Buloz. Emmenez-le quelquefois promener avec vous pour décharger Buloz d'un si lourd fardeau, et rendez-moi compte de la conduite de Monsieur mon fils. Morigénez-le paternellement; c'est un bon diable qui vous comprendra si vous lui parlez raison.

Solange est impayable avec son poignard dans le cœur ou dans l'estomac. Je pense que ce dernier organe est celui qui joue le plus grand rôle dans sa vie. Elle découchera, je crois pour les fêtes de Pâques, et ma tante de l'Elysée-Bourbon [1] se chargera d'elle; car il faut, par respect pour les mœurs, qu'elle ait son domicile chez des femmes.

Serez-vous assez bon pour conduire son frère auprès d'elle quand il voudra et pour le ramener chez Buloz ensuite, ou au moins pour surveiller ses allées et venues, de manière qu'il ne soit qu'avec des personnes sûres qui ne le perdront pas en chemin. »

Et dans une longue lettre à Zoé Leroy, la bordelaise qu'elle avait rencontrée à Cauterets, elle exprime sa pensée dans toute son intime sincérité [2] :

« Vous vous souvenez de mes enfants ? C'est là mon bonheur et ma passion aujourd'hui. Vous n'avez pas idée combien je suis une heureuse mère. Maurice est un ange de grâce, de bonté, de tendresse. *C'est mon ami, c'est mon amant.* Son intelligence n'est pas extraordinaire pour les études, mais il a des grandes dispositions pour les arts. »

Dans la même lettre, elle dit encore :

« Mes enfants sont à Paris, l'un au collège, l'autre en pension. Je vais les voir fort souvent : il me tarde bien de les posséder tout à fait ».

Elle entreprend une action en séparation contre

(1) Mme Maréchal, la sœur de Sophie Delaborde, l'épouse de Maurice Dupin.

(2) Datée de la fin de mai 1836. Le roman d'Aurélien de Sèze et d'Aurore Dudevant (1928) (p. 217).

son mari : le baron Dudevant. C'était le but de sa première visite à Michel de Bourges. Celui-ci avait une quarantaine d'années : maigre, chauve, voûté, il avait cet aspect maladif et phtisique qui répondait au vœu formulé par George Sand, au moment où, quittant Musset, elle se demandait : « Qui soignerai-je ? ». Rencontre propice, donc. Quel charme pour une femme lassée des dandys, que cet avocat paysan, aux idées républicaines, « mourant à toute heure » et portant, à la ville comme chez lui, une épaisse houppelande informe, et de gros sabots ! Avec cela propre et poli, « retirant sa casquette dans les appartements », et y substituant durant les grands froids pluvieux, des foulards superposés et noués de la manière la plus fantaisiste. Il était l'ami de Planet et de Fleury et trouva aussitôt en George Sand une cliente, une admiratrice, une compagne passionnée.

Le 19 octobre 1835, s'était déroulée à Nohant entre George Sand et son mari une scène violente qui servit de base judiciaire à la demande en séparation. Plus encore pour ses enfants que pour elle, la romancière veut conserver la terre de ses ancêtres et se libérer de ce mari brutal et grossier qui l'a injuriée, giflée, et couchée en joue avec son fusil de chasse. Le 25 octobre, elle écrit à sa mère : « Rien ne m'empêchera de faire ce que je dois et ce que je veux faire. Je suis la fille de mon père. Je me moque des préjugés... Je me soucie peu de l'univers; je me soucie de Maurice et de Solange ».

Novembre arrive.

Le scandale éclate : George va-t-elle être contrainte à quitter Nohant ? Elle continue la lutte contre son mari. Le 9 novembre, elle écrit à Guéroult :

« L'opinion publique est une prostituée qu'il faut mener à grands coups de pieds quand on a raison. »

Elle a beau frapper du pied, George est forcée de fuir.

« Mon cher ami, écrit-elle à Guéroult, hier j'avais une terre, un château, un jardin, des serviteurs, des appartements pour vous recevoir, une table pour vous réconforter; aujourd'hui, je n'ai même plus un domicile et j'ai trouvé un refuge chez Duteil à La Châtre, jusqu'à ce que le tribunal vénérable de céans ait décidé si je dois être injuriée et battue au nom de la morale publique et de la sainteté du mariage, ou si une espèce d'argousin que le sort m'a donné pour maître doit déguerpir du pays et me laisser libre. »

L'appui de Michel de Bourges n'était pas négligeable. Sa politique d'opposition au règne de Louis-Philippe, l'avait mis à la tête du parti républicain du centre. Il était en tous points l'opposé d'Alfred de Musset : l'un était le poète aristocratique aux traits efféminés, aux gestes souples, à la parole fleurie d'adjectifs de salon; l'autre, le tribun du peuple, à la main nerveuse, à la voix rude et crue. Musset était de six ans plus jeune que George Sand, Michel de Bourges était de sept ans plus âgé qu'elle; l'un était un enfant capricieux et indiscipliné, un chevreau indomptable, — l'autre un homme mûr, volontaire et raisonnable, — un taureau assagi.

Cette complète antithèse n'était pas pour déplaire à George au lendemain de sa rupture avec Musset. Parler politique lui parut un délassement bienfai-

sant, après l'interminable agonie de son amour pour Musset, où il n'avait été question que de suicide, de désespoir et d'adieu. Avoir enfin à côté d'elle un homme pondéré, aimant doucement, lui fit oublier les cris qu'elle avait poussés la nuit dans l'attente du retour de Musset. Sa vie allait donc prendre une autre allure, non pas monotone, mais simplement modérée; et elle s'en réjouissait.

Michel de Bourges était un homme dévoué, qui, sous une sécheresse apparente, cachait un cœur véhément. Mais il ne voyait pas toujours d'un bon œil arriver à la Châtre les amis de George Sand; quelques réflexions révélèrent bientôt à George l'affreuse chose : Michel était jaloux... Il rejoignait par là Musset et Pagello, — toute la race des amants qui ne recherchent que la possession absolue de leur maîtresse. Il ne valait pas mieux que les autres. Et il est certain que s'il n'avait été, outre l'amant, l'avocat de George, celle-ci lui eût signifié dès l'automne son congé; mais devant la nécessité elle s'incline. Elle s'efforce de modifier insensiblement la nature de ses relations; elle spiritualise leur intimité. L'absence d'amour et même d'affection lui permet aisément de s'enfuir dans le domaine artificiel des idées; elle cultive les plus belles fleurs de rhétorique et laisse libre cours à son ironie. Elle sait que Michel ne comprend rien à l'art et trouve sans doute que l'artiste est complètement inutile à l'Etat. N'est-ce pas une occasion de lui faire la leçon ?

« Berlioz, lui écrit-elle, est un artiste. Peut-être bien a-t-il la scélératesse de penser, en secret, que tous les peuples de

l'univers ne valent pas une gamme chromatique placée à propos, comme moi, j'ai l'insolence de préférer une jacinthe blanche à la couronne de France. Mais sois sûr qu'on peut avoir ces folies dans le cerveau et ne pas être l'ennemi du genre humain. Tu es pour les lois somptuaires, Berlioz est pour les triples croches, je suis pour les liliacées. »

Ce billet nous laisse deviner le genre de relations de George Sand et de Michel de Bourges. Et cet ascendant, Michel le subit sans protester. Or, il est bien difficile à une femme de supporter longtemps un compagnon de vie qui lui soit inférieur ou qu'elle considère comme tel. Ce sentiment avait déjà causé la disgrâce de Casimir Dudevant; allait-il maintenant causer celle de Michel de Bourges ?

Pas tout de suite, car George Sand a besoin de son avocat. Elle patiente, elle n'est en rien gênée par sa liaison calme. En février 1836 arrive le jugement : Michel enlève la victoire pour George Sand. Il cherche aussitôt à profiter de ce succès pour reprendre plus ardemment possession de sa maîtresse; mais George Sand qui vient de recouvrer sa liberté, n'entend pas la perdre du même coup. Le 25 février, elle écrit à Marie d'Agoult, la maîtresse de Franz Liszt : « Grâce à Dieu, j'ai gagné mon procès et j'ai mes deux enfants à moi... » Grâce à Dieu... De Michel de Bourges, il n'est plus question. George Sand a repris soudain conscience de sa force. Elle n'est plus la baronne Dudevant. Elle est Mme Sand. Et c'est bien différent : car Mme Sand est une femme indépendante et le veut rester. Aussi ne tarde-t-elle pas à rompre avec son amant. Celui-ci la soupçonnait depuis longtemps d'entretenir des relations

amoureuses avec quelques artistes (c'est peut-être pourquoi il comprenait si mal la nécessité des artistes).

A l'instant même où elle vient de recouvrer sa liberté, George Sand n'était guère disposée à retomber sous la tutelle d'un amant. Après une série de maladresses, commises par Michel de Bourges, elle lui signifia la rupture de leurs relations, le 5 mars 1837, en ces termes :

« Tu m'as fait subir les derniers outrages du soupçon; il est avéré que, depuis six mois, tu ne m'aimes plus. Après un amour que j'ai vu si grand ! Mais l'amour vient de Dieu et y retourne, nous n'y pouvons rien. »

*
**

Une fois de plus, l'homme n'avait pas été à sa taille.

Chapitre VIII.

« Une vieille mère respectable ». — Voyage en Suisse. — Un été à Nohant. — Un enlèvement. — Balzac et George Sand. — Maurice Sand et Chopin.

Dès qu'elle avait été libérée de son mari, George Sand avait senti la nécessité pour elle et ses enfants de changer de paysages et d'idées. Le procès s'était terminé en février, mais quelques suites la retinrent jusqu'en juillet à Nohant : « Chère maman, je suis enfin tranquille et libre pour toujours », écrit-elle le 30 juillet. Arrive sur ces entrefaites une lettre de Franz Liszt, qui invite George Sand à venir le rejoindre lui et Marie d'Agoult à Genève.

Ses affaires réglées, George, en compagnie de Maurice et de Solange, a pris la diligence pour la Suisse. Voyage splendide ! Rien ne manque à cette mère. George Sand et ses deux enfants, voilà le vrai trio ! Et quel dommage qu'un amant ne sache pas rester enfant ! Aux étapes, George travaille, car elle a emporté ses manuscrits. Elle revêt ainsi que sa fille des habits d'homme. Le soir, tandis que ses enfants dorment, elle allume une de ses pipes et rêve. Songe-t-elle en cet été 1836 à la lettre qu'elle écrivait un an auparavant à Sainte-Beuve ? Nul doute, qu'elle ne se rappelle, à la vue du lit, où sommeillent, côte à

côte, Maurice et Solange, cette phrase de la lettre : « Je voudrais donner à mes enfants une vieille mère respectable » ; ce n'est pas un vain projet. Au contraire, c'est un but qu'elle veut atteindre tout de suite et c'est pourquoi elle emploie tous ses loisirs, tous ses travaux à consolider sa situation présente.

La petite troupe arrive à Genève. Liszt est parti pour Chamonix. George Sand décide de l'y aller rejoindre. La route est si pittoresque qu'elle paraît courte. Solange et Maurice amusent tellement leur mère par leurs réflexions d'enfants intelligents et précoces ! Et c'est en plein enchantement qu'ils franchissent le seuil de l'hôtel de l'Union, où sont descendus Liszt et Marie d'Agoult. Durant une semaine, la petite colonie s'ébroue dans la fraîcheur des montagnes. George Sand qui, à l'ordinaire, est peu bavarde, éblouit ses amis par ses conversations : elle discute, expose ses théories socialistes, se montre aussi jeune de caractère que ses enfants. Elle monte en selle mieux que Liszt et trouve les mulets des Alpes bien dociles. Elle apparaît tantôt revêtue d'une large robe, tantôt moulée dans une redingote à pinces, et dans un pantalon de cheval, — se composant ainsi une personnalité mi-masculine, mi-féminine. Après une randonnée à travers la Suisse, la famille Sand rentre à Nohant. Puis, de là, remonte à Paris. Maurice retourne au lycée. Solange à sa pension. Pendant l'hiver, George Sand fréquente chez Liszt qui est descendu avec sa maîtresse à l'hôtel de France. Marie d'Agoult y tient un salon tout intime, où l'on rencontre Lamennais, Henri Heine, Sainte-

Beuve, Eugène Süe, Mickiewicz, le chanteur Nourrit. Chopin dont on parle beaucoup à Paris y est introduit. Il voit George Sand : « Est-ce vraiment une femme ? » s'écrie-t-il en revenant chez lui. Pour lui, George Sand n'avait d'ailleurs qu'un sentiment de curiosité, d'autant plus qu'elle venait de se lier avec le nouveau précepteur de Solange, Félicien Mallefille. Et, d'autre part, il se passe des événements bien trop graves pour qu'elle se reprenne au jeu de l'amour : Maurice tombe malade au collège Henri IV. Sur le conseil de quatre docteurs, le proviseur se refuse à garder le pensionnaire. Mais, M. Dudevant, qui se trouve à Paris, ne l'entend point de cette oreille. Il croit à un subterfuge pour lui ravir son fils et l'emmener à Nohant. Néanmoins, il est obligé de se rendre à l'évidence après avoir gardé Maurice une nuit chez lui. Dans ses songes, l'enfant criait : « Nohant ! Nohant ! » comme il eût appelé au secours. Le château du Berry n'était-il pas pour lui le sûr refuge, où son père ne le viendrait pas chercher pour lui infliger le double supplice d'être soumis à l'emprisonnement du lycée et d'être séparé de sa mère ? Il était si évident que cette séparation était la cause essentielle des souffrances de Maurice que le docteur Gaubert, qui le soignait, ne put que répondre à la mère éplorée : « Cet enfant ne respire que par votre souffle, vous êtes *son arbre de vie;* vous êtes le médecin qu'il lui faut. » [1].

Et c'est le retour en Berry.

Ah ! le beau voyage. George Sand ramène ses deux

(1) Histoire de ma vie, G. Sand. (tome IV, p. 407).

enfants comme deux trophées. On revient, à courtes journées, et le miracle s'accomplit : du jour où Maurice a pu s'écrier : « Je ne rentrerai pas ce soir à la boîte Henri IV », il était certain qu'il guérirait. Fait curieux : cet enfant ne pouvait travailler qu'auprès de sa mère, alors que le psychologue a toujours noté que la présence des parents est pour l'enfant, en règle commune, un obstacle à l'étude. L'hiver de 1837, à partir de janvier, il le passa dans la chambre de sa mère et celle-ci pourra écrire dans ses mémoires : « Pendant six mois, nous ne nous quittâmes pas d'une heure. »

*
**

L'été de 1837 s'annonce magnifique et George Sand, comme chaque année, décide de le passer à Nohant. Elle y invite ses amis et dès le mois de mai, autour d'elle et de ses enfants, se trouvent réunis : Liszt, Marie d'Agoult, Pelletan, le nivernais Gévaudan, Félicien Mallefille, l'acteur Bocage.

Tous ces hôtes vivent librement; le matin, les rideaux de la chambre bleue de la maîtresse de maison, — presque une châtelaine, — restent baissés. Les enfants jouent dans le parc sous la surveillance de leur précepteur. La maison ne s'anime qu'au début de l'après-midi. Chacun va et vient, se salue, converse un instant, puis se retire. George Sand se promène souvent avec Marie d'Agoult pendant un moment; puis elle remonte à sa chambre et reprend son manuscrit de *Mauprat*. En bas, Liszt ouvre le piano, compose, transpose, étudie, tandis que sa maî-

tresse apprend la grammaire italienne et lit le Dante. Parfois, l'on se réunit et Bocage lit quelques fragments de Shakespeare et de Montaigne.

La mort de Mme Dupin, la mère de George Sand, vint désagréger cet enchantement. A la fin du mois de juillet, George Sand prend le chemin de Paris; Liszt et Marie d'Agoult celui de l'Italie. En pleine douleur, elle apprend que Casimir Dudevant doit profiter de son absence pour surgir à Nohant et enlever son fils. Aussitôt, elle dépêche un de ses amis qui ramène Maurice à Fontainebleau. C'est de là qu'elle répond à Marie d'Agoult : « Je reçois votre lettre seulement le 25 (août) aujourd'hui à Fontainebleau, où je suis cachée loin des oisifs et des beaux esprits, en tête à tête avec Maurice ».

A Nohant, où le baron a fait irruption, Mlle Rollinat [1] n'a pu empêcher qu'il enlève, à défaut de Maurice, Solange. L'alerte est donnée. George Sand accourt, et, accompagnée de Mallefille, elle organise la poursuite avec le concours de la maréchaussée. Solange raconte l'aventure dans une lettre pittoresque à Maurice :

« Mon cher petit mignon,

« Ne pleure pas, je suis retrouvée. Ne te désole pas. Pour me rendre à maman, il y avait trois gendarmes bien mignons, un petit pas vieux, Mallefille, le sous-préfet, l'huissier et un bien, bien vieux officier de gendarmerie. T'avais dit à Mallefille de nous ramener toutes deux, il te tient promesse, car il nous amène toutes deux. Mon père était en colère, quand il a vu les gendarmes. J'ai été aux Pyrénées. J'ai vu la brèche de Rolland ? J'ai été à cheval au galop ? J'arrive en grande

(1) Sœur de François Rollinat, amie de George Sand et préceptrice de Solange.

poste avec trois chevaux, pour te voir, te biger à mon aise, n'est-ce pas, mon gros mignon ? A Lourdes les maisons et les ponts sont bâtis en nacre. J'ai vu le Marboré et des cascades de douze pieds et de six. Adieu, mon mignon, porte-toi bien. »

Au retour de cette escapade, George Sand devait rejoindre Liszt et son amie en Italie. Mais le vœu d'être aimée qu'elle formulait naguère était exaucé; elle était aimée de Mallefille. C'était un homme doux, calme, affectueux. Et George Sand pensait que cette affection, « *moins enthousiaste, moins âpre aussi* », que les précédentes, serait plus durable. Il lui servait de précepteur pour ses enfants et de compagnon peu exigeant. Elle était comme un homme riche et puissant qui aurait eu plaisir à garder auprès de lui une dame de compagnie. Aussi calme sous le rapport des sens que sous celui de l'intelligence, Mallefille parlait à voix basse, évitant de contrarier celle qu'il servait. George Sand crut avoir trouvé l'homme qui lui convenait pour sa vie future : elle s'était trompée encore une fois. Malgré la douceur de Félicien Mallefille, ce ne fut qu'un amour éphémère, une petite flambée. Tout de suite, le sentiment de George Sand se mua en pitié. Mallefille demeura cependant de longs mois avec elle : il faisait partie de la bande des Piffoels [1].

***

La petite famille passe l'hiver de 1837-38 à Paris et à Nohant. C'est au cours d'un de ces séjours en

(1) George Sand s'était elle-même surnommée ainsi, à cause de son nez qu'elle trouvait assez gros pour être appelé « pif ».

Berry que George Sand reçut un soir une visite inattendue : Balzac faisait étape à Nohant. George Sand fumait un cigare au coin de son feu. Revêtue d'une ample robe de chambre entr'ouverte sur un pantalon rouge. Elle commençait à grossir, son menton s'empâtait. Mais, en général, Balzac la retrouve à peu près inchangée : « *Son teint bistré n'a pas varié,* écrit-il à la comtesse Hanska, ses *beaux yeux sont toujours aussi étincelants, elle a l'air tout aussi bête quand elle pense, car comme je le lui ai dit après l'avoir étudiée, toute sa physionomie est dans l'œil.*

« *Elle se couche à six heures du matin et se lève à midi, moi, je me couche à six heures du soir, et je me lève à minuit : mais naturellement je me suis conformé à ses habitudes, et nous avons, depuis trois jours, bavardé depuis cinq heures du soir, après le dîner jusqu'à cinq heures du matin : en sorte que je l'ai plus connue et réciproquement dans ces trois causeries, que pendant les quatres années précédentes, où elle aimait Sandeau... Elle a cependant été plus malheureuse avec Musset, et la voilà dans une profonde retraite, condamnant à la fois le mariage et l'amour, parce que, dans l'un et dans l'autre état, elle n'a eu que des déceptions !*

« *J'ai beaucoup gagné en faisant connaître à Mme Dudevant la nécessité du mariage; mais elle y croira, j'en suis sûre, et je crois avoir fait du bien en la lui prouvant. Elle est excellente mère, adorée de ses enfants; mais elle habille sa fille en petit garçon, et ce n'est pas bien.* »

Le soir, Balzac, revêtu de sa magnifique robe de

chambre regarde avec émerveillement Maurice Sand jouer avec ses bonshommes, leur créant des personnalités bien définies et les mêlant et entremêlant dans de complexes aventures :

— Les enfants s'amusent, dit simplement George Sand.

— C'est très intéressant, dit Balzac; et il ajouta : « C'est la comédie humaine ».

C'était, pour le moins, l'origine du célèbre théâtre des marionnettes de Nohant, dont nous aurons à parler plus loin.

*
**

Cela se passait à Nohant en janvier 1838... Lorsqu'elle se rendait à Paris, George s'évertuait à sortir de la profonde retraite où Balzac l'avait trouvée plongée. Dès ce moment-là, elle laissa pénétrer en elle une tendresse pour Chopin, car cette liaison, qui devait durer plusieurs années, débuta bien par de la tendresse, pour finir par de la pitié.

Chopin connaissait à cette époque le plus brillant succès. Il avait son tailleur sur les boulevards, son tilbury, ses appartements, ses domestiques... Mais il perdait sa fiancée, et brisait son premier amour... Et, ce qui est plus grave encore, il était faible de santé.

George Sand n'était-elle point disposée, depuis longtemps, à accueillir un malade de génie, afin de le soigner ?

Dès la fin de mars 1837, elle avait voulu attirer Chopin à Nohant : « Dites à Chopin, avait-elle écrit à Liszt, *que je le prie de vous accompagner, que*

Marie ne peut pas vivre sans lui; et que moi, je l'adore ». Quelques jours après, elle avait écrit à Marie d'Agoult : « *Dites à Chopin que je l'idolâtre* ».

Quant à Chopin, le premier mouvement de répulsion passé, il se laisse conquérir doucement et, sa bien-aimée perdue, il s'abandonne aux caresses tendres de la maîtresse la plus passionnée et la plus maternelle à la fois. Ce n'est d'ailleurs pas sans scrupules que George Sand s'est décidée à vivre avec Chopin... et à éliminer de sa vie Mallefille. Il faut lire la longue lettre qu'elle écrivit au comte Grzymala (car elle y développe ce drame de conscience magnifiquement) et qui commence par cette phrase : « Posons nettement la question une dernière fois, parce que de votre dernière réponse sur ce projet dépendra toute ma conduite à venir... »

Terrible problème : Chopin a une fiancée; George Sand a un compagnon : Mallefille, dont elle parle en ces termes dans la lettre au comte :

« ...Puis, il y a un être excellent, parfait, sous le rapport du cœur et de l'honneur que je ne quitterai jamais, parce que c'est le seul homme qui, étant avec moi depuis près d'un an, ne m'ait pas une seule fois, *une seule minute*, fait souffrir par sa faute. C'est aussi le seul homme qui se soit donné entièrement et absolument à moi; sans regret pour le passé, sans réserve pour l'avenir. Puis, c'est une si bonne nature que je puis l'amener avec le temps à tout comprendre, à tout savoir. Mais aujourd'hui cela ne se pourrait pas, et son bonheur m'est sacré... »

Or, ce ne fut ni son amour naissant pour Chopin ni sa pitié à l'égard de Mallefille, ni la réponse du comte Grzymala qui orientèrent sa destinée. Une fois

de plus, — et il en sera toujours ainsi désormais plus qu'avant, — c'est son fils qui fera courir le sort dans telle ou telle direction. Indirectement, l'adolescent allait ajouter un chapitre aux relations de sa mère avec Chopin : le voyage à Majorque.

Chapitre IX.

Voyage à Majorque. — Bonheur et inquiétudes maternelles. — Vers le retour.

L'hiver est mauvais et Maurice, très éprouvé par les années de pension au collège Henri IV, souffre de rhumatismes. L'on craint même qu'il ne soit atteint d'une maladie de cœur. Du moins, Gaubert, son médecin habituel, le déclare-t-il et conseille-t-il à George Sand de l'emmener l'hiver prochain dans le midi, afin d'éviter le retour des rhumatismes.

Les relations avec Chopin sont devenues intimes; mais George Sand, mère avant tout, aurait sans hésitation laissé le musicien à son existence parisienne, s'il n'avait lui-même exprimé le regret de n'être point du voyage, déclarant qu'à l'instar de Maurice il se guérirait aussi. Car Chopin est malade, comme l'était Musset, comme l'était Michel de Bourges et il est, provisoirement, la réponse à la question que se posait George Sand à elle-même, après la rupture avec Musset : « Ah ! qui soignerai-je ? Qui aura besoin de moi et de qui voudrai-je prendre soin désormais ? ».

Aussi, soucieuse de remplir jusqu'au sacrifice cette mission de sublime infirmière, conduisit-elle Chopin chez son médecin, Gaubert. Celui-ci ausculta le ma-

lade, l'examina et déclara à George Sand qu'elle le sauverait en lui procurant l'air, de la promenade, du repos.

Tout naturellement, pour ses deux « enfants » malades, elle songe à l'Italie. Choix qui lui est suggéré d'ailleurs par sa préoccupation de l'avenir de Maurice :

« Une fois en Italie, écrit-elle à son amie Marie d'Agoult, en mars 1838, j'y veux rester au moins deux ans pour les études de Maurice, qui s'adonne définitivement à la peinture et qui aura besoin de séjourner à Rome. »

Mais des amis lui conseillèrent l'île Majorque. Cette perspective d'un long voyage ne lui déplaît pas et elle fixe à la fin du mois d'octobre le départ. Elle met à profit les semaines d'intervalle pour terminer ses préparatifs.

Chopin de son côté, rassemble quelque argent, et se fait expédier par Pleyel, un piano à queue, qu'il espère trouver à son arrivée, à Majorque.

Tout cela se passe dans le plus grand silence. George Sand redoute, comme toujours, les bavardages et les commérages des mauvais amis. Chopin, lui, est tout fier, intérieurement, de sa conquête. Il n'en veut rien laisser paraître cependant; c'est un timide.

Bientôt, il n'y eut qu'à partir. Les voyageurs n'avaient oublié qu'une seule chose : se renseigner sur les conditions de vie aux Iles Baléares. Le fait de gagner une contrée méditerranéenne leur semblait sans doute une garantie suffisante du confort et de la facilité de l'existence. Au reste, pour George

Sand, partir suffisait à l'enchanter; elle aimait le voyage pour le voyage.

Elle part seule, avec son fils et sa fille, Chopin, devant, pour écarter les soupçons et épargner la susceptibilité de Mallefille, attendre quelques jours encore avant de gagner Perpignan et le port d'embarquement. Elle flâne en route, rend visite à des amis, admire les paysages, elle se promène dans la France comme dans Paris. Dans l'Europe comme dans la France.

Partis de Paris par un temps maussade, les voyageurs retrouvent à Perpignan un ciel pur, une température tiède. Le soleil redonne un sursaut d'énergie à Maurice et à Chopin. George Sand est optimiste et prédit à « ses enfants » malades une prompte guérison.

La petite troupe s'embarque à bord du *Phénicien*. La mer est d'huile, et le ciel de lait. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. En route pour Barcelone !

Là, un arrêt de trois jours permet aux voyageurs de visiter la ville et de se faire une première idée de la mentalité espagnole : l'impression n'est pas excellente; mais le soleil et la chaleur arrangent tout. Le quatrième soir, départ pour l'Ile Majorque sur le petit bateau « *El Mallorquin* », assez rapide, mais inconfortable. Nuit limpide, ciel sans nuage, mer douce; ni Chopin, ni George Sand, ne veulent dormir. Ils restent sur le pont immobiles et muets. Tandis que George fume quelques cigarettes, lui écoute la mer presque invisible. De temps en temps, il sort son

mouchoir, étouffe un sanglot et dissimule un crachement douloureux. Le timonier, pour ne pas s'endormir au mouvement berceur du bateau, chante une lente mélodie.

Le soleil se lève au moment où le *Mallorquin* s'approche de la terre. Il jette sur les falaises des rayons de lumière rouge, qui jouent dans les aloès. La brise donne des frissons aux palmiers qui couronnent la côte. Lentement, le bateau entre dans la baie de Palma et accoste au rivage.

George Sand débarque tenant Solange d'une main et, de l'autre, une lourde valise. Maurice porte sa part de bagages et Chopin aussi. Sur le quai, chacun ajuste un peu son habillement; George dispose sa casquette; Maurice peigne ses cheveux; Solange imite sa mère; Chopin jette sur ses épaules un carrick, et l'on va à la recherche d'une auberge.

Dans ce pays de rêve, il fut impossible de dénicher une auberge, ou un appartement, ou une maison à louer. George Sand eut enfin l'idée de s'adresser au consul de France. Et, pour la première fois, de mémoire d'homme, il se trouva dans l'Ile Majorque, une maison meublée à louer, 100 francs par mois. Cette demeure appartenait au señor Gomez et avait un nom bien peu accueillant : *Son-vent*. Mais, comme il faisait beau et ne ventait pas, les hivernants se trouvèrent fort satisfaits de cette maison de campagne située dans un désert délicieux.

« Le ciel est en turquoise, écrit Chopin à son ami Fontana, le 15 novembre 1838, la mer en lapis-lazuli, les montagnes en émeraudes. L'air est comme au ciel. Le jour il fait

chaud, il y a du soleil et tout le monde s'habille en été. La nuit on entend partout des chants et des guitares pendant des heures entières. Enormes balcons d'où les pampres retombent; maisons arabes...

« La ville, comme tout ici, rappelle l'Afrique. Bref, une vie délicieuse. Mon cher Jules, va chez Pleyel, car le piano n'est pas encore arrivé. Par quelle voie l'a-t-on expédié ?... Je vivrai probablement dans une ravissante chartreuse, dans le pays le plus beau du monde : la mer, les montagnes, des palmiers, un cimetière, des croisés, une ruine de mosquée, des oliviers millénaires...

« Ah ! Cher ami, je jouis à présent un peu de la vie; je suis tout près de ce qui est le plus beau du monde, je suis un homme meilleur. »

Il fallait en effet à ce couple d'artistes un cadre encore plus pittoresque que cette simple maison de campagne. Le hasard avait fourni à George Sand l'occasion de louer pour trente-cinq francs par an trois pièces dans la Chartreuse de Valdemosa. C'était un couvent abandonné par les Chartreux. Un vieux couvent aux murs hauts et délabrés, avec très peu d'ouvertures, et disposés autour d'un jardin d'orangers. Quelques maigres maisons de paysans, un cimetière composaient un sombre voisinage. C'était « *la solitude, la poésie, tout ce qu'il y a de plus artiste, de plus « chiqué » sous le ciel. Et de quel ciel ! Quel pays ! Nous sommes dans le ravissement...* » [1].

*
**

Maurice Sand a apporté de nombreux carnets et dès le départ, il a entrepris une sorte de récit par l'image de ce voyage. Il brosse des panoramas, crayonne l'arrivée à Lyon; silhouette le pont d'Avi-

(1) Lettre de G. Sand à Mme Marliani, 14 nov. 1838

gnon, esquisse la cathédrale de Montpellier, un mendiant; à Barcelone, il dessine un gendarme et prend bien soin de noter les couleurs de l'uniforme. Dans l'Ile, il poursuit son travail. Frappé par le caractère pittoresque du paysage et des types rencontrés, il ne se lasse pas de prendre des notes graphiques, dont sa mère se servira lorsqu'elle rédigera son « Hiver à Majorque ».

La collaboration de George Sand et de son fils commence.

Ce n'est pas seulement Maurice qui se passionne pour l'œuvre de sa mère, c'est aussi elle qui s'intéresse prodigieusement aux idées de son fils; c'est elle qui lui révèle l'inépuisable source de joies artistiques qu'est la nature, le mystère émouvant que demeure l'âme humaine. L'on n'a pas oublié, d'ailleurs, dans les bagages, l'étrange petit monde des silhouettes dessinées et découpées par Maurice; elles ont fait le voyage dans une boîte à couvercle coulissé. Et c'est sans doute en souvenir de Majorque que Maurice fera subir à l'un de ces personnages, « l'illustre Friotard », dans un premier récit, les péripéties d'un voyage mouvementé.

Car le séjour à Majorque ne fut pas sans soucis. Bientôt les hivernants durent aller chercher abri chez le consul de France. « Son vent », la maison de campagne délicieuse, s'était aux premières pluies imbibée d'eau comme une éponge, et, dès le début de décembre, transformée en glacière. L'endroit était bien mal choisi pour un tuberculeux. George Sand, toujours admirable de dévouement, s'occupe

du malade, instruit ses enfants, allume des braseros, fait elle-même la cuisine, car aucun domestique ne veut entrer dans cette maison qui abrite, dit-on, des pestiférés. Le bruit s'était vite répandu et le señor Gomez avait expulsé ses locataires, après leur avoir fait payer le replâtrage de toute la maison et les avoir obligés, en outre, à acheter le mobilier et le linge dont ils s'étaient servis. C'est alors que la petite troupe fut recueillie par le consul, avant de gagner la Chartreuse de Valdemosa. George Sand, d'ailleurs, envisageait aussi allègrement que Chopin le séjour dans la Chartreuse :

« J'espère, écrit-elle, que nous aurons des revenants... Je veux de l'enchantement. Vous voyez que la solitude et la poésie ne me manqueront pas. Si je ne travaille pas bien, il faudra que je sois une f... bête. »

Si l'avenir semble plein de promesses et de joies, le présent est tout de même bien triste, empoisonné par la difficulté de vivre dans un pays aussi peu hospitalier et par l'état précaire de Chopin et des finances. Ce voyage est sur plusieurs points un « fiasco épouvantable ». Mais George Sand fait contre mauvaise fortune bon cœur, et, puisqu'elle y est, elle y reste. Chopin tousse toujours et crache le sang. Maurice est malade et sa mère compte sur le printemps pour le guérir tout à fait. Solange est d'excellente humeur : Maurice dit « qu'elle a rendu tout son venin pendant son mal de mer ».

Par une belle journée de décembre, quelques jours avant Noël, la petite troupe se met en route pour la Chartreuse de Valdemosa, qui s'élève sur un tertre,

C'est un amas de bâtiments longs, aux toits plats, disposés en rectangle autour d'une église. Le campanile marque le centre et surplombe un jardin, où mûrissent, à l'abri du vent, comme en serre, les plus beaux citrons de l'île.

George Sand et Chopin occupent dans le premier bâtiment une sorte de tour carrée, à peine surélevée. Pour y arriver, il faut suivre un long couloir éclairé, d'espace en espace, par une meurtrière. Les murs sont épais et froids, les cellules hautes avec de minuscules fenêtres. Un lit, une table carrée, qui sert de bureau, et sur lequel Chopin a posé ses manuscrits et les œuvres de Bach, un chandelier immense avec un bout de chandelle composent le mobilier de la plus luxueuse des trois cellules [1]. Le romantique musicien ne pouvait certes rêver lieu plus étrange. C'est de là qu'il écrit à son ami Fontana :

« Peux-tu m'imaginer ainsi : entre la mer et des montagnes, dans une grande Chartreuse délaissée, dans une cellule aux portes plus hautes que les portes cochères de Paris, point frisé, point ganté de blanc, mais pâle comme à l'ordinaire. La cellule ressemble à une bière, elle est haute, avec un plafond poussiéreux... Mon lit est placé en face des fenêtres sous une rosace mauresque filigranée. A côté du lit, quelque chose de carré ressemble à un bureau, mais l'usage en est fort problématique.

« On peut crier bien fort sans que personne entende, bref, je t'écris d'un lieu bien étrange. La lune est merveilleuse, je ne l'ai jamais vu plus belle... La nature est ici bienfaisante, mais les hommes sont pillards. Ils ne voient jamais d'étrangers, c'est pour cela qu'ils ne savent pas ce qu'ils peuvent leur réclamer. Ainsi ils donnent gratis une orange; pour un bouton de culotte, ils demanderont une somme fabuleuse.

(1) C'est grâce aux dessins de Maurice Sand qu'on a pu reconnaître celle des trois cellules qu'avait habitué le célèbre musicien.

Sous ce ciel, on se sent pénétré par un sentiment poétique qui semble émaner de tous les objets environnants. Des aigles planent tous les jours sur nos têtes sans que personne ne les dérange. » (28 décembre 1838).

La chartreuse est gardée par un bonhomme obèse, puant et vicieux. Les habitants de l'île ne pénètrent pas jusqu'aux cellules. La lune agite ses ombres terrifiantes sur les murs.

Le piano tant attendu arrive à la fin du séjour. C'est une grande joie pour Chopin. Le mauvais temps commence à le rendre plus gravement malade. Mais son abattement disparaît à l'arrivée de l'instrument. « *Les voûtes de la Chartreuse s'en réjouissent,* écrit George Sand, *et tout cela n'est pas profané par l'admiration des sots. Nous ne voyons pas un chat.* »

Elle avait espéré les fantômes, mais comme on espère un événement surhumain, pratiquement irréalisable. Car, malgré la tranquillité naturelle des enfants, elle vit dans une demi-sécurité. Depuis quelques semaines, la nuit, en effet, apporte avec elle, chaque soir la même angoisse de l'apparition des spectres. Un soir, brusquement, les locataires sont tirés de leur rêverie par des lueurs et des cris. Le cloître est vide, mais les voûtes se comblent d'une rumeur et se teintent de pourpre fumeuse. Des torches pointent, tenues à bout de bras par des fantômes ! Le diable est en tête, vêtu en femme, avec un grand nez rouge, une barbe pointue, des oreilles mobiles. Les démons le suivent, mâles et femelles, horribles sous la lumière vacillante des torches : les uns ont des têtes d'oiseaux, d'autres sont revêtus de

peaux de bêtes, d'autres d'habits roses et blancs. Et tous chantent au rythme des castagnettes.

Chopin s'est retiré, blême de terreur, avec les enfants, dans sa cellule. Seule, George Sand ose encore regarder. Et à sa grande stupéfaction, toute cette bande diabolique s'engouffre dans une cellule voisine de la leur.

C'est tout simplement les paysans qui viennent danser à l'occasion du mardi-gras... Et George Sand qui passe pour vouée au diable parce qu'elle ne va ni à la messe, ni au bal, parce qu'elle vit seule dans cette ruine, *enseignant à ses enfants la clé des participes et autres gracieusetés*, George Sand, la mère des trois enfants effrayés, assiste aux ébats de ces villageois « puants, grossiers, poltrons ». Elle en a peur, mais elle ne peut s'empêcher de les admirer, car ils sont superbes, très bien costumés, jouant de la guitare et dansant le fandango.

Chopin n'apprécie pas à sa juste valeur la poésie d'un tel spectacle. De tant de bruit et d'images pittoresques, il ne subsiste chez le maladif musicien qu'une vision obsédante, qui surgit à la moindre occasion. Accoutumé à la tiédeur confortable des salons parisiens, Chopin ne goûtait aucune joie à l'excentricité de l'Aventure.

Parfois cependant, une accalmie de souffrances, quelques rayons de soleil lui rendaient, ainsi qu'à ses compagnons, une gaîté passagère. Alors, tandis que Maurice et Solange jouaient sous sa fenêtre, ou « *dans leur ardeur naturaliste* » voulaient déraciner les plantes, surtout ce beau palmier nain que leur

mère parvint à sauvegarder, tandis, qu'au loin, s'égrenaient les chansons de guitares, et que des buissons proches montaient les roucoulades des oiseaux, il improvisait une mélodie suave et mélancolique. En lui-même, il n'avait plus qu'une pensée : rentrer à Paris. Mais il n'osait pas imposer ses volontés à sa compagne. Les premières semaines de la vie commune avaient été riches en moments amoureux; mais la toux, les crachements de sang avaient changé la passion en compassion, en amour maternel. Dès le séjour à l'île Majorque, George Sand était devenue l'infirmière, la garde-malade qu'elle avait été déjà à Venise pour Musset, et qu'elle devait rester pour Chopin pendant huit années.

La vie ne tarde pas à devenir impossible au village. Les paysans ont pris les locataires de la Chartreuse en haine et ils conspirent contre « les pestiférés ». On leur refuse tout : lait, vêtements, nourriture.

Il n'est plus question désormais d'attendre le printemps :

« Je t'envoie les Préludes, écrit Chopin à Fontana, avec les quinze cents francs que Pleyel te versera, tu payeras le loyer de mon appartement jusqu'au premier janvier, c'est-à-dire 450 francs, tu donneras congé si tu penses en trouver un autre en avril... »

George Sand aussi est lasse de cette vie. Elle est déçue, mais sa colère l'empêche de se plaindre. Elle estime que devant la haine de ces villageois surexcités par des préjugés religieux, il n'y a qu'une issue : la fuite.

Un beau matin, dans les cellules, on ferme les caisses; on jette un dernier regard pour voir si rien n'a été oublié, et, peut-être, pour emporter une dernière vision de ces chambres de moines où l'on a vécu pendant des mois, dans la terreur; puis George Sand prononce la parole libératrice de toute angoisse : « *Ce soir, on ne couchera pas ici.* »

Pourtant, elle n'est pas au bout de ses peines. Sentant que le « pestiféré » leur échappait à jamais, les indigènes crurent utile de tirer une vengeance immédiate; ils refusèrent de transporter les quatre voyageurs et leurs bagages à Palma. C'est dans une méchante brouette qu'ils furent contraints de parcourir les douze kilomètres qui séparent la chartreuse de la côte. Chopin eut été dans l'impossibilité de marcher. Le voyage l'éprouva si fortement qu'à l'arrivée à Palma il vomissait le sang. Comme il ne fallait pas espérer trouver le moindre asile dans ce port inhospitalier, George Sand fut forcée de s'embarquer avec sa suite sur le seul bateau de l'île. Pour compagnons, ils avaient sur le pont une centaine de porcs. Le patron du bateau ne les prit que contre une bonne somme et il donna à Chopin la couchette la plus sale, ordonnant au matelot qui l'accompagnait de brûler cette couchette dès le lendemain. Après une traversée qui ne rappela en rien celle de l'arrivée à Palma, quelques mois auparavant, la petite troupe débarqua à Barcelone.

George Sand, heureusement pour ses compagnons, est toujours forte comme un cheval; Maurice, malgré les émotions et les pluies, a grossi, et, avec sa ja-

quette cintrée, ses pantalons et son petit haut-de-forme, il a l'allure d'un jeune homme. Pendant son séjour, ce fut, en lui, une sorte d'éclosion : il a vu autre chose qu'à Nohant ou à Paris. Il dessine tout, composant ainsi un album [1] qui a sûrement servi à George Sand pour rédiger son *Hiver à Majorque*. Solange, pendant le voyage, a craché encore un peu de venin... mais contrairement à ce que pensait son frère, il lui en reste beaucoup.

Quant à Chopin, il est malade pour trois; il lui faut cinq à six mouchoirs par jour. Il veut, tant son horreur de Majorque et de l'Espagne est grande, regagner la France immédiatement. Mais le moyen de partir ? Aucun bateau ne voudra accepter ce maudit à son bord. Il faut rester à Barcelone.

On s'installe à l'auberge :

« Ma bonne chérie, écrit Mme Sand à Mme Marliani, me voici à Barcelone. Dieu fasse que j'en sorte bientôt et que je ne remette jamais le pied en Espagne ! C'est un pays qui ne me convient sous aucun rapport... Lisez à Grzymala ce qui concerne Chopin et qu'il n'en parle plus, car avec les bonnes espérances que le médecin me donne, il est inutile d'alarmer sa famille. » [2]

Huit jours plus tard, grâce au consul de France, et au commandant maritime, les infortunés voyageurs s'embarquent sur le *Méléagre*, petit brick de guerre en partance pour Marseille.

*
**

A Marseille, George Sand retrouve le bonheur, la

(1) Cet album est maintenant chez M. et Mme Ferra, propriétaires de la cellule habitée par G. Sand et Chopin.
(2) 15 février 1839 (citée en inédit par W. Karénine, III, 93).

joie. Chopin a été guéri par le médecin du brick. Le soleil de février réchauffe leurs pauvres carcasses encore tremblantes des effrois espagnols. C'est à l'Espagne que George Sand en veut, comme à un escroc qui l'aurait mystifiée. Et, dès son arrivée, elle écrit à Mme Marliani :

« Enfin, ma chère, me voici en France, un mois de plus, et nous mourions en Espagne, Chopin et moi : lui de mélancolie et de dégoût, moi, de colère et d'indignation. Ils m'ont blessé dans l'endroit le plus sensible de mon cœur; ils ont percé à coups d'épingles un être souffrant sous mes yeux, jamais je ne leur pardonnerai et si j'écris sur eux, ce sera avec du fiel. » [1]

*
**

Court séjour à Marseille, petite escapade à Gênes; et pour fuir les premières chaleurs, retour en Berry. Là, pour que Chopin ne ressente point l'ennui de la campagne, George Sand a attiré au château des amis de marque et des voisins bien vivants : Delacroix, Rollinat, Dutheil, Fleury, Hippolyte Châtiron. Le temps passe gaîment. Lorsque le ciel le permet, la petite troupe s'en va par les champs cueillir des fleurs ou ramasser des pierres pour la collection de la maîtresse de maison qui, de plus en plus, se passionne pour la botanique et la minéralogie, — et cela surtout parce que ce sont deux sciences favorites de M. Maurice. De même la présence de Delacroix n'est pas un vain choix : l'on sait les dispositions remarquables de Maurice Sand pour le dessin et la peinture; le voyage à Majorque les a précisées et le

(1) Citée en inédit par W. Karénine III, 94.

jeune homme a de grands projets : il désire illustrer le Faust de Gœthe, la vie de Gargantua et de Pantagruel; et il a déjà réalisé « *les voyages et impressions de Friotard* », — texte et dessins [1].

Il a suffi de quelques mois passés dans le rayonnement de sa mère pour que l'esprit de l'enfant vienne à éclosion. De pair avec l'étude de la nature, il poursuit celle de la peinture. Quoique doué pour les arts et les lettres également, c'est plus spécialement vers le dessin d'illustration que s'oriente Maurice Sand. Et il est évident que c'est pour lui et non pour elle-même que George Sand a invité Delacroix. Au reste, celui-ci avait été un de ses premiers amis dans le monde des artistes; elle l'aimait parce qu'il était « enjoué, charmant, bon enfant au possible dans son commerce », et, ce qui n'était pas d'un mince avantage, Chopin se plaisait en sa compagnie. Ce mélange, dans le même salon, d'aristocrates, de dandys, de plébéiens, contrarie bien un peu la susceptibilité du musicien; mais il maîtrise ses répulsions et accepte sa place dans ce groupe hétérogène. Les amis de Nohant lui ont vite rendu sa confiance. Hippolyte Chatiron l'appelle volontiers : Chop-Chop, ou Chopinet. Le surnom a fait fortune, — puisque Chopin lui-même l'a agréé. Le soir, il joue, toutes lumières éteintes, pour George Sand. Deux ans auparavant, c'était Liszt qui était au piano; George Sand l'écoutait alors passionnément, car le chant du musicien-philosophe éveillait en elle le désir d'être aimée

(1) Les albums inédits sont curieux, habilement construits et ils constitueraient un livre de choix pour la jeunesse.

et d'aîmer. « Homme heureux ! » s'écriait-elle en le voyant.

En été 1839, si Liszt s'était trouvé à Nohant, il eût pu à son tour dire en s'adressant à George Sand : « Femme heureuse ! ».

Chapitre X.

Intermède : le retour à Paris.

Dès lors, l'existence de George Sand se partagera entre Nohant, l'été, et Paris, l'hiver. Très rares seront les voyages. Et elle se séparera le moins souvent possible de Maurice, qui « savait s'occuper partout et toujours », et leurs vies sont si parallèles qu'il est impossible à l'historiographe de traiter l'une sans l'autre. Par contre, George Sand se séparera aisément de sa fille et ne semblera pas en faire un élément aussi essentiel de son existence, à cause du caractère de cette enfant.

Ainsi donc, dès les premières pluies de l'automne, on regagna Paris. Grâce à des amis, George Sand et Chopin ont trouvé deux appartements, à leur goût et pas très éloignés l'un de l'autre : elle habitera deux petits pavillons dans un jardin, rue Pigalle; lui, il descendra au N° 5 de la rue Tronchet. Tous deux font leur rentrée dans la vie parisienne en octobre. Ils avaient si bien pris l'habitude de vivre côte à côte qu'il leur sembla impossible et vain de vouloir habiter à tant de distance. Et Chopin transporta ses pénates rue Pigalle, dans un des deux pavillons. Leur rêve était réalisé. Il y eut un moment de bonheur absolu; la vie de famille, Paris, l'argent, la santé; peut-

être un sursaut d'amour. Leur existence était comme une mélodie parfaite et se jouait sans fausse note.

Le pavillon de Chopin comprenait deux appartements. Chopin occupait le rez-de-chaussée, où il donnait ses leçons et recevait ses amis. Maurice Sand habitait le premier étage. Il était instruit à domicile, ainsi que sa sœur et il s'en trouve assez bien. Depuis sa sortie du collège, ses études avaient été assez inégales, mais il trouvait une nourriture suffisante dans le commerce journalier avec sa mère. Les études classiques lui semblant assez ardues, il les abandonne sans regret pour entrer avec joie dans l'atelier de Delacroix, où il deviendra l'un de ses meilleurs élèves.

Chapitre XI.

Accord entre les deux destinées. — Sentiments et idées.

Maurice a vingt ans. Sa mère trente-neuf : il est homme; elle est encore jeune, connaît déjà la gloire, et ce n'est que par un acte de volonté qu'elle se libère des tentations de l'amour. Maurice Sand a pleinement conscience de cela, et ne songe pas un instant qu'il puisse se créer une vie en dehors du sillage de sa mère. George Sand aura, elle aussi, la même pensée, et cet accord si profond dans les deux destinées sera si parfait qu'elle emportera la certitude d'avoir vécu pour son fils et qu'il aura, lui, la même certitude : d'avoir vécu pour sa mère.

« J'étais encore assez jeune pour avoir peut-être à lutter contre l'amour, contre la passion proprement dite, confesse-t-elle dans son « *Histoire de ma vie* ». Cette éventualité de mon âge, de ma situation et de la destinée des femmes artistes, surtout quand elles ont horreur des distractions passagères, m'effrayait beaucoup, et, résolue à ne jamais subir d'influence qui pût me distraire de mes enfants, je voyais un danger moindre, mais encore possible, même dans la tendre amitié que m'inspirait Chopin. » (tome IV, p. 455).

Idée qu'expriment nettement ces lignes de « *l'Histoire de ma vie* », où souffle un riche parfum d'amour maternel, et de mutuelle compréhension

entre ces deux êtres, — dont l'un était « la réponse à la demande anxieuse » que l'autre avait faite à la vie.

« Ma véritable force me venait de mon fils qui était en âge de partager avec moi les intérêts les plus sérieux de la vie et qui me soutenait par son égalité d'âme, sa raison précoce et son inaltérable engoûment. Nous n'avons pas, lui et moi, les mêmes idées sur toutes choses, mais nous avons ensemble de grandes ressemblances d'organisations, beaucoup des mêmes goûts, et des mêmes besoins, en outre un lien d'affection naturelle si étroit qu'un désaccord quelconque entre nous ne peut durer un jour et ne peut tenir à un moment d'explication tête à tête. Si nous n'habitons pas le même enclos d'idées et de sentiments, il y a, du moins, une grande porte toujours ouverte au mur mitoyen, celle d'une affection immense et d'une confiance absolue. » (Cf. Anthologie G. Sand, Delagrave, 1932, p. 279).

Par « *enclos d'idées et de sentiments* », elle entend sans nul doute les convictions politiques, — elle, étant attirée, sous l'influence de Lamennais, de Leroux, par le socialisme idéaliste, dont l'arrivée au pouvoir de Lamartine en 1848 marquera l'éphémère triomphe; Maurice étant au contraire si fidèle à ses ascendants militaires qu'il se sentait un attrait irrésistible vers le bonapartisme. L'empereur venait d'entrer dans l'histoire, auréolé de la gloire épique. Oubliées les quinze années de massacres qui avaient servi d'épilogue au coup d'Etat de brumaire; évanouies, les visions des « champs couverts de morts sur qui tombaient la nuit »; légendaires aussi ces récits où le petit caporal devenait un héros populaire...; légendaire encore la mort lointaine du maître de l'Europe...; légende, et belle légende capable d'enthousiasmer les jeunes gens de vingt ans de 1843.

Maurice Sand fait justement cette année-là, son service militaire, à Paris, à la caserne de la Pépinière. Le sang de ses ancêtres revit en lui. Il aime les armes et le clinquant de l'armée. Il aime le tambour. Cet instrument n'évoque-t-il pas en lui le souvenir si martial du petit tambour d'Arcole ? Il en bat parfaitement, avec ardeur, avec âme, avec amour, si bien qu'après son service militaire, de retour à Nohant, ce sera son instrument favori : il en jouera encore. Un jour, Chopin, surpris et ému par un rythme que Maurice donnera à son jeu, se mettra au piano, lorsque le tambour se sera tu et composera la mazurka en *la mineur* (op. 2).

Ce goût pour la chose militaire, il était naturel que Maurice l'appliquât à la peinture. Il s'essaie aux tableaux guerriers, et projette une histoire de France par l'illustration. Fidélité à l'hérédité, qu'on retrouve chez George Sand, qui emploie la forte et simple argenterie du maréchal de Saxe, aux armes effacées pendant la Révolution; qui garde dans sa chambre à coucher de Nohant, sur une table, le coffret armorié d'Aurore de Saxe, — deux flèches croisées —; qui a disposé aux murs de cette même chambre le portrait du maréchal par Latour, un dessin représentant le maréchal à cheval, et un pastel : Aurore de Saxe assise dans un jardin avec son fils Maurice, enfant. Au-dessous enfin un dessin de George Sand elle-même, qui représente Maurice Sand enfant, *en costume militaire* [1].

Ce penchant marqué pour les signes extérieurs de

(1) Ce dessin est la propriété de Mme Aurore Lauth-Sand.

Mars n'empêchait point Maurice Sand d'être le plus mondain des hommes à l'occasion. George Sand raconte complaisamment la mystification dont il fut l'organisateur et l'acteur dans un salon, où il fréquentait [1]. Pendant plusieurs soirées, il se fait passer pour un sauvage. Il joue son rôle avec humour, en sauvage fin et galant, taillé sur le modèle de Chactas. Ne se précipite-t-il pas un soir vers une dame à la gorge fort décolletée en s'écriant : « Joli !... Joli !... » ? Et la dame de répondre avec à-propos, et aux rires de l'assistance : « Pas bête, ce sauvage !... ».

C'est une des périodes heureuses de l'existence de George Sand. Chopin, Maurice, elle, ils vivent en un tel accord que, s'étant installés au square d'Orléans, pour se rapprocher de leur amie commune, Mme Marliani, ils en arrivent à vivre « dans une sorte de communauté phalanstérienne, où ils ne font qu'une marmite ». Ils jouent au billard, sont entichés de la célèbre artiste Pauline Viardot; et Maurice, après son service militaire reprend l'atelier Delacroix « con furia ».

***

De ce moment date aussi entre George Sand et son fils une sorte de collaboration, qui, dépassant le cadre de l'affection, entre dans le domaine du travail intellectuel. Et cette collaboration devait les conduire à des créations absolument différentes; George Sand ne concevant ses œuvres que du point de vue imaginatif; Maurice Sand puisant dans la vie,

(1) Au square d'Orléans, chez Mme Marliani, amie de Chopin.

non seulement le décor, mais aussi des traits humoristiques qui fourmillent dans ses livres. Chez l'une, prépondérance de l'imagination; chez l'autre, prépondérance du réalisme.

Rien de ce qu'elle entreprend ne reste caché pour son enfant. Ainsi, par exemple, lorsqu'elle travaille à son roman « *La Comtesse de Rudolstadt* », elle lui écrit, le 3 juin 1843 :

« Je suis dans la franc-maçonnerie jusqu'aux oreilles; je ne sors pas du kadosh, du Rose-Croix et du Sublime Ecossais. Il va en résulter un roman des plus mystérieux. Je t'attends pour retrouver les origines de tout cela dans l'Histoire d'Henri Martin, les Templiers, etc... »

L'été, Maurice, après avoir passé quelques semaines chez les Viardot, à Courtavenel, part pour la Gascogne chez son père, en compagnie de son oncle Hippolyte Chatiron. Il adore la chasse, canote, et semble oublier l'atelier de Paris. Il est brusquement rappelé à Nohant, où vient d'éclater une épidémie. Mais George Sand y échappe. Elle profite de la présence de son fils, pour redoubler d'efforts et pour développer en lui les aptitudes variées et étendues qu'il possède. Il a toujours été sa plus grande affection, et, malgré Chopin, il le reste. Ainsi que l'écrira Mme Aurore Lauth-Sand, « il était deux fois son fils; il l'adorait comme une tendre mère, et aussi pour son âme géniale, dont il avait hérité une bonne part » [1].

Témoignage indirect, mais sûr, et qui ne fait que renforcer celui, plus direct, de la mère :

(1) Le Berry de George Sand (Morancé, éd.), p. 168.

« Mon fils est toujours mince et délicat, mais bien portant d'ailleurs. C'est le meilleur être, le plus doux, le plus égal, le plus laborieux, le plus simple, et le plus adroit qu'on puisse voir. Nos caractères, outre nos cœurs, s'accordent si bien, que nous ne pouvons guère vivre un jour l'un sans l'autre »,

écrit-elle en 1845 à son ami Charles Poncy, à Toulon. Toute sa correspondance contient à chaque instant de ces déclarations de tendresse, solide, inébranlable. Tendresse dont, à mesure qu'elle avancera en âge, George Sand se fera l'esclave volontaire. Et c'est à la lumière de cette servitude consentie, si douce pour une mère, qu'il faut examiner la rupture avec Chopin.

Chapitre XII.

Les deux camps : Maurice Sand et sa mère; Chopin et Solange Sand. — Le triomphe de Maurice.

George Sand, par bonté d'âme, peut-être aussi dans le secret désir de posséder une fille aimante, avait adopté Augustine Brault, qui lui était petite cousine par sa mère, et qui avait été à Nohant la compagne de Maurice et Solange. Elle voulait ainsi soustraire la jeune fille à l'influence de ses parents, de mœurs peu honnêtes. Mais Solange se sentit en quelque sorte visée par cet acte, et n'accepta pas de bon cœur cette adoption; Chopin prit nettement son parti. Maurice, au contraire, défendait l'attitude de sa mère et n'était nullement jaloux de la protection offerte à sa cousine. Voilà donc, les deux camps et la guerre ouverte. L'on était à l'automne de l'année 1846.

Dès cette époque la rupture morale est acquise entre George Sand et Chopin. On a peine à faire comprendre à Chopin, qu'il n'ait plus à se mêler des affaires de famille, puisqu'à propos de la visite de la comtesse Czosnowska à Nohant, il écrit à sa famille :

« Quoi qu'on lui ait témoigné de l'amabilité, on n'a pas gardé d'elle un bon souvenir. Elle n'a pas plu à la cousine,

et par conséquent au fils. De là des plaisanteries, d'où on passe aux grossièretés et comme cela ne me plaisait pas, il n'est plus question d'elle du tout. » [1]

Lorsqu'il le comprit, il se résigna à partir seul. Nul ne le retint. Il quitta Nohant, en novembre de cette même année 1846, pour n'y plus jamais revenir.

La rupture se précisa au cours de l'année suivante. Le mariage de Solange avec le sculpteur Clésinger sera la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Au mois d'avril 1847, Maurice est à Guillery, tandis que George Sand s'occupe du mariage de sa fille. Celle-ci avait déjà délaissé deux fiancés. Le mariage était sur le point d'être conclu avec M. de Préaulx, lorsqu'on lui présente, ainsi qu'à sa mère, le sulpteur Clésinger [2]. « Coup de foudre », et le troisième fiancé est congédié. Le sculpteur surgit à La Châtre, et le 6 mai, George Sand écrit à Mme Marliani :

« Solange se marie dans 15 jours avec Clésinger, sculpteur, homme d'un grand talent, gagnant beaucoup d'argent et pouvant lui donner l'existence brillante qui est, je crois, dans ses goûts. »

Le lendemain cependant, elle se sent si seule, si désemparée, qu'elle écrit à son fils, son indispensable soutien :

« Reviens vite avec ton père, ou sans lui. Notre position n'est pas tenable. » [3]

Bref, le mariage a lieu « attristé par la présence de M. Dudevant, qui s'en va le lendemain de la cérémonie à quatre heures du matin ».

(1) 11 octobre 1846.
(2) Né à Besançon, en 1814.
(3) Lettre inédite, citée par Mme Karénine (tome III, p. 568).

La brouille est complète dans la famille. Clésinger menace de tout briser, de frapper. Solange attise sa colère. « Leur conduite, écrit George Sand, est devenue d'une insolence scandaleuse, inouïe. Les scènes qui m'ont forcée non pas à les mettre, mais à les jeter à la porte, ne sont pas croyables. »

Solange et Chopin, le club des exclus, n'abandonnent pas la lutte.

*
**

Maurice part pour la Hollande, avec un de ses camarades, le jeune peintre Théodore Rousseau, qui deviendra, lors d'un séjour à Nohant, à la fin de mai, le fiancé d'Augustine Bault, la petite cousine, cause de l'amertume de Chopin. Mais Solange déploiera toute sa science de médisante pour faire rompre ce mariage [1]. Elle y parvint. Le désaccord entre les deux clans s'envenima tant et si bien qu'on en vint à la petite guerre. Voici une lettre de George Sand datée de Nohant juillet 1847, dans laquelle elle raconte les événements à Mlle de Rozières [2] :

« ...Ce que j'ai souffert de Solange depuis son mariage est impossible à raconter et ce que j'ai mis de patience, de miséricorde intérieure et de souffrance cachée, vous seule pouvez l'apprécier, car vous savez ce que je souffre d'elle depuis qu'elle existe. Cette froide, ingrate et amère enfant a joué fort bien la comédie jusqu'au jour de son mariage, et

(1) « Solange a aigri son mari contre moi, contre Maurice, contre Augustine, qu'elle hait mortellement et qui n'a eu d'autres torts, que d'être trop bonne et trop dévouée pour elle. C'est elle qui a fait manquer le mariage de cette pauvre Augustine, et qui a rendu Rousseau momentanément fou, en lui disant une calomnie atroce sur Maurice et sur elle ». (27 août 47, lettre de G. Sand à Poncy).

(2) Ex-maîtresse de musique de Solange, devenue amie de Chopin, et qui, d'ailleurs, trahira George Sand.

son mari avec elle, encore mieux qu'elle. Mais à peine en possession de l'indépendance et de l'argent, ils ont levé le masque et se sont imaginés qu'ils allaient me dominer, me ruiner, me torturer à leur aise. Ma résistance les a exaspérés, et pendant les quinze jours qu'ils ont passés ici, leur conduite est devenue d'une insolence scandaleuse, inouïe. Les scènes qui m'ont forcée non pas à les mettre, mais à les jeter à la porte, ne sont pas croyables, pas racontables. Elles se résument en peu de mots. C'est qu'on a failli s'égorger ici, que mon gendre a levé un marteau sur Maurice et l'aurait tué peut-être si je ne m'étais mise entre eux, frappant mon gendre à la figure et recevant de lui un coup de poing dans la poitrine. Si le curé qui se trouvait là, des amis et un domestique n'étaient intervenus par la force des bras, Maurice, armé d'un pistolet le tuait sur place, Solange attisant le feu avec une froideur féroce, et ayant fait naître ces déplorables fureurs par des ragots, des mensonges, des noirceurs inimaginables, sans qu'il y ait eu de la part de Maurice et de qui que ce soit l'ombre d'une taquinerie, l'apparence d'un tort. Ce couple diabolique est parti hier soir, criblé de dettes, triomphant dans l'impudence et laissant dans le pays un scandale dont ils ne pourront jamais se relever. Enfin, pendant trois jours, j'ai été dans ma maison sous le coup de quelque meurtre. Je ne veux jamais les revoir, jamais ils ne remettront les pieds chez moi. Ils ont comblé la mesure. Mon Dieu, je n'avais rien fait pour mériter d'avoir une telle fille. Il a bien fallu que j'écrive une partie de cela à Chopin; je craignais qu'il n'arrivât au milieu d'une catastrophe et qu'il en mourût de douleur et de saisissement. Ne lui dites pas jusqu'où ont été les choses. On le lui cachera s'il est possible. Ne lui dites pas que je vous écris, et si M. et Mme Clésinger ne se vantent pas de leur conduite, gardez-m'en le secret. Mais il est probable, d'après leur manière d'agir insensée et impudente, qu'ils me forceront à défendre Maurice, Augustine et moi, des atroces calomnies qu'ils débitent... » [1].

Mais à la lettre de George Sand, Chopin n'a pas répondu. Il est clair qu'il a pris définitivement le parti de Solange. Ces hostilités accablent les nerfs

(1) Lettre citée par Mme Karénine (tome III, p. 578).

de George Sand qui écrit quelques jours plus tard à la même personne : « Je vous assure que sans Maurice, je sais bien que je me débarrasserais de ma pauvre vie... »

Que Maurice Sand ait été la cheville de cette rupture entre George Sand et Chopin, cela n'est pas douteux. Dans une lettre à Mme Marliani, — l'amie commune de George Sand et de Chopin, le 2 novembre 1847, on lit cette explication :

« Je vous assure que je ne suis pas fâchée qu'il (Chopin) m'ait retiré le gouvernement de sa vie, dont ses amis et lui voulaient me rendre responsable d'une manière beaucoup trop absolue. Son caractère s'aigrissait de jour en jour; il en était venu à me faire des algarades de dépit, d'humeur et de jalousie, en présence de tous mes amis et de mes enfants. Solange s'en est servie avec l'astuce qui lui est propre; Maurice commençait à s'en indigner contre lui. Connaissant et voyant la chasteté de nos rapports, il voyait aussi que ce pauvre esprit malade se posait, sans le vouloir et sans pouvoir s'en empêcher peut-être, en amant, en mari, en propriétaire de mes pensées et de mes actions. Il était sur le point d'éclater et de lui dire en face qu'il me faisait jouer, à quarante-trois ans, un rôle ridicule, et qu'il abusait de ma bonté, de ma patience et de ma pitié pour son état nerveux et maladif. Quelques mois, quelques jours, peut-être de plus dans cette situation et une lutte impossible, affreuse éclatait entre eux. Voyant venir l'orage, j'ai saisi l'occasion des préférences de Chopin pour Solange et je l'ai laissé bouder sans rien faire pour le ramener... »

Ainsi, pour George Sand, personne ne compte en dehors de Maurice. On a vu jusqu'où ce dernier était entré dans son intimité, puisqu'il n'ignorait rien des rapports entre sa mère et Chopin. Quant à lui, d'ailleurs, cette rupture qu'il avait souhaitée entre sa mère et Chopin, il la tenait pour une délivrance. But atteint, puisqu'il a rendu à sa mère le

goût du travail, la liberté, et le bonheur. George Sand le reconnaît elle-même et l'année 1847 commencée dans les ennuis se termine sur ces phrases rassurantes de la lettre à Poncy, le 14 décembre :

« ...Tout paraît bien marcher dans ma vie. Maurice a retrouvé le calme et son enjouement... »

C'est sur ces impressions qu'elle entreprend d'écrire son « *Histoire de ma vie* ».

*
**

Et c'est dans cette atmosphère que va éclore le merveilleux *théâtre des marionnettes de Nohant.*

Chapitre XIII.

George Sand et l'œuvre de son fils.

Lorsque le calme fut revenu dans la maison de Nohant, après l'orage du mariage de Solange et de la rupture avec Chopin, Maurice Sand se mit au travail, tandis que sa mère rédigeait les premières pages de son *Histoire de ma vie.*

Il prépara une édition populaire de Rabelais, expurgée, en orthographe moderne, « travail, écrit Mme Karénine dans son important ouvrage sur George Sand, qui était facilité par la presque totale identité du magnifique vieux français rabelaisien, et du patois berrichon, que Maurice Sand connaissait parfaitement ».

Mais Maurice Sand n'est pas l'homme d'un seul travail : Borie, jeune républicain de Tulle, devenu son ami, devait collaborer avec lui. Et comment concevoir que sa mère serait absente de cette tâche ? Elle avait aussitôt résolu d'attacher son nom « en tiers à cette publication pour aider au succès » de ces jeunes gens, et de faire « précéder l'ouvrage d'un travail préliminaire » [1].

Les événements de 48 arrêtèrent définitivement ce projet.

(1) Lettre à Poncy, 14 décembre 1847.

Mais la reprise des représentations théâtrales sur les tréteaux de Nohant conduisit d'une part George Sand aux travaux d'auteur dramatique et d'autre part Maurice Sand à ceux d'historien. « *Masques et Bouffons* », ce remarquable essai sur la comedia dell'arte, parut avec une préface de George Sand, — qu'elle écrivit autant pour aider au succès du volume que pour consigner ses propres réflexions nées des recherches qu'elle avait faites avant d'écrire sa pièce : *Molière*. Ouvrage extrêmement complet, définitif peut-on dire, puisqu'il contient non seulement l'histoire détaillée, anecdotique de ces « bandes d'acteurs-improvisateurs », des « masques », mais encore les illustrations précises et fort habilement exécutées des différents types de cette comédie italienne.

C'est George Sand qui interviendra auprès de Buloz pour que la Revue des Deux-Mondes donne un « coup d'épaule » à Maurice. Il paraîtra un article signé Lataye et George Sand écrira au directeur : « Je vous remercie, mon cher Buloz, du bel article que vous avez publié sur le livre de Maurice, et j'en remercie l'auteur à qui je vous prie de faire tenir cette lettre... »

***

Le théâtre des marionnettes, lui même, suscita la collaboration de Maurice Sand et de sa mère. On se rappelle que les dernières pages publiées du vivant de George Sand sont consacrées aux « marionnettes de Maurice Sand » ; et celui-ci a, dans deux grands albums, représenté les divers personnages en cos-

tume, constituant ainsi la plus belle « histoire par l'image » de sa création.

A l'attachement que George Sand nourrissait pour le folklore berrichon, Maurice Sand n'était pas étranger. C'était lui le chercheur; c'était lui le dénicheur de chansons, de costumes, de détails; c'était lui qui traduisait les visions et les légendes par le dessin. C'était elle qui commentait les crayons de Maurice. C'est ainsi que parurent dans « L'Illustration » de 1851-1852 deux séries d'articles, comme texte aux dessins de Maurice Sand intitulés : *Mœurs et coutumes du Berry* et *Visions de la nuit dans les campagnes.*

Ce n'est pas seulement par amour maternel que George Sand soutient l'effort de son fils. Impartialement, elle se demande si elle doit encourager son désir d'écrire. Elle interroge Buloz avec franchise : « Le style de Maurice a toujours besoin d'être revu par moi pour la correction complète, lui dit-elle. Mais je trouve qu'il a l'expression heureuse et une forme tout à fait à lui. Qu'est-ce que vous en pensez, entre nous ? Dois-je l'encourager à écrire ? »

Elle redoute un peu le jugement du directeur de la *Revue des Deux-Mondes.* Elle craint, déjà à cette époque, que la revue ne soit fermée aux talents trop en marge d'un certain conformisme classique. Lorsqu'elle engage les pourparlers pour le reportage de son fils : « Six mille lieues à toute vapeur », elle déploie tous les arguments auxquels Buloz ne peut résister :

« ...Maurice qui est revenu est occupé à mettre en ordre

et en bonne langue les notes qu'il a prises jour par jour avec assez de détails, de son voyage avec le Prince en Afrique, en Espagne, Portugal, Açores, Terre-Neuve, New-York, Washington, l'Amérique du Sud, les grands lacs, la Prairie, le Niagara, Québec...

Six mille lieues à fond de train, mais en situation de bien voir. C'est très vif, rapide, gai sans aucune prétention, et très artiste.

Tout cela sera relu et corrigé par moi en épreuves... J'y joindrai une petite préface, et peut-être quelques lettres de moi. Vous lirez auparavant et vous jugerez vous-même. Voilà tout ce que je vous demande. »

Et, comme Buloz attaque un mot hardi de Maurice : « forêt navrée », George Sand répond : « Je vous demande la permission de laisser le mot *navrée* pour la forêt. C'est une des expressions qui sentent l'individualité et d'ailleurs celle-ci est bonne... »

Buloz cède, avec l'arrière-pensée de rogner ça et là les ailes à l'originalité excessive (à son goût) des expressions de son nouvel auteur. Mais George Sand veille et proteste avec énergie :

« Dans l'épreuve de la 3e partie (il s'agit du livre de Maurice) il y a une lacune qui est peut-être volontaire, et que je n'accepte pas. C'est l'histoire d'un cochon gras trouvé à moitié cuit en pleine forêt vierge. L'histoire était drôle et drôlement racontée; par quelle pruderie la supprime-t-on ? Un cochon est un cochon, et je ne vois pas pourquoi on ferait la petite bouche. Est-ce que vous avez un prote juif... »

Le livre nous apparaît aujourd'hui, comme les autres essais et romans de Maurice Sand, assez « moderne » pour être lu sans marquer le décalage des années. Nous sommes, il est vrai, à une époque de transitions, de tâtonnements où l'on salue avec plaisir l'audace, le non-conformisme. Les romans de Maurice Sand, comme le *Coq aux cheveux d'or*, se-

raient acceptés par les plus timides. Mais en 1865, avec quelle sévérité jugeait un Buloz :

« Mon cher George, j'ai tout lu et c'est vraiment impossible pour nous. De plus, il est tout à fait regrettable que Maurice, qui a du talent, se jette dans une littérature aussi excentrique, et qui a toujours été combattue par la critique de la Revue, ce serait un véritable tolle parmi les lecteurs.

« Il faut que Maurice nous revienne par une autre voie, je vais lui écrire. »

Buloz refusera obstinément le roman suivant de Maurice : *Raoul de la Châtre,* s'attirant de George Sand cette semonce :

« Vous me faites beaucoup de peine, mon cher Buloz [1], et plus de mal que vous ne pensez. Vous me tuez. Mon âme est à bout de chagrins surmontés et d'efforts héroïques; voici la haine de mon art qui me vient, c'est la fin intellectuelle. Je suis indignée de voir les étranges influences qui pèsent sur vous, attirer votre jugement, détruire votre initiative, vous ôter tout courage, et faire de votre œuvre une sorte de tombeau où la forme, imposée par l'habitude, doit tomber en pâte molle dans son moule. La Revue est perdue si elle continue ainsi. Elle repousse tous les talents originaux, elle tue la personnalité... »

« Eh bien, je vous le dis, *Raoul* est un chef-d'œuvre et qui vaut dix mille fois mieux que le meilleur roman de Cherbuliez... Maurice a un talent immense... il a plus : il a du génie... Maurice prendra sa revanche. Que les gens qui ne veulent pas de nous à la Revue nous remplacent.

L'ultimatum fut accepté par Buloz, qui justifia son attitude en protestant du devoir qu'il s'était fait d'être franc. Mais sa réponse n'est qu'un éloge de l'académisme.

« Je n'ai jamais plus de bonheur que lorsque j'ai l'occasion de produire devant le public une belle chose, simple, originale, pouvant être acceptée par les esprits d'élite [2].

(1) 23 octobre 1865.
(2) 25 octobre 1866.

Combien ma joie serait plus vive, l'œuvre venant de Maurice !... Mais ne vous dois-je pas la vérité, même sur votre fils ! Eh bien, depuis *Raoul*, je le crois dans une voie fâcheuse; ces récits d'aventures galantes ou excentriques ne lui concilieront guère l'opinion des gens de goût. »

C'est encore le même sentiment qui poussait Buloz à ne pas accepter un article de George Sand sur le livre de son fils[1]. Nous ne pouvons qu'admirer, quant à nous, la persévérance, et de Maurice Sand, dont le nom était si lourd à porter, et de sa mère qui voulut elle-même, jusqu'à son dernier écrit, « épauler » son enfant.

« Je prends seulement la liberté de vous dire que, si j'étais à la place de Maurice, je vous supplierais de ne rien publier sur mon livre, lui disait Buloz dans une lettre. Une mère peut-elle recommander le livre de son fils par la voie de la publicité ? Il valait mieux nous laisser faire le succès du nouveau livre de Maurice. Quand croirez-vous, ma chère George, à ma vieille, trop vieille expérience, et à mon amitié ? »

***

Malgré l'hostilité de Buloz, et grâce, on s'en rend compte, à l'appui constant et à la collaboration précieuse de sa mère, Maurice Sand put néanmoins bâtir son œuvre. Il ne connut pas le succès, mais il conquit l'estime d'une élite, — principalement dans le monde des sciences naturelles.

Mme Aurore Sand, sa fille, écrit, en parlant des travaux de son père, dans son livre « *Le Berry de George Sand* » : « L'histoire naturelle que George Sand a enseigné à son enfant, devient chez lui un

(1) Sur le *Coq aux cheveux d'or*, qui venait de paraître en janvier 1867.

amour qu'il pousse jusqu'à la science dans les branches de l'entomologie et de la géologie. »

Ainsi, lorsque Maurice Sand rédigera les notes de voyage en 1861, pendant sa croisière avec le prince Jérôme, notera-t-il :

« Parlons de l'histoire naturelle d'abord, puisqu'elle a été en Amérique ma première occupation. »

Dans son livre : *Callirhoé,* voici ce qu'il fait dire à un de ses personnages :

« Elle te prie de lui apporter, non une poupée, elle n'y joue plus, mais un livre de botanique, la flore du Centre, de M. Boreau. La fille d'un agriculteur doit connaître les herbages. »

De même, dans son roman *Mlle Azote,* voici ce qu'il indique comme connaissances nécessaires :

« ...depuis les grandes lois de l'astronomie jusqu'aux enseignements de l'histoire, le monde extérieur, l'univers et l'infini, le globe et les êtres qui l'habitent, en un mot, l'histoire ancienne et moderne, avec applicataion simultanée de l'archéologie, la géographie ancienne et moderne, la géologie, la zoologie, l'entomologie, la botanique, les mathématiques et la géométrie, la philosophie et la métaphysique. »

On a prétendu que ses études sont vagues et ne furent d'aucun intérêt pour les hommes de science. Nous citerons les opinions de personnages tels que Daubrée, Deprunneaux, Boucher de Perthes... En tout cas, nous pouvons affirmer que ce furent de remarquables ouvrages de divulgation. Toujours dans *Callirhoé,* nous notons des passages de ce genre, dont il ne serait pas difficile de retrouver l'écho dans les romans de George Sand :

« A quelle époque géologique, l'homme est-il apparu ? Pro-

bablement à la même époque que ces mastodontes gigantesques dont les espèces sont aujourd'hui détruits et dont on retrouve les restes fossiles dans l'étage miocène des terrains tertiaires. »

Plus loin, il explique les noms, en géographe, en historien :

« Après avoir traversé Ardentes, l'antique Alersa... cette voie antique appelée ici levée de César, est une route gauloise qui allait d'Argenton (Argan-dun la belle montagne) à Bourges (Avarik). »

Dans le même récit, il pousse même l'audace jusqu'à expliquer la présence en Gaule centrale d'un tombeau phénicien ou étrusque.

Enfin, après la mort de sa mère, c'est encore à l'étude de la nature que Maurice Sand demandera le dérivatif à sa douleur. Il poursuivra ses recherches dans les environs de Nohant et découvrira un atelier de silex taillés des temps préhistoriques. La notice qu'il écrivit pour cet atelier dénote chez son auteur ce souci constant de donner aux éléments scientifiques un intérêt immédiat, en imprégnant son étude de critique comparée.

« Il faut rendre aux paysans cette justice, écrit-il, c'est qu'ils n'ont pas fait de progrès bien sensibles depuis leurs aïeux, les tailleurs de silex. Ils ne se servent plus, il est vrai, de ces socs de charrues, ni de ces pelles triangulaires en porcelanite trouvés par nous aux Loges. Le fer a remplacé la pierre, mais leurs aspirations ne vont pas plus loin que la haie qui borne et leur champ et leur pensée. »

A ces qualités de commentateur scientifique, il joignait des dons de conteur, qu'il tenait évidemment de sa mère, mais auxquels il apportait son sens de dessinateur; aussi les croquis, les caricatures

de personnages sont particulièrement bien venus. Il voit avec son œil de portraitiste et il s'exprime dans une langue imagée, qui faisait frémir Buloz. Ainsi ce portrait, dans *Callirhoé,* d'un domestique : « Je ne sais pas où mon oncle a pêché ce chrétien-là mais j'en ai peu vu d'aussi laid. Une figure de polichinelle, grêle, avec un œil plus petit que l'autre et louchant tellement qu'il voit de côté comme les poules; une grande bouche de travers qui sourit disgracieusement à gauche; une paire d'oreilles plates, ornées d'anneaux d'or et de deux petites mèches blondes qui frisent au vent; de taille médiocre, une épaule beaucoup plus haute que l'autre, des mains à assommer un bœuf et des pieds à ruiner un cordonnier. Voilà Dolin. »

De là à laisser percer l'humour gaulois dont il avait hérité, il n'y avait qu'un pas. Il le franchit aisément : et la plume excella à traduire ce que le crayon exprimait par la caricature. Mais le crayon et la plume savent toujours, chez lui, demeurer indulgents et soumis au sentiment, à la sensibilité. Dans son art comme dans sa vie. Ainsi, aux sables d'Olonne, si nous voyons Maurice Sand et son ami Plauchut renverser un pot de chambre sur la tête de buveurs, nous les retrouvons quelques jours plus tard arrêtant une femme qui allait noyer une petite chienne, qu'ils achètent vingt francs. Bref, n'était-il pas lui-même ce Français-type qu'il opposait à l'Américain froid et dur, d'une insensibilité farouche :

« Le Français est tout autre. Il aime son parent, son com-

pagnon, et jusqu'à son voisin d'omnibus ou de théâtre, si la figure lui est sympathique. Pourquoi ? Parce qu'il le regarde et cherche son âme, parce qu'il vit dans son semblable autant qu'en lui-même. Quand il est longtemps seul il dépérit, et quand il est toujours seul, il meurt. Le Français vit par tous ses pores. Il savoure la poésie de la solitude et adore les sanctuaires de la nature, mais il ne s'y absorbe pas jusqu'à oublier la mère ou l'amie qui l'attend... Nous, nous aimons tout, désert et société, parce que nous sentons tout... Nous sommes la race aimante et dévouée. » (*Six mille lieues à toute vapeur*).

Enfin, le rendant si sympathique, et l'élevant au-dessus de l'homme moyen, brûlait en lui le feu poétique, dont la chimère, dessinée par lui pour la girouette du Château de Nohant, était le symbole à tel point vivant, qu'il appelait sa première enfant, Aurore, « la fille de la Chimère ».

Chapitre XIV.

Le théâtre des Marionnettes. — Notes inédites de George Sand. — Comment la romancière est devenue auteur dramatique.

L'automne de 1846 vit naître à Nohant le goût du théâtre : tableaux vivants, charades, petits ballets costumés.

« Le tout avait commencé par la pantomime, écrit G. Sand [1], et ceci avait été de l'invention de Chopin; il tenait le piano et improvisait, tandis que les jeunes gens [2] mimaient des scènes et dansaient des ballets comiques. »

*
**

Chopin parti, Maurice continua le divertissement des comédies, car il avait remarqué que sa mère y prenait un réel plaisir. Comme elle jouait joliment du piano, il la décida même à illustrer les instants de danses. La pantomime n'étant pas suffisante, chaque acteur devint un personnage, qui avait charge d'improviser selon le caractère fictif qu'il s'était attribué. Ainsi en est-on arrivé à évoquer cette fameuse comoedia dell'arte italienne. De tout cela on informe Chopin, qui pour la première fois depuis plusieurs

(1) Dernières pages (p. 124).

(2) Maurice, Solange, Augustine et Lambert, ami de Maurice, son compagnon à l'atelier de Delacroix, Emmanuel Arago et Louis Blanc; en général les hôtes de Nohant y participaient aussi.

années, passe l'hiver à Paris sans George Sand. Et il répond avec bonne humeur :

...« J'ai reçu votre bonne lettre de jeudi (17 janvier 1847). Vous faites donc aussi de la Porte Saint-Martin ? La Caverne du Crime ! [1] Mais c'est intéressant au possible. Vos Funambules devenus les Français ou même l'Opéra avec Don Juan [2], deviennent maintenant tout ce qu'il y a de plus romantique. Je me figure les émotions de Marquis et de Dib [3]. Heureux spectateurs, naïfs, et peu instruits ! Je suis sûr que les portraits vous regardent aussi avec les yeux de circonstance... »

Le sujet de la pièce était débattu pendant le dîner, l'exécution en était laissée à l'inspiration. George Sand jouait. Ses rôles principaux furent *Léandre,* le *Grand chef des Ennuques,* la *Duchesse. Riquet, Eloi, Picaro, Barbe-Bleu, Flambart,* — sorte de Mandrin, — *Pierrot,* surtout furent ceux de Maurice. C'était un artiste excellent, non seulement en tant qu'improvisateur, mais encore comme acteur, par le naturel, l'aisance, la fantaisie et le réalisme de ses créations. Il y avait aussi son camarade d'atelier, qui restera pendant plus de douze ans son compagnon, Eugène Lambert. Et Marie Caillaud, cette jolie servante à qui George Sand a appris à lire, à écrire et à jouer la comédie... Et Augustine Brault... etc...

Parfois, certes, ce petit monde manquait et l'on ne pouvait jouer la comédie...

Un jour, tandis qu'il soupçonnait que sa mère était triste, Maurice, se souvenant sans doute de son jeu de bonshommes d'autrefois, découpa des marion-

(1) La pièce eut pour titre définitif : *L'Auberge du crime.*
(2) Les acteurs composèrent leurs pièces d'après Molière et Mozart.
(3) Les deux chiens de Nohant.

nettes dans du bois, les habilla tant bien que mal, et, caché derrière le dos d'un fauteuil avec Lambert, se mit à improviser une scène burlesque. George Sand se divertit si sincèrement que ce nouveau mode de théâtre fut mis en honneur aussitôt et sans cesse perfectionné.

Après le départ de Solange mariée, Maurice Sand devait utiliser la chambre nuptiale de sa sœur pour y installer le théâtre : on l'a démeublée et séparée en deux parties, l'une devenant la salle, l'autre la scène; le cabinet de toilette, la garde-robe des costumes; et le boudoir, le foyer des artistes [1].

Ce sera d'ailleurs, un paragraphe supplémentaire au chapitre du désaccord entre Solange et son frère.

Plus tard, en 1851, George Sand fera construire un vrai théâtre de marionnettes pour son fils, qui avait installé ses tréteaux dans la salle voûtée du rez-de-chaussée, désignée, du temps de la grand'mère de George Sand, sous le nom de « Prieuré ». L'inauguration en eut lieu le 9 février. Sur le manuscrit de la pièce « Les Pierrots », jouée à cette occasion, George Sand a écrit [2] :

« Cette pantomime philosophique et morale a célébré l'ouverture du théâtre de Nohant agrandi en 1851. Elle a eu le plus grand succès, et un succès mérité. Tous les acteurs s'y sont surpassés. M. Manceau [3] qui tremblait de paraître à côté de M. Maurice dans l'emploi des Pierrots, a été digne de son émule, en jetant sur son rôle une teinte de

(1) Plus tard, Maurice Sand y installa le théâtre des marionnettes.

(2) Ces notes sont inédites, et nous ont été communiquées en vue de ce travail par Mme Aurore Lauth-Sand.

(3) Graveur, ami de Maurice et fidèle compagnon de George Sand jusqu'en 1865, date où il mourut.

douceur et de sensibilité profonde qui a formé un agréable contraste avec le caractère insolent et superbe de son frère aîné. M. Lambert a été parfait dans le Crispin, on a surtout admiré une scène d'éléphants tout à fait réussie. M. Duvernet s'est fait applaudir d'un bout à l'autre dans le rôle de Dona Inès. M. Caillaud, le machiniste a représenté tour à tour, avec succès le sbire et le geôlier. Belle soirée ! »

George Sand aimait ainsi à consigner sur le manuscrit de la pièce ses impressions premières. Combien ces notes nous révèlent à quel point Maurice Sand avait compris l'âme de sa mère, et avec quelle subtilité il a su l'entretenir dans la joie d'être.

En voici quelques-unes :

Pour le Mort Vivant : « Grand succès. Début de M. Manceau dans la pantomime. Son costume et son nez lui ont valu des applaudissements. »

Pour Pierrot apprenti barbier : « Pantomime excellente de M. Maurice, fort bien représentée par tous les artistes. M. Manceau fait une colombine piquante, bien faite pour inspirer de l'amour et de la jalousie. »

Pour Menephnio : joué le 16 juin 1850. « Saynète charmante, admirablement jouée par M. Manceau, Lambert, Maurice et Villevieille. Mme Sand a obtenu une mention honorable pour son costume de notaire. Succès incontestable. »

« ...Cette pantomime (*L'enlèvement*) est le grand succès et l'œuvre la plus complète de la saison. M. Maurice en est l'auteur incomparable. Un public nombreux, à la fois naïf et très éclairé, a porté aux nues la pièce, les acteurs et l'auteur. »

Pour Fabio : « Le drame terrible a glacé... d'effroi les spectateurs. Il a été joué d'une manière brillante. M. Lambert et après lui M. Manceau et Maurice y ont été grands acteurs. Mme Sand s'est décarcassée le plus qu'il lui a été possible. On ne s'en est pas aperçu (Sic) ».

Maurice Sand lui-même inscrivait aussi parfois ses remarques sur la couverture des pièces. Sur celle du « *Pierrot prodigue* », par exemple, on lit :

« Pantomime demandée par le théâtre des folies-nouvelles. Cette bétise est restée dans les cartons de messieurs de la pantomime trois ans. On me la fait remanier pour rien, rien faire, et j'ai fini par la redemander et par remettre la main dessus non sans peine. »

*
**

La renommée des Marionnettes et du théâtre de Nohant dépassa les frontières du Berry; car George Sand connut de beaux succès sur les scènes parisiennes, ne cachant pas qu'elle essayait ses pièces sur les tréteaux de son château. Mieux encore, elle y découvrait le sujet de plusieurs romans : l'*Homme de neige,* le *Château des désertes,* Le *Diable aux champs, Pierre qui roule...*

Ce jeu l'a sauvée à maintes reprises de la tristesse, du dégoût de vivre, en donnant à son esprit une nouvelle orientation. Lorsqu'elle aura éprouvé l'instabilité du succès dans les pièces jouées à Paris, elle se laissera définitivement séduire par le théâtre des marionnettes, — l'œuvre de son fils. Un jour, elle écrira, cette phrase qui justifie toute l'importance que le biographe doit attacher à cette œuvre : « *Personne ne sait ce que je dois aux marionnettes de mon fils* ».

Enfin, suprême signe du destin, les dernières pages publiées de son vivant furent celles qu'elle consacrait au théâtre des marionnettes de Nohant[1]. Elle y rendait à son fils un éclatant hommage :

« ...Le théâtre de Nohant, peint, machiné, sculpté, éclairé, composé et récité par Maurice tout seul, offre un ensemble et une homogénéité qu'on réaliserait difficilement ailleurs et qui n'a certainement pas encore son pendant au monde... »

(1) Dernières pages, p. 172. (Calmann-Lévy, Œuvres complètes).

Chapitre XV.

L'inattaquable accord. — 1848. — Maurice Sand et sa mère dans la politique.

Cet intérêt pris aux jeux de théâtre, dont Chopin avait jusqu'alors partagé l'agrément avec ses amis de Nohant, n'avait pas rapproché les cœurs, puisque dès le début de l'année de 1848, Maurice Sand s'occupe de liquider l'appartement du square d'Orléans. Tout cela est mûrement réfléchi, et c'est George Sand qui conduit la manœuvre et indique à son fils la tactique à suivre :

« ...Si tu as des objets à laisser à Chopin, dis-le simplement à sa portière, sans rien écrire, cela vaudra mieux. Si tu le rencontres, dis-lui bonjour comme si de rien n'était. Vous allez bien, allons, tant mieux, rien de plus, et passe ton chemin. A moins qu'il ne t'évite, alors, fais-en autant. S'il te demande de mes nouvelles dis-lui que j'ai été malade par suite de mes chagrins. Ne lui mâche pas cela, et dis-le lui d'un ton un peu sec, pour ne pas l'encourager à te parler de Solange; s'il t'en parlait, ce que je ne crois pas, dis-lui que tu n'as pas à t'expliquer là-dessus avec lui. Voilà, il faut tout prévoir, et comme le moindre mot sera répété et commenté, les voilà tout préparés... » (Karénine, III, 591).

Ce billet nous prouve combien était complet, inattaquable l'accord entre la mère et le fils.

Mais Maurice Sand prolonge, plus que George Sand ne le jugeait raisonnable, son séjour à Paris au milieu des réjouissances de Carnaval, ne soupçonnant

point, pas plus que sa mère, la surprise des journées révolutionnaires de février. Il y a bien dans l'air des menaces de révolte, mais l'on ne croit pas à la réalité des coups d'Etat et, si George Sand est inquiète, c'est surtout pour son fils...

« S'il fallait que tu te sacrifies pour la Patrie, lui écrit-elle le 18 février, je ne t'arrêterais pas, tu le sais; mais se faire assommer pour Odilon Barrot et compagnie, ce serait trop bête. Ecris-moi ce que tu auras vu de loin, et ne te fourre pas dans la bagarre si bagarre il y a, ce que je ne crois pourtant pas... »

Maurice cependant s'obstine à rester à Paris et c'est pour aller le chercher que sa mère se décide au voyage. Elle tombe en pleine effervescence; son cœur s'exalte; elle croit enfin que c'est l'avènement du peuple qu'elle va pouvoir fêter. Elle déclare sa foi socialiste et républicaine.

« Le socialisme est le but; la république est le moyen, telle est la devise des esprits les plus avancés et en même temps les plus sages, écrit-elle en avril 1848, dans son journal, *La cause du Peuple*. La réforme sociale, tel est donc l'exercice du devoir du citoyen. »

Ses amis, ceux avec qui elle milite depuis 1844, sont au pouvoir : Ledru-Rollin, François et Etienne Arago, Carnot, Louis Blanc. Elle les aide dans leur tâche morale, et ne demande en contre-partie que quelques faveurs pour des personnes qu'elle veut obliger. Elle n'oublie pas, aussitôt, grâce à ses relations, de faire agréer la nomination de Maurice comme maire de Nohant, bien qu'il n'ait pas encore vingt-cinq ans.

Or, à Nohant, l'on n'était pas aussi farouchement

républicain qu'à Paris... Et il en était un peu partout en province comme à Nohant.

Mais, pensant que « la République n'est pas perdue parce que la Châtre n'en veut pas », George Sand organise une propagande active pour préparer les élections, en faveur des députés les plus radicaux. Son fils, Duvernet, Borie, Poncy, tous ceux dont elle est sûre, elle les prend à son service de militante politique. Quoi de plus naturel, que ce soit à Nohant qu'elle essaie tout d'abord son activité comme nous l'indique le passage de cette lettre à Pauline Viardot, le 17 mars 1848 :

« Maurice est aux prises avec ses fonctions de maire délégué du gouvernement. La commune de Nohant ne lui offre qu'amitié et confiance, mais il faut, que dans son petit coin, il travaille à éclairer l'esprit de 900 administrés et de 200 électeurs qui disent tous : *Vive la République ! A bas l'impôt !* Dimanche nous faisons une cérémonie champêtre, garde nationale en sabots, cornemuse en tête et lundi ou mardi, je pars... ».

La République fut donc proclamé à Nohant et Maurice Sand, maire, ne reçoit ses instructions que de sa mère :

« Je viens de faire, en déjeûnant, le récit de la fête à Nohant pour *la Réforme* [1]. Borie en a fait un en déjeûnant à Châteauroux, pour le journal de Fleury. Tu les recevras l'un et l'autre et tu feras bien de les lire dimanche, à haute et intelligible voix, à tes gardes nationaux. Ça les flattera. Tu développeras ces articles par des conversations dans les groupes. Tu feras sentir la nécessité de l'impôt pour

(1) Journal républicain.

ce moment de crise. Tu diras que nous sommes très contents d'en payer la plus grosse part et que ce n'est pas acheter trop cher les bienfaits de l'avenir. Voilà ton thême, que tu traduiras en berrichon...

Travaille à prêcher, à républicaniser nos bons paroissiens. Nous ne manquons pas de vin cette année, tu peux faire rafraîchir ta garde nationale armée, modérément, dans la cuisine, et, là, pendant une heure, tu peux causer avec eux et les éclairer beaucoup. Je t'enverrai du Blaise-Bonnin qui te servira de thême. Seulement mets de l'ordre maintenant dans ces réunions, et, s'il le faut, forme une espèce de club, d'où seront exclus les flâneurs et les buveurs inutiles, les enfants et les femmes qui ne songent qu'à crier et à danser. Pour le moment, c'est tout ce qu'on peut faire. » (Lettre du 21 avril 1848).

Lorsque Maurice est débordé par les questions politiques, elle sait, même depuis Paris, donner des ordres et des conseils. En somme, c'est elle qui gouverne; Maurice n'a d'action que par elle :

« Tu as tort de t'obstiner à vouloir scinder ta commune, nous ne l'obtiendrons pas et les raisons qu'on nous donnerait seraient justes. C'est que l'association diminue de moitié les dépenses et qu'en outre, les bons citoyens doivent tendre à détruire l'esprit de localité au lieu de l'augmenter. S'il y a difficulté pour un maire à administrer deux communes, le zèle doit augmenter et ne pas songer à faire disparaître la difficulté. Tu n'es pas dans les bons principes à cet égard, tu te laisses impressionner par les préjugés et les petites passions de tes administrés. Il faut te montrer ferme, juste et dévoué à tous. Sois sûr que tu concilieras tout si tu t'en donnes la peine et si ton cœur vient un peu en aide à tes actes par de bonnes paroles. Je crois que tu as bien fait d'être ferme pour ton conseil municipal. Il faut que Fleury ratifie bien vite ce que tu as fait, et s'il y mettait de la négligence, il faudrait ne pas t'endormir, enfourcher ta blanche ou ta patache et aller chercher à la préfecture la sanction de ta conduite, autrement tu trouverais chez les mécontents une résistance fâcheuse...

(1) Karénine, IV, 41.

« Ne t'inquiète pas. Tu ne m'as pas dit quelles raisons tu avais eues pour casser ton conseil, mais il aurait fallu commencer par là. Quoiqu'il en soit, je te réponds que tu n'auras pas le dessous, j'ai parlé de cela à Ledru-Rollin, qui m'a dit que probablement tu n'avais pas agi par caprice, que sans doute il y avait nécessité, et que tu devais être appuyé et soutenu. Je viens d'écrire à Fleury un peu ferme là-dessus; ne te laisse pas émouvoir par les récriminations et les menaces. » [1]

Ce magnifique enthousiasme du début sera un jet de flammes vite rabattu. Si, au mois de mars, elle a pu confier à ses amis Poncy :

« J'ai passé bien des nuits sans dormir, bien des jours sans m'asseoir. On est fou, on est ivre, on est heureux de s'être endormi dans la fange et de s'éveiller dans les cieux... », cette « folie » cette « ivresse » n'existent plus un mois plus tard.

Jusqu'en avril, elle a participé au travail gouvernemental, collaboré aux bulletins de la République dont, à titre gracieux, elle a rédigé plusieurs numéros, et elle a publié une revue *La Cause du Peuple*. Mais elle ne tarde pas à être déçue par les hommes, — non certes par les idées, et le 16 avril 1848, elle écrit à Maurice :

« Ici tout va de travers, sans ordre et sans ensemble. Il y aurait pourtant de belles choses à faire en politique et en morale pour l'humanité. Malgré les bourgeois, il y aurait mille moyens de sauver le peuple. Mais l'homme, dit Montaigne, est ondoyant et divers. Il faudra que j'aille te raconter tout le détail de cela. C'est bien curieux, c'est souvent triste, souvent bête, et c'est pourtant avec tout cela que le progrès marche et que l'histoire se fait... »

Puis elle ajoute des conseils à Maurice et à son camarade Lambert, définitivement installé à Nohant,

(1) Lettre inédite de G. Sand, citée par Mme Karénine (tome IV, p. 39).

et leur donne des détails sur leurs envois exposés au Salon. Le lendemain, elle leur écrira à nouveau :

« Tout ce qu'on a d'idées à répandre et à faire comprendre suffirait à la situation, si les hommes qui représentent ces idées étaient bons; ce qui pêche, ce sont les caractères. La vérité n'a de vie que dans une âme droite et d'influence que dans une bouche pure. Les hommes sont faux, ambitieux, vaniteux, égoïstes, et le meilleur ne vaut pas le diable, c'est bien triste. »

Elle parle ainsi à son fils, parce qu'elle sait son peu de goût pour la politique, son peu d'empressement pour les idées républicaines. Elle entre de la sorte dans ses vues; elle est tristement heureuse de lui donner raison, d'une manière tacite, mais qu'il comprendra, et elle le mande à Paris, car elle sait que ce n'est que dans leur affection sans limites qu'ils puiseront tous deux du réconfort :

« Arrive donc, mon Bouli, lui écrit-elle le 23 avril, puisque tu n'y tiens plus. Tu ne trouveras pas mieux ici, car le moment des élections a fait éclater les rancunes, les propos, les haines, les ruptures que la fête du 20 avril avait endormies. Mais au moins, nous serons ensemble et nous nous consolerons l'un par l'autre. »

A Paris, Maurice Sand s'amuse des événements plus qu'il ne les prend au sérieux. Plus tard, il ne le cachera pas à ses amis; et à l'un d'eux : Charles Duplomb [1] qui croyait d'après les racontars, que George Sand avait harangué la foule pendant les manifestations du 15 mai 1848, il répond :

« Il est complètement faux que ma mère ait harangué la foule au Quai d'Orsay. C'est une dame A... qui, le 15 mai

(1) Le père de Charles Duplomb était apothicaire à La Châtre. C'était un grand ami de George Sand ainsi que d'Hippolyte Châtiron, son frère.

1848 était dans ledit café et faisait de la révolution parlementaire. Quelques imbéciles, en la voyant, crièrent ou firent une farce aux autres badauds en criant : Vive George Sand ! La bonne dame, enchantée d'être prise pour ma mère, salua la populace, et entre plusieurs bocks se paya plusieurs speechs. Je l'ai vue et entendue, parce qu'un des badauds-là présents m'a pris à partie en me disant : « Venez donc crier : Vive George Sand ! Moi de rire de la fumisterie en disant : « Ce n'est pas George Sand, c'est Mme A... femme de lettres. Quant à George Sand, je la connais bien, puisque c'est ma mère. » Votre père a dû vous raconter la chose, car j'étais avec lui ce jour-là, le 15 mai, à l'assaut de l'Assemblée nationale, d'où nous avons été pour prendre les canons de l'Ecole Militaire, où nous n'avons rien pris que des bocks en route et d'où nous nous sommes rabattus sur l'Hôtel de Ville. Journée mémorable et des plus hilarantes que j'ai passées ! » (Karénine, IV, 121).

Nohant les affligea plus que Paris, car dans ce coin du Berry, la « réaction » avait remporté le dessus, en agitant devant les paysans le fantôme du communisme... Et, tandis qu'à Paris, on criait : Mort à Cabet ! mort aux communistes ! à Nohant, on criait en passant devant les murs du château : « Mort aux communistes ! A bas Maurice Dudevant ! A bas Mme Dudevant » [1].

Nohant n'en deviendra pas moins au cours de l'année 1849, un abri pour les républicains poursuivis. Et le musicien allemand, archéologue et helléniste, Muller-Strübing [2] y trouva un asile confortable ainsi que deux jeunes républicains, Emile Aucante [3] et Fulbert Martin.

*
**

(1) Lettre à Mme Marliani, juillet 1848.
(2) Par la suite il habita La Châtre, où il enseigna la musique.
(3) Il deviendra plus tard un actif ami de George Sand.

La fin de ce mois de février révolutionnaire avait été marquée par un joyeux incident : Solange Clésinger avait mis au monde, à Guillery, une fillette. Cette naissance dont Chopin est avisé le premier et qui lui donne « bien plus de joie que l'avènement de la République » amena la réconciliation de George Sand et de sa fille. Par une extraordinaire coïncidence, c'est Chopin qui annoncera lui-même la nouvelle à George Sand, et ce sera leur dernière rencontre, au bas de l'escalier de Mme Marliani. Ce jour-là, George Sand ne s'est pas attardée chez son amie. Dès l'instant qu'elle s'est sentie grand'mère, elle a tout oublié : le désespoir, la souffrance, les injures. Elle veut vivre désormais pour cette fillette, et mettre à son service la République elle-même !

Hélas ! l'enfant meurt quelques jours après.

Mais le lien est renoué entre Solange et sa mère, qui apporte à Clésinger le bénéfice de ses puissantes relations avec le gouvernement provisoire. Grâce à elle, il sera médaillé de première classe en 1848 et décoré de la Légion d'Honneur en 1849.

Au mois de mai de cette année, le sort réparera son injustice et Solange donne le jour à une seconde fille, Jeanne-Gabrielle-Béatrice Clésinger. Chopin en est aussitôt informé et, le 4 juillet, il écrit à Solange sa dernière lettre :

« Ne parlons plus de moi; j'ai vu avec plaisir que vous avez été sans fatigue jusqu'à Bordeaux. Cela ne prouve pas cependant qu'il ne faille pas vous ménager. Je me figure votre petite fillette avec une grande tête riante, criante, tapageuse, bavante, mordante sans dents et tout ce qui s'en suit. Vous devez être toutes les deux bien amusantes ensemble.

Quand la ferez-vous monter à cheval ? J'espère que maintenant vous avez de la besogne à tout moment et que vous voudriez doubler les heures du jour et de la nuit, malgré que la Gasconne doit vous éveiller souvent. Ayez la bonté de m'écrire deux mots dans un moment que votre fille vous laissera tranquille pour me tenir au courant de votre santé à tous, maintenant que la famille a augmenté d'une si grande pièce. Soyez heureux tous.

Chopin. »

Le 17 octobre, après une longue agonie, il s'éteindra.

*
**

Cette disparition attristera profondément le cœur de George Sand. Si elle joue la comédie sur les tréteaux de Nohant, si elle tient son rôle d'amoureux, c'est pour ne rien laisser paraître de sa tristesse cachée. N'est-ce pas là une suprême preuve qu'elle donne de l'amour pour son fils, — cette preuve qui *n'apparaît* pas, et dont elle ne parle, à mots voilés, qu'à sa fille adoptive, sa chère Augustine, mère d'un petit garçon, auquel on a donné le prénom de Georges [1] : « ...C'est égal, il faut garder sa peine pour soi et faire oublier aux autres qu'on a l'âme brisée. C'est surtout un besoin de mère de famille, et tu dois le comprendre à présent que tu es mère. Quand ton Georges sera grand, tu lui cacheras tous tes soucis de situation pour lui en épargner le contre-coup ». La même note, nous la retrouverons dans une lettre du 13 août 1853, trois ans plus tard : « J'ai en dehors de mon fils et du petit entourage qui ne me quitte pas, de grandes peines de famille... Et pourtant, je

(1) 2 janvier 1850.

vis, je me ranime, je tâche d'oublier et je me dis ce que doivent se dire toutes les mères : *mon fils n'a pas mérité que je sois malheureuse, et si je l'étais, il s'en ressentirait* ».

De son côté, Maurice ne tenait-il pas à ces divertissements de Nohant, surtout parce qu'il y voyait un moyen de distraire sa mère ? Sublime jeu de cache-cache de l'amour filial et de l'amour maternel.

Chapitre XVI.

« Une vie de cabotins ». — George Sand et sa fille. — Son dernier compagnon : Manceau. — L'avènement de Napoléon III. — Maurice Sand et la passion scientifique.

Les années qui viennent consacrèrent le perfectionnement du théâtre de Nohant. Pour faire une surprise à son fils, George Sand avait fait reconstruire, en son absence, la salle du spectacle. A son retour, quels ne furent pas son étonnement et sa joie. Il en fut « épaté » [1]. Quel bouleversement, ce divertissement nouveau poussé à la perfection par Maurice amena dans l'existence de sa mère et dans son œuvre [2], nous ne citerons qu'une seule lettre de George Sand à Pauline Viardot [3] pour l'établir :

Nohant, 16 octobre 1851.

« Nous menons une vie de cabotins. Nohant n'est plus Nohant, c'est un théâtre; mes enfants ne sont plus des enfants, ce sont des artistes dramatiques; mon encrier n'est plus une fontaine de romans, c'est une citerne de pièces de théâtre; je ne suis plus Mme Sand, je suis un premier rôle marqué. Tout cela se passe bien gaiement, comme vous pouvez croire; nous avons tout l'amusement et rien des déboires de l'art. Le théâtre est grand comme un mouchoir

(1) Lettre de George Sand à Augustine de Bertholdi, 24 février 1851.

(2) De 1851 à 1856, George Sand écrivit et mit en scènes douze pièces, à Paris.

(3) Cantatrice née en 1821, épouse de Louis Viardot.

de poche; le public se compose de cinquante personnes, ni plus ni moins, tous amis intimes, domestiques ou paysans du voisinage. La troupe se compose de Maurice et moi, de Manceau et Lambert, de Duvernet et sa femme, d'un bon enfant fort laid que vous ne connaissez pas et du menuisier de la maison qui est le machiniste, le souffleur et l'utilité. La jeune première est Augustine au temps des vacances et une autre que vous ne connaissez pas dans d'autres moments. Nous faisons même venir de jeunes garçons élèves du conservatoire, quand nous avons besoin d'un amoureux, car ici personne n'aime cet emploi-là. Enfin, j'ai fait trois pièces [1] cet été, dont deux ont été jouées par nous, refaites et rejouées. Cela m'est bien utile. Je vois ma pièce et je la juge, et quand je n'en suis pas contente, je la bouleverse. Vous verrez, je pense, mes trois pièces cet hiver. Deux sont placées. Quant à l'autre, j'étais dans la même situation que Gounod, je comptais sur Bocage, et je savais que Bocage comptait sur lui. Mais le Marc Fournier, nouveau directeur de la Porte Saint-Martin, après m'avoir demandé ma pièce, m'a évincée sous divers prétextes dont le seul vrai, c'est que le Foucher [2] lui a défendu de me jouer. Espérons que cette persécution ne s'étendra pas à Ponsard et à la musique de Gounod, d'autant plus que voilà le Foucher tombé, dit-on. Moi, je suis en course, par les jambes d'Hetzel, pour placer ladite pièce, je ne sais encore où. La première est au Gymnase, la seconde au Vaudeville, si j'y puis avoir les acteurs sérieux, que je veux dans les rôles que je leur destine. Mais tout cela est affreusement difficile et ennuyeux, et quand le plaisir d'écrire et de jouer à Nohant est fini, l'ennui de se faire jouer à Paris commence.

Quand est-ce que vous viendrez passer quelque temps avec nous et vous amuser avec nous à ce jeu-là, ma chère fille ? Nous en avons un plus amusant, c'est d'improviser à l'italienne, sur des canevas assez compliqués parfois, et nos enfants font des tours de force d'à-propos et de dialogues comiques. Il y a aussi la pantomime. Oui quelque jour, vous serez des nôtres, promettez-le moi. Gounod tiendra le piano et on fera un rôle de chasseur pour Viardot. Au besoin on

(1) *Le mariage de Victorine, les Vacances de Pandolphe, Nelleo-le-violoniste* (devenu plus tard « *Maître Favilla* », et pour lequel Gounod écrira la musique).

(2) Sans doute une pièce de Paul-Henri Foucher, auteur dramatique de l'époque fort connu.

lui mettra des perdrix empaillées sur le théâtre. » (KARÉNINE, IV, 274).

C'est certainement le théâtre des marionnettes — donc Maurice Sand — qui a orienté George Sand vers le théâtre. Et c'est de cette époque que date son intention de tirer des adaptations de ses romans : en novembre 1849 on jouera, d'elle, *François le Champi*, puis, enhardie par le succès, elle écrivit aussi une pièce : *Molière*, qui fut jouée à la Gaîté, le 10 mai 1851.

⁂

Elle cherchait d'ailleurs à retenir son fils à Nohant. En cette période, en effet, — et ce fut le seul et court moment de sa vie, — celui-ci tenta de se créer une situation. Sa mère ne l'en dissuada pas, mais elle en souffrit un peu, et quel que soit le souci qu'elle ait mis à cacher son déplaisir, elle le laissa paraître dans cette lettre du 13 avril 1852 :

« En effet, mon vieux, ce n'est pas facile de trouver de l'ouvrage, et même en habitant Paris, il faudrait peut-être bien des mois et des années pour t'assurer un entrain de commandes. Je ne m'étonne donc pas que tu partes le matin pour rentrer le soir sans résultat. C'est en se faisant connaître, sans gagner d'argent d'abord, qu'on arrive à en gagner. Je suis fâchée que tu n'ayes pas traité avec l'*Illustration* pour une partie de tes costumes italiens, ou pour tout autre chose. Mais je crois que quand tu seras ici, tu pourras leur donner quelques séries qui réussiront toujours avec un texte de moi, et si peu qu'elles soient payées, elles te donneront la publicité qui est la première condition pour être demandé. Le travail dans les arts ne se trouve jamais quand on le cherche.

« Je ne vois pas que tu puisses faire seul une pièce. Quand même l'action en serait bonne, tu ne sais pas assez écrire pour faire un bon dialogue et d'ailleurs ce n'est pas à Paris

que tu feras de la littérature. C'est à Nohant que je crois que les conditions seraient meilleures. Je voudrais qu'à Paris tu songes à travailler, sinon la peinture si tu y renonces, du moins le dessin qui te servira toujours, et que tu ne peux avoir la prétention de savoir parfaitement. Je crois que tu n'aurais pas raison de renoncer à la peinture, si tu pouvais l'étudier à Paris. Le peux-tu ? Et le veux-tu ? La question n'a jamais été résolue encore. Il ne faudrait pas y dépenser cinq cents ni même quatre cents francs par mois. Nous n'avons pas ce moyen-là, quand le séjour se prolonge. Il ne faudrait pas louer un appartement avec atelier, de sept à huit cents francs pour n'y pas travailler sérieusement. Tout cela, toi seul peux le résoudre. Je ferai à cet égard avec toi, les essais que tu voudras, mais, si, au bout de quelques mois, ces sacrifices ne servaient à rien, et si tu conservais l'habitude de flâner, tu es trop raisonnable au fond pour vouloir que cela durât, et que mon travail de nègre ne servit qu'à te faire perdre ton temps...

« Reviens quand tu voudras, puisque tu prétends toujours que c'est moi qui t'empêche de travailler à Paris. Seulement songe que je ne peux pas t'entretenir à cinq cents francs par mois, que cela fait une rente de 6.000 francs et c'est bien l'impossible. Et puis tâte-toi bien, et vois si vraiment tu y emploies ton temps utilement pour le présent ou pour l'avenir, je m'en rapporte à toi-même, et ferai ce que tu voudras quelque ennui que j'éprouve à être séparée de toi... »

Peut-être Maurice, à ce moment, ne s'était-il pas encore accoutumé au rôle que devait jouer, dans la vie de sa mère, son camarade Manceau ? Celui-ci exposait au salon de 1851, un portrait de George Sand gravé d'après le dessin de Couture. Ce rôle de Manceau apparaît très nettement dans cette lettre de George Sand à son fils, datée de Nohant, 28 avril 1852 :

« Je ne conçois pas, mon enfant que tu ne reçoives pas mes lettres. Je t'ai écrit la veille du jour où Manceau t'a écrit.

« Je te parlais de Manceau dans cette lettre, je te disais

que je n'avais pas voulu lui parler de ton désir de vendre les quatre planches de Napoléon avant les sujets religieux et autres de la collection, je crois qu'il ferait tout ce que j'exigerais de lui, mais je ne crois pas devoir exiger que, d'une affaire où il met la meilleure partie de son temps et où tu ne mets en somme que quelques heures du tien de temps en temps, affaire qui peut-être bonne dans son ensemble, il fasse pour vous procurer quelques sous, une affaire manquée pour l'avenir. Il n'y renonce pas, je le sais, puisqu'il s'y est remis, après avoir fait un immense rangement dont je l'avais chargé. Tu te plains du temps qu'il perd à autre chose, qu'est-ce que cela te fait ? Tu ne peux le considérer comme un manœuvre à la solde, puisque tes avances sont nulles; mais moi je peux le considérer comme un ami et serviteur volontaire qui me rend mille petits services très profitables : copies de manuscrits, de lettres, comptes tenus en ordre, surveillance de détails auxquels je ne peux me consacrer sans perdre un temps précieux pour mon travail, je disais donc que tu aurais tort de lui reprocher cela, puisque j'en profite, et que tu ne peux trouver que très bien et très bon qu'on m'allège d'une partie des soins qui m'écrasent et auxquels ma santé ne suffit plus.

« Je te disais aussi que j'étais prête à faire tous les articles que tu voudrais pour l'*Illustration*. Enfin je crois que je te parlais théâtre et que je te disais que je faisais un roman. J'ai fait le premier volume en quinze jours, des volumes de deux cent cinquante pages comme celles de cette lettre ! Je fais le deuxième volume qui sera fini à la mi-mai. Aussitôt après, je me remettrai au théâtre. Je te disais aussi d'amener Rochery, quand tu voudras, répète-le lui. Le temps me manque pour lui écrire... »

Manceau était en effet le plus dévoué serviteur qui fût : en l'absence de Maurice, il soignait ses papillons, ses collections, gravait ses planches... Car venait de commencer dans la vie de George Sand, toujours sous l'influence de son fils, l'ère botanique et géologique. Dans la préface d'un catalogue établi par Maurice Sand (publié en 1879 chez Deyrolle) elle note :

« J'ai commencé en 1852 par faire la collection des pa-

pillons de mon jardin à Nohant, mais la haie qui le séparait des champs n'était une limite ni entomologique, ni botanique, ni géologique, ni climatérique. Je l'eus bien vite franchie pour explorer d'abord mes environs, puis mon arrondissement et mon département, mais les limites administratives étaient aussi arbitraires que celles de mon jardin, je dus laisser de côté la géographie politique pour m'occuper de la géographie naturelle. »

Elle et Maurice s'y passionnent, — et Manceau avec eux, — tant et si bien qu'on entre en correspondance avec les savants; c'est pour eux que George Sand écrit :

« Quand j'ai commencé à m'occuper de cette branche de l'entomologie, je ne croyais pas, mon cher collègue, que la chasse aux chenilles me conduisait fatalement à l'étude de la botanique et que celle de la botanique me mènerait tout droit à celle de la géologie et de la climatologie, mais un tout se tient et s'enchaîne dans l'univers » [1].

Plaisirs plus sains que les joies grisantes de la politique ! Ces dernières, Maurice les a reléguées dans l'armoire aux souvenirs et il a légué son écharpe de maire à un nommé M. Aulard. Ainsi pouvait-il quitter à son aise sa commune et poursuivre sa vie en toute indépendance, n'acceptant d'être le serviteur que de sa mère. Leur collaboration ne s'était pas ralentie, depuis le temps où elle l'attendait pour entreprendre certaines recherches. Maintenant, il lui était un auxiliaire précieux pour ses entreprises théâtrales.

Ce n'était pas seulement sur les pièces jouées à Nohant que Maurice Sand avait droit de mise en

(1) Extrait de la préface pour le « Catalogue raisonné de Lépidoptères du Berry et de l'Auvergne dressé par Maurice Sand, chevalier de la Légion d'honneur, membre des sociétés entomologique et géologique de France », Paris 1879.

scène. C'était aussi sur celles de Paris qu'il veillait; et lorsqu'un acteur voulait apporter quelque modification, elle le renvoyait à son fils :

« Frédérick (Lemaître) m'a écrit encore qu'il court après toi pour les costumes et les décors de Nello [1]. *Compose et décide. Peut-être pour la scène du violon, Frédérick aura-t-il quelque idée bonne à entendre sur la composition du décor. Je désirerais pourtant qu'il ne changeât rien sans ton avis.* » [2]

*
**

Donc, apparemment, c'eût été pour George Sand le bonheur dans le travail, si sa fille ne lui eût donné de l'inquiétude. Déjà, en 1851, Maurice a voulu prouver son bon cœur et tenter, pour que le bonheur de sa mère soit sans nuage, un rapprochement avec Clésinger et Solange. Mais George Sand n'a pas confiance et elle va jusqu'à conseiller à son fils de ne pas manger chez sa sœur.

« Clésinger est un fou. Solange est sans entrailles. Tous les deux ont une absence de moralité dans les principes qui les rend capables de tout, dans certains moments. Tu as vu, il s'en est fallu de peu que Clésinger ne te casse la tête d'un coup de marteau ici. Solange souriait et n'a pas versé une larme, quand cet homme en démence m'a frappée. Ils ont tout intérêt à ce que tu n'existes pas, et pour eux, l'intérêt avant tout. Une atroce jalousie a dévoré le cœur de Solange. Ils te recherchent. Clésinger s'attache à tes pas. Un de ces matins qu'il aura bu du rhum et qu'il se verra sans argent, il aura un accès de fureur, il te cherchera querelle. Ou bien il leur passera par la tête je ne sais quelle idée monstrueuse, et il ne faut qu'un moment pour la mettre à exécution. Vas-y avec une extrême prudence, et encore une fois *n'y mange pas, ni bois pas.* Tu ne sais pas tout ce qu'ils ont dit et quelles menaces Clésinger a laissé follement et sottement en-

(1) Lettre à Maurice Sand, à Paris, 11 septembre 1852.
(2) C'est nous qui soulignons.

tendre à propos de toi, je les sais, je n'ai jamais voulu te les dire, mais il y faut pourtant faire attention et ne pas tenter le diable. Tu dis que Clésinger a plus de cœur qu'elle, malgré tout. Eh bien, c'est vrai, il a du cœur et il est capable d'affection. Le fond n'était pas méchant à l'origine, mais *il est fou,* il est *sans principe aucun,* et, à ses heures, il est capable de tout, de ce qu'il y a de pis, comme en d'autres moments il est peut-être capable aussi de très bonnes choses... »

Elle s'en expliquera ouvertement à Solange elle-même, un peu plus tard :

« Si ton frère n'est pas ton meilleur ami, ton compagnon assidu, comme il l'aurait fallu pour notre bonheur à tous trois, est-ce parce qu'il est, selon toi, un monstre d'égoïsme ? Je ne pense pas, moi, qui vis avec lui depuis bientôt trente ans, sans un nuage sérieux entre nous. Pas plus que toi il n'est sans défaut, mais je l'ai vu verser des larmes sur tes injustices, donc il a quelque chose pour toi dans le ventre, tout en te rudoyant; et toi, tu lui as dit bien des fois que tu le haïssais. C'était dans la colère, mais dans le calme tu n'as jamais dit, ni à lui, ni à moi, ni à personne que tu l'aimais, et il est très facile de voir que tu ne l'as jamais aimé, c'est triste... » (Lettre du 25 avril 1852).

Ces réserves faites, rien ne la rebutera dans la mission qu'elle s'est fixée, de préserver la petite Nini, la seconde fille de Solange, — contre l'inconscience de ses parents, alors en disputes continuelles. Elle y parvient un moment et elle ne s'inquiète pas outre mesure de l'avènement du prince Louis-Bonaparte à la présidence. Sa petite-fille l'intéresse bien autrement.

« Elle me tutoie, écrit-elle de Nohant le 30 mars 1853; elle m'envoie paître, elle jette son bonnet par-dessus les moulins. Tout cela pourtant sans méchanceté ni colère et d'un air voyou contre lequel il est difficile de garder sa dignité. »

Mais George Sand était un assez important per-

sonnage, « le premier homme du temps », déclare le comte d'Orsay dans une lettre de cette époque, — pour que les bonapartistes voulûssent profiter de ses anciennes relations avec le prince-Président, afin de l'embrigader dans leur clan. Elle se rebiffa et ne mit à contribution l'amitié de Louis-Napoléon et du prince Jérôme, que pour sauver le plus grand nombre possible de ses amis, menacés ou déjà condamnés pour leur attitude trop républicaine [1].

*
**

Elle avait été autrefois en relation avec le prince Louis-Bonaparte : d'abord en 1836, au début de sa carrière littéraire, lorsqu'elle fréquentait chez la comtesse Merlin; puis, en 1844, elle était entrée en correspondance avec lui, alors qu'il était prisonnier au fort de Ham, pour avoir manifesté un peu trop vertement contre Louis-Philippe, dit « la poire ». Le prince avait envoyé à George Sand son essai : « *Sur l'extinction du paupérisme* ». Et elle l'en avait remercié par l'intermédiaire de M. Degeorges, ami du prince. M. Degeorges n'avait pas manqué de dire à l'illustre romancière, combien le prince tenait à sa sympathie. Plus tard, au moment de l'avènement, elle sera donc parfaitement placée pour éviter de graves ennuis à ses amis en danger de déportation. Elle usera de toute sa puissance, sans jamais prêter, par quelque concession que ce soit, le flanc à la critique de l'Histoire, qui n'a rien à voir avec les petites histoires répandues par les contemporains.

(1) *George Sand,* par W. Karénine (Tome IV, Ch. IX).

Maurice Sand a pu devenir un des amis préférés du prince Jérôme Napoléon sans que cela marque une abdication quelconque de la part de George Sand.

Chapitre XVII.

La collaboration de Maurice Sand et de sa mère. — Voyage en Italie. — George Sand à Gargilesse. — « Il lui faudrait sa musique »... — Voyage de Maurice Sand avec le prince Jérôme.

L'existence des Sand paraissait donc se dérouler sur un rythme fixe : le printemps, l'été, une partie de l'automne à Nohant; le reste du temps à Paris. Pas de longs voyages en perspective; mais des projets, toujours renouvelés : pièces de théâtre à monter, répertoire des Marionnettes à enrichir; — George Sand décorant la salle à manger, lambrissée de claires boiseries de chêne, de fusains représentant les *Légendes du Berry,* Manceau gravant; et, aux heures d'excursion, tout le monde, le filet de chasse aux papillons en main, ne pensant plus qu'à l'entomologie ou aux sciences botaniques, géologiques et minéralogiques.

Il y avait aussi dans le parc du château un jardinet que la maîtresse de maison entretenait elle-même et peuplait de plantes pour sa petite-fille Nini, qu'à son très profond regret les Clésinger lui reprenaient de temps en temps, selon les caprices de leurs querelles et de leurs réconciliations.

La pauvre enfant ! Privée de sa grand'mère, ren-

due à sa mère, enlevée par son père, cachée dans des couvents, elle finit sa misérable petite vie dans une infecte pension, à Paris, le 13 janvier 1855.

Quelques jours après, sous un if, à Nohant, une croix portait cette inscription :

Jeanne-Gabrielle
fille de Solange
née à Guillery, le 10 mai 1849
morte à Paris dans la nuit
du 13 au 14 janvier 1855

*
**

Ce qui frappe vraiment, c'est de constater avec quelle permanence George Sand ramène *tous* les incidents et accidents de sa vie à son fils. Et dans ce malheur même, qui la frappe si durement, c'est encore à lui qu'elle songe plus qu'à elle. Cet effort qu'elle fera pour lui cacher son abattement aidera d'ailleurs à son rétablissement, car le meilleur stimulant est ce courage qu'on affecte pour le faire partager par une personne chère.

« J'en suis malade, écrit-elle à Sully-Lévy. Le temps et la volonté en viendront à bout, et je ne dis pas à Maurice combien ce sera long et difficile. Il s'est beaucoup affecté de ce malheur et de ceux qui l'ont accompagné... Il n'est pas bien robuste et il a toujours été malade depuis notre retour à Paris. Il l'est encore depuis deux jours. Aussi je le pousse vers l'Italie dont il a vraiment besoin. »

Au château de Nohant, grand branle-bas sous le commandement de Maurice. Le journaliste Victor Borie, Eugène Lambert, sont nécessaires pour une partie du trajet. Manceau, Maurice et George Sand, après un détour par Paris, où l'on ne parvient pas à

décider Solange au voyage, descendent vers l'Italie, et le 18 mars de l'année 1855, on couche à Rome, d'où, sans tarder, l'on gagnera Frascati.

Là, plus que jamais, c'est la passion de la botanique qui reprend les voyageurs, et, au retour, nous les verrons, dans toutes leurs correspondances, parler de leurs recherches, et nous en retrouverons l'écho dans tous les romans de George Sand.

Puis, c'est Nohant : pour George Sand, le labeur ininterrompu afin de faire face aux dépenses.

« Je travaille comme douze nègres, et je ne m'en plains pas, écrit-elle à Solange. Cela m'arrache de force à tant de souvenirs, qui se pressent ici à cette heure. »

Est-ce pour mieux fuir ce jardinet qui lui rappelle si précisément les premiers pas, les premiers mots, les premiers gestes de sa petite Nini, que George Sand se prête de bonne grâce aux projets d'excursion de Manceau et de Maurice ? La voiture et son cheval, que conduit le fidèle cocher Sylvain Brunet, dit Henri [1], roule sur toutes les routes de l'Indre et de la Creuse. Et c'est au cours d'une de ces randonnées que George Sand découvrit la petite rivière, la Gargilesse, au bord de laquelle s'étage le village du même nom.

Le site est si pittoresque, le cadre y est si splendidement rustique, que le hameau suscite chez nos touristes le plus bel enthousiasme. Ils se promettent d'y revenir, et Manceau, pour faire une joie à George Sand, y achètera une maisonnette. Il apportera à l'ins-

(1) Sylvain était le prénom; Brunet, le nom du père; Henri, le nom de la mère. En Berri, il était courant que le nom patronymique de la mère fût encore utilisé pour les enfants.

taller toute son application, tout son zèle, et le séjour y sera d'autant plus apprécié que la contrée recèle des trésors en papillons, en lépidoptères et en scarabées.

« ...Nous venons d'arriver ce soir, écrit-elle à son fils sans doute en séjour à Paris ou à Guillery, pas trop fatigués malgré une dizaine de lieues à pied, en deux jours, sous un soleil des tropiques, à preuve que Manceau y a pris un papillon d'Afrique et un autre du Midi de la France : *Algira* et *Georgius...* »

Cette retraite sera préservée soigneusement de la visite des importuns. On n'en révèlera l'adresse qu'avec prudence extrême. Ce sera pour George Sand une époque de travail intense. Elle ne se rend à Paris que pour ses affaires, et elle profite des séjours que Maurice y fait pour lui donner les instructions ainsi qu'à son jeune « homme d'affaires », M. Emile Aucante :

Nohant, 19 mai 1858.

« Cher fanfan, j'ai reçu ta lettre ce matin, je pars après-demain, c'est-à-dire demain jeudi 20 (car il est minuit passé) pour la *villa Algira,* où je finirai probablement le roman court que j'ai en train (Narcisse); j'y resterai huit jours. Donc, dans le milieu de la semaine prochaine, je serai revenue et je trouverai, j'espère, les explications nécessaires, pour me mettre à ton texte fantastique [1]; car celles que tu donnes sont encore insuffisantes. Est-ce quinze cent lettres pour chaque sujet ? Je le présume, mais d'après la phrase, on croirait que c'est quinze cent lettres pour huit sujets. Quand faut-il que ce soit livré ? Tu sais qu'il me faut les points sur les i, et qu'alors je suis exacte comme un chemin de fer.

Dis à Emile Aucante de ne pas m'envoyer d'autre argent (s'il ne l'a fait) d'ici à jeudi de la semaine prochaine. Mais

(1) Texte que George Sand écrivit pour les « Visions fantastiques dans les campagnes » de Maurice.

s'il y avait quelque chose de pressé à me faire savoir, qu'il écrive sous l'adresse de Manceau. A M. Manceau, propriétaire à Gargilesse, par Eguzon (Indre). A présent le facteur y passe tous les jours. Ecris *moi-z'y*, toi pour que je ne sois pas huit jours sans nouvelles de toi, ce qui me gâte un peu mes délices de Gargilesse. Ne fût-ce qu'un mot...

...Nous allons donc encore écheniller sans toi les buissons fleuris de la Creuse ! Manceau emporte de quoi charger un navire, en boîtes de toute sorte. Il emporte même une énorme boîte à éclosion, pour que son absence ne soit pas fatale à sa progéniture, et qu'il puisse la transpercer paternellement d'un fer rouge, dès qu'elle aura vu la lumière. Encourage-le dans ses travaux et recherches, car il y a des moments où il dit : pourvu que ça amuse encore Maurice, les bêtes ! Et il mérite d'être payé du mal de chien, qu'il se donne pour la science par une mention honorable de son *patron*. Il a fini et refini sa planche. Il va faire le savant et le propriétaire, moi, je vais refaire mes expériences sur l'eau de source de Gargilesse, qui est, je crois, plus souveraine que toutes celles qu'on me prescrit... J'espère que tu te portes bien, pauvre Parisien. Je voudrais pouvoir t'envoyer la campagne dans ton atelier. »

Il est vrai qu'elle n'a plus rien à envier à la capitale, puisque les princes viennent en Berry lui rendre visite. Jérôme Napoléon fut en effet à Nohant en 1857, accompagné de sa maîtresse, Mme Arnoult-Plessy. George Sand était, depuis longtemps, liée avec cette célèbre actrice, et cette amie commune resserra les liens entre les Sand et la famille impériale.

Maurice surtout était aimé du prince, et il lui dut, en l'année 1858, d'être décoré de la Légion d'honneur. Cette distinction allait à l'illustrateur, à l'écrivain, et à l'animateur du théâtre des Marionnettes.

Les petits personnages sculptés venaient de partir en tournée dans la capitale. Maurice organisait, chez ses amis et ceux de sa mère, des spectacles de

société. George Sand exprime cependant à ses correspondants ses craintes que les séances ne soient point aussi réussies qu'à Nohant. Et, ingénuement, elle écrit :

« Dieu veuille que mon Maurice soit gentil, et qu'il n'ennuie pas les autres à la pantomime. S'il n'est pas gêné et intimidé, il sera charmant; *mais il lui faudrait sa musique, c'est-à-dire sa maman, pour suivre ses fantaisies; c'est là où il brille* [1] ...Or sa maman ne peut aller le faire danser, faute de *quibus*. Mais ça ne fait rien, je penserai à lui, à vous, et je serai bien contente, si vous aviez un bon moment d'oubli et de gaieté ». (Lettre à M. Charles Edmond Choïecki, 4 janvier 1858).

*
**

Nous ne nous étonnerons plus, après avoir lu des déclarations de ce genre, d'apprendre que George Sand pense aussi, à cette époque, au mariage de son fils. Il a trente-cinq ans, elle 54. A la fois, elle espère trouver en sa bru une compagne qui fixerait Maurice à Nohant, et qui serait pour elle une fille. Pourquoi cacherait-elle son désir ? Elle le lui avoue sans détour :

Nohant, 25 avril 1858.

« ...Je vois avec plaisir que tu te tires d'affaire, quand besoin est, avec ton travail. Dieu soit loué, c'est tout le but que je poursuivais dans ton enfance, quand je te répétais qu'il fallait avoir son gagne-pain au bout des bras, quand même on avait un petit patrimoine assuré. C'est encore la situation sociale la meilleure que celle où tu te trouves.

...Tout serait bien, si tu pouvais compléter la vie par un mariage assorti à ta situation, et sympathique à ton esprit et à tes sentiments. Mais tu cherches peu ou mal, et je ne veux en rien te pousser à prendre un parti si grave. Ma seule conclusion est toujours la même : aime ou n'épouse pas. »

(1) C'est nous qui soulignons.

Sur ce point Maurice est bien de l'avis de sa mère et nous pouvons être sûr que sa nature « artiste » répugnerait à un mariage d'intérêt. Mais il songe sérieusement à ce projet, dont il sent que la réalisation procurerait à sa mère un réel bonheur. Sans doute à la recherche de la perle, il mène une existence vagabonde et surtout parisienne.

Pendant ce temps, sa mère et Manceau poursuivent leur train-train de labeur quotidien et George Sand résume avec esprit leur activité à tous deux dans ces quelques lignes :

« Nous avons cherché là-bas (à Gargilesse) beaucoup d'insectes desideratum Maurice, beaucoup de cailloux desideratum George Sand, à présent voici un roman desideratum Buloz [1]. »

Car herboriser demeure la passion dominante dont on retrouve l'écho dans presque toutes les lettres de cette époque. A Buloz encore elle écrit [2] :

« Avez-vous de belles fleurs en Savoie ? Probablement oui. j'ai pensé à vous l'autre jour, en découvrant ici une gentiane dépaysée dans nos landes et dont la vraie patrie est la Savoie alpine. »

Sur ces entrefaites, George Sand tombe gravement malade, — du typhus, dit-on. Sa robuste constitution résiste, mais l'hiver du Berry est trop rigoureux : Manceau, Maurice et la convalescente prennent la route du Midi.

Maurice déclare que « Hyères est une ville d'Anglais, où il faut toujours être sur son trente-six », et l'on décide d'habiter Tamaris, près Toulon, où l'on bénéficiera d'ailleurs du voisinage des amis Poncy.

(1) Le Marquis de Villemer.
(2) Le 8 septembre 1860.

En mars, Maurice est invité par le prince Jérôme à une croisière. Comme sa mère est en bonne santé, et entourée des soins si attentifs de Manceau et de Marie [1], il acceptera d'être du voyage. Le prince Jérôme fuyait avec plaisir la Cour; il n'aimait pas l'Impératrice. La princesse Mathilde et lui avaient organisé, chacun à sa manière, une petite cour personnelle, qui n'avait rien à envier en brio à celle de leur auguste parente.

A la mi-mai, on débarqua à Alger; fin juin à Tanger; mi-juillet, aux Açores; après être passé dans les brouillards de Terre-Neuve, on aborda au Canada, à Louisbourg, le 20 juillet. On visita Halifax, Chicago; le 15 septembre, Québec. On a la chance de voir une aurore boréale à onze heures du soir. Boston-Brest s'accomplit du 25 septembre au 8 octobre. Quelques jours plus tard, Maurice est à Nohant. Il compte six-mille lieues de voyage, effectuées comme nous l'avons vu et comme il le dit dans le titre de son carnet de voyage « à toute vapeur ».

L'hiver 1861-1862, il le consacrera à la mise au point de ses notes, en tête desquelles nous soulignerons cette phrase, écrite au départ de Marseille le 13 mai 1861, qui montre une fois de plus que sa mère est sa seule pensée :

« Tout mon but est de te distraire de mon absence et de me dissimuler la tienne en vivant avec ta pensée : C'est une bonne habitude que je n'ai pas envie de perdre. »

(1) Marie Caillaud, la servante à qui elle avait appris à lire, à écrire et à jouer la comédie.

Chapitre XVIII.

Le mariage de Maurice Sand. — La collaboration en tous domaines. — Documents inédits de la collection Joseph Pierre. — George Sand à Palaiseau. — Mort de Manceau.

Si Maurice Sand ne pensait qu'à sa mère lorsqu'il écrivait les premières lignes de son livre « *Six mille lieues à toute vapeur* », il n'en désirait pas moins exaucer le vœu qu'elle avait formulé. Ce fut son premier souci du printemps 1862 et une lettre de George Sand du mois de mai, nous apprend qu'elle vient « de marier son fils avec une charmante enfant » qu'elle « aime de tout son cœur ». Pour sa correspondante, elle ajoute :

« Mais ce bonheur ne m'a pas empêché de penser que vous y prendriez part. Votre enfant à vous est charmant aussi. Je vois qu'il vous donne du bonheur, *le plus grand, le seul bonheur complet qui existe.* »

Une lettre du 2 mai 1862, à Mme Buloz, nous apporte des précisions :

« ...Partagez le bonheur de votre vieille amie. Maurice épouse la fille de son « vieux Calamatta » [1], Lina qui a vingt ans et qui est charmante. Lina n'est pas une nouvelle connaissance. Il y a beau jour qu'elle est choyée et gâtée à Nohant. Maurice l'aime de tout son cœur. »

(1) Graveur, ami de George Sand.

Union d'autant plus sérieuse, d'autant plus stable, d'autant plus parfaite, qu'elle n'était point soumise au caprice de l'un ou de l'autre des deux contractants, parce que l'un et l'autre n'avait qu'un culte, qu'une adoration : George Sand. Lina Calamatta tiendra plus tard avec franchise ce propos que nous rapporte Mme W. Karénine : « Oh ! je me suis mariée avec lui, parce que je l'adorais, elle. »

Ce sentiment s'explique d'ailleurs par ce fait que des relations d'affectueuse camaraderie existaient depuis l'enfance entre Maurice Sand et celle qui devenait sa compagne. George Sand ne se méprit pas sur le sens de ce mariage et sachant par expérience la qualité de ces unions fondées sur un amour que ne dévore pas le feu de la passion, elle se réjouira d'avoir obtenu du destin ce qu'elle souhaitait : une femme pour son fils, et une « vraie » fille pour elle.

« Ma cocotte chérie, lui écrit-elle le 14 février 1863, j'ai été heureuse ce matin et je suis heureuse pour toute la journée d'avoir une lettre de toi. C'est fête, et elle est bonne et charmante comme toi, ta lettre. Tout en la lisant et en déjeunant, je me suis aperçue que je pleurais dans mon chocolat et comme ce n'étaient pas des larmes tristes, bien au contraire, mon chocolat ne m'en a paru que meilleur.

« Tu as raison de m'aimer, va, car je ne vis que pour toi et Maurice et je me persuade si bien que je t'ai mise au monde, que je ne fais pas de différence de plus ou de moins entre vous deux. »

*
**

Comment, dans de telles dispositions de cœur et d'âme ne pas reprendre la comédie au théâtre de Nohant ? Aussi trouvons-nous des invitations pour de nouvelles pièces, — invitations souvent écrites de

la main de George Sand. Et ces distractions sont une utile diversion aux recherches scientifiques de Maurice Sand, qui commence à tirer profit de ses études entomologiques. Ses avis sont écoutés dans le monde savant. Mais, dans le domaine scientifique comme dans le domaine littéraire, il n'entreprendra rien qui ne porte le sceau de l'influence et des relations maternelles. Grâce à George Sand, il communique avec les hommes éminents de l'époque. Les noms de Daubrée, Déprunneaux, Boucher de Perthes, sont chaque jour prononcés à Nohant et la lecture de quelques lettres [1] nous révèlera combien était sérieux l'effort de Maurice Sand, et qu'il n'était pas d'un amateur :

Paris, le 14 octobre 1863.

Madame,

Je trouve en traversant Paris la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il y a quelques semaines. Veuillez rassurer votre protégé, M. Francis Laur. Je me suis empressé de le recommander de mon mieux à M. Dupont, directeur de l'école des mines de Saint-Etienne et à M. Moillard. Chacun d'eux, je n'en doute pas, fera ce qu'il dépendra de lui en sa faveur, et le recommandera aux autres examinateurs.

C'est à moi à remercier Monsieur votre fils des échantillons qu'il a adressés au Museum d'Histoire Naturelle, et surtout des observations précises et claires dont il les a accompagnés. Les roches des environs de la Châtre montrent un exemple de la manière dont les dépôts sédimentaires ont été altérés chimiquement par les sources minérales siliceuses qui affluaient dans la partie de la mer où elles se formaient. Tous les faits géologiques, même les plus simples, ne peuvent être compris qu'en présence de la nature.

Veuillez dire à Monsieur Maurice Sand que je serai heu-

(1) Inédits. Collection de M. Joseph Pierre.
Nous devons ces documents inédits à la bienveillance d'un sandiste berrichon : M. Joseph Pierre.

reux quand il me fournira l'occasion de le servir dans ses études géologiques.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux et tout dévoués.

A. Daubrée.

Angoulême, le 8 octobre 1863.
A Madame Sand.

Madame,

Je vous ai promis d'autres fossiles; je viens tenir ma promesse et suis heureux de vous faire cet envoi plus considérable et plus riche que le premier.

J'ai double plaisir en le faisant : celui d'avoir appris, trouvé, et celui d'offrir; en outre chacune de ces pierres me rappelle un site curieux, un incident comme il en arrive dans les explorations, et puis faut-il vous le dire ? me fait passer pour un peu fou.

J'ai classé aussi bien que j'ai pu : c'est exact tant qu'aux terrains, et, je le crois, tant qu'aux espèces, mais pour le moins particulier des sujets vous y trouverez probablement des changements à faire. Vous aurez aussi à classer quelques fossiles que je n'ai pu déterminer.

J'ai suivi, pour cette classification, un ouvrage traitant spécialement sous le rapport géologique du département de la Charente. Afin de vous aider à vous reconnaître, je joins à mon envoi, un tableau des formations du département de la Charente tiré de cet ouvrage.

Le département est si riche en fossiles qu'il me reste beaucoup à faire pour vous envoyer tout ce qu'on peut y trouver; jugez-en :

La faune et la flore comprenant les Vertébrés, Mollusques, Rayonnés et Végétaux, qui s'y trouvent à l'état fossil·, se composent de :

Terrains	jurassiques	613 sujets
—	crétacés	1026 sujets
	Total	1639 sujets

Et ce n'est pas le dernier mot, car tout n'a pas été fouillé, même exploré.

Je connais, d'après l'ouvrage ci-dessus, et par mes courses sur le terrain, tous les gisements curieux et riches, et je me suis mis en rapport avec les géologues du pays; si Monsieur Maurice voulait faire une belle étude géologique, et une riche

collection très promptement, il devrait venir explorer ce pays. Je lui donnerais des indications telles qu'il aurait vite fait une belle récolte et en même temps vu presque tous les étages qui composent la croûte terrestre.

J'ai interrompu hier, ma lettre à moitié pour accompagner M. Daubrée, ingénieur en chef des Mines, etc... qui tenait à voir un peu les environs d'Angoulême et qui les a trouvés si curieux qu'il doit revenir une autre fois. Je l'ai prié de ne pas m'oublier quand il reviendrait et de me réclamer pour l'accompagner encore. Il me l'a bien promis. J'ai su aussi par lui que vous deveniez forte en géologie, etc... Tant mieux ! Vous réparerez une erreur. A propos d'erreurs, je crains bien d'en avoir commises en mettant les étiquettes et sur les étiquettes : je crains pour les caprinées, de les avoir indiquées trouvées dans le terrain jurassique, étage kimmeridgien, au lieu de les avoir mises dans le terrain crétacé supérieur, étages gardonien et carentonien, auxquels elles appartiennent. Peut-être ne me suis-je pas trompé, mais je le crains.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble et dévoué serviteur.

L. Déprunneaux.

Je me rappelle au bon souvenir de M. Maurice. Si j'ai bonne mémoire, il commençait un arbre géologique, lorsque j'eus le plaisir de le voir. Je me mets à sa disposition, pour lui envoyer des échantillons des divers minéraux qui se trouvent dans le département.

La caisse de fossiles a été remise au chemin de fer lundi dernier; elle est marqué en rouge P. G. et pèse 58 kilogs; je désire que tout arrive en meilleur état que le premier envoi [1].

Abbeville, 11 novembre 1863.

Cher Monsieur,

Les détails que vous me donnez par votre lettre du 25/8 m'ont fort intéressé et je vous en remercie.

C'est un bon et utile travail que vous allez entreprendre. Ce n'est même qu'ainsi qu'on peut avoir une carte géologique de France sérieuse et vraie. Celles qui existent ont été, pour la plupart, faites à Paris et dans le calme du ca-

(1) Tout le reste du dossier, composé de douze lettres fort longues sur les mêmes sujets, est adressé à Maurice Sand.

binet. Parfaitement exécutées sans doute, rien n'y manque, hors la vérité. La meilleure est celle de M. Elie de Beaumont, mais elle a aussi ses erreurs, parce qu'un tel travail, pour la France entière demande deux ou trois vies d'hommes et le concours de collaborateurs consciencieux, qui, comme vous, s'emparent du terrain d'un arrondissement et le passent à l'alambic.

Prenez garde aux coupes de terrain; hier encore à... (nom illisible) deux jeunes terrassiers ont été ensevelis sous un éboulement de sable. La chose a manqué de m'arriver deux à trois fois, oui, j'ai été près de tourner en fossile. En résumé, c'est un embaumement comme un autre, plus propre, plus solide et moins coûteux que celui de M. Gannal. Néanmoins, pour vos amis et la continuité de votre carte, je vous engage à vous en priver.

J'ai écrit quelque part, ce qui m'a valu une sévère admonition d'un excellent homme, mais que je soupçonne d'être aussi un druide ressuscité, que les Druides avaient trouvé, sinon tous, mais beaucoup de leurs monuments tout faits, et qu'ils remontaient à un temps bien plus vieux qu'au culte des arbres, des pierres, et probablement après celui du soleil, un des plus anciens de cette terre. Les Druides ont trouvé ces monuments et en ont élevé d'autres.

J'ai encore dans mon grenier quelques exemplaires de *La Création*. Si les rats, qui sont pour peu créateurs, de livres s'entend, n'ont pas démoli ceux-ci, je vous enverrai un exemplaire. C'est de rude digestion, car il y a cinq volumes. Mais vos travaux géologiques me prouvent que les montagnes ne vous effraient pas.

Je vous enverrai aussi un petit livre intitulé *Chants armoricains*, où vous trouverez dans les notes et les quelques morceaux en prose de la fin, des traditions de la Bretagne où j'ai demeuré longtemps.

Enfin je joindrai au paquet qui vous arrivera par le chemin de fer quelques échantillons de nos silex taillés. Si l'hiver vous ramenait à Paris, écrivez-le moi. C'est là que je vous les ferai remettre.

Veuillez présenter mes respectueux hommages à Madame votre mère. Si elle a le temps de lire, je lui enverrai un livre intitulé *Sous dix rois*, souvenirs de 1791 à 1860. Six volumes sont imprimés et il y en aura huit. C'est l'histoire d'une vie

qui est passablement agitée, de la mienne. Tout cela est tiré à peu d'exemplaires, et seulement pour mes amis [1].

Répondez-moi aussi à ce sujet et je les joindrai au paquet, mais cinq seulement; le sixième n'est pas encore tout à fait fini.

Je vous renouvelle, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

J. Boucher de Perthes. » [2]

*
**

Dans l'un de ses romans, *Callirhoe,* Maurice Sand exprime cette idée que « l'amour de l'étude, les curiosités ardentes de la science, s'éteignent dans un cœur brisé et se ravivent dans le bonheur ». Les quelques documents que nous venons de lire nous incitent donc à conclure qu'en cette fin d'année 1863, Maurice Sand et, avec lui, sa mère (si elle obéit à cette même loi psychologique) sont heureux. Du côté de Maurice Sand, c'est incontestable; du côté de George Sand, les indécis sont en faveur de cette hypothèse : elle vient de publier *Mademoiselle de la Quintinie;* le roman a suscité des attaques; cela lui plaît, elle aime la bataille autour des idées; elle se dispose à tirer de l'*Homme de Neige* et du *Marquis de Ville-*

(1) Tous les ouvrages annoncés furent effectivement envoyés, car on les trouve avec des dédicaces à George Sand ou à Maurice Sand au catalogue de la vente de la Bibliothèque de Nohant, et adjugés le 24 février 1890.

Sur un morceau de papier épinglé à la lettre de remerciements de l'assemblée des Professeurs administrateurs du Museum d'Histoire naturelle à Maurice Sand pour son don d'une série d'échantillons de fossiles des environs de La Châtre, datée du 20 novembre 1863, et signée : le Directeur, E. Chevreul, et le secrétaire, G. Delafosse, sont ajoutées ces lignes, de l'écriture de Chevreul : « Quelqu'un qui voit partir cette lettre cède au désir de saisir l'occasion qu'elle lui offre d'adresser ses compliments et ses félicitations sincères à l'auteur de l'aimable et bon petit livre intitulé *Six mille lieues à toute vapeur.* Nov. 1863 ».

(2) Lettres inédites, Collection Joseph Pierre.

mer, en collaboration avec son fils, des pièces de théâtre, et elle cherche à s'entendre avec quelque directeur de scène parisienne. Pour ajouter à sa joie, sa bru va la rendre bientôt grand'mère; et comme il faudra baptiser les enfants, elle déploie un zèle inouï pour trouver un pasteur protestant, très large d'esprit. C'est la formule à laquelle s'est arrêté Maurice Sand, désireux de garder sa liberté de conscience, de sauvegarder celle de ses futurs enfants et de respecter les idées philosophiques et les croyances religieuses de sa mère. Le baptême du petit Marc-Antoine a lieu en mai 1864.

A ce moment, le brave Manceau devient-il une gêne pour la nouvelle famille ?... George Sand veut-elle laisser Maurice et Lina maîtres de Nohant ?... C'est sans doute pour parer à d'éventuels malentendus qu'elle acquiert, fidèle à son principe du travail à la campagne, une petite propriété à Palaiseau, près de Paris. Nadar, le célèbre photographe du siècle dernier, parlant de ce moment de la vie de George Sand, écrit dans « Les Droits de l'Homme » du 13 juin 1876 :

« Lorsqu'elle voulut laisser, bien chez eux, à Nohant, son bien-aimé fils Maurice et sa bru si chère, Lina Calamatta, elle était venu s'installer au petit village de Palaiseau, près de Paris. Mais un peu perdue dans les constructions et aménagements et dans son aversion profonde de toutes les difficultés matérielles, elle se replia sur Paris, avec la volonté de réparer tout de suite cette brèche à son modeste avoir. Et la voilà, vieille femme, c'était, je crois en 1864, avec sa servante berrichonne, recommençant la vie d'autrefois, prenant chaque soir la pension de garçon chez le bon et fidèle Magny.

Je la retrouvai rue des Feuillantines, dans un logement d'étudiant, à l'entresol qu'elle payait six cents francs par an. »

Chez Magny, elle rencontrait souvent Flaubert et son séjour à Palaiseau aura profondément assuré l'amitié des deux grands écrivains. Flaubert savait que c'était surtout pour veiller aux dernières années de Manceau que George Sand s'était retirée à Palaiseau. Elle n'eut pas voulu que se renouvelât avec Manceau le congédiement qu'il avait fallu signifier à Chopin. Aussi bien les deux hommes, quoique tous deux mortellement atteints du même mal, étaient très différents. Et si Maurice avait de justes motifs d'être mécontent de Chopin, il ne devait et n'avait que gratitude à Manceau.

Pour attrister encore davantage cette séparation, le petit Marc-Antoine meurt. Et, comme après la mort de la petite Nini, Maurice quittera Nohant où se pressent, trop vivants, les souvenirs. Il arrache Lina à sa première douleur, et tous deux vont visiter la Savoie.

« Je suis contente de vous savoir arrêtés quelque part dans ce beau pays... », leur écrit George Sand le 6 août 1864.

Un an plus tard, c'est elle qui appelle son fils à Palaiseau, où le fidèle Manceau vient de s'éteindre, à bout de forces, léguant à Maurice et à George Sand, — qu'il a toujours tenus pour ses bienfaiteurs, — son petit avoir. Il aura été le dernier compagnon de l'illustre « bonne dame de Nohant ». Le dernier, — et non le moins aimé, car le meilleur de l'amour de George Sand était bien cet accent de sollicitude maternelle qui coule sous les lignes de cette lettre à Lina demeurée à Nohant :

« Ma fille chérie, comme la vue de Maurice m'a fait du

bien ! J'ai enfin pu pleurer à cœur ouvert, il m'a aidé à conduire au cimetière ce pauvre cher ami; je m'en retournerai avec lui, dans trois jours, quatre tout au plus, je compterai parcimonieusement les heures où je te sépare de lui et où je te laisse seule, ma pauvre petite ! Je suis brisée de fatigue et si ahurie d'esprit que je ne peux pas partir demain, sans cela je partirais. Je me dépêcherai, sois-en sûre; c'est toi qui la première lui a dit : « Va chercher ta mère »; je le sais, je t'en remercie et je te bénis. Maurice va bien. »

Chapitre XIX.

Maurice, maître de Nohant. — « La bonne dame de Nohant ». — Voyage en Bretagne; sur la Côte-d'Azur; — Les deux petites-filles de George Sand. — La guerre de 70.

Désormais, George Sand se laissera reprendre complètement par l'amour de son fils, — amour si intense que par là s'explique son caractère exclusif, amour dont les composantes sont l'orgueil, l'admiration, l'affection, le sacrifice. Elle reviendra à Nohant, et dans la confiance, dans la tendresse de cette intimité familiale, elle vivra les quinze années que lui réserve encore le destin. Ses amis se sont éteints peu à peu : Musset, Delacroix, Chopin, Manceau. Mais tout en leur gardant souvenir, elle a permis que des jeunes fussent ses admirateurs, car on vient à elle de tous les coins. Nohant est plus vivant que jamais.

Maurice y mène l'existence qui lui convient : maître du château, serviteur de sa mère. Il n'en néglige pas pour autant ses devoirs de bon citoyen : 1848 est oublié et ce n'est pas le lieutenant de pompier Maurice Sand qui entendrait à nouveau le cri de : « A bas Maurice Dudevant ! ». Et comme George Sand est fière, on le sent, de raconter la brave conduite de son fils :

« Avant-hier autre alerte : un incendie dans la commune. Maurice a passé la nuit à diriger la pompe et, en fin de compte, un maladroit lui a fait tomber le tuyau sur la tête avec une avalanche de débris, il a été renversé et blessé à la figure. Heureusement ce n'est rien : il a continué son service et il est revenu à la maison. Sans son casque, il était tué. »

Au rebours de l'année précédente, la fortune semble lui marquer de la faveur : ne va-t-elle pas être grand'mère ? Quelle joie ! Quel émoi aussi dans cette attente !

« Ici, on va bien, écrit-elle, ma fille est toute ronde; mais rien n'annonce la crise immédiate. Je travaille toute la journée; le soir, mon fils me lit son roman qui est très bien. »

Et devant aller à Paris, elle s'y refuse :

« Mais voilà que ma petite Lina ne se décide pas à nous *donner son dénouement* et je ne sais pas si je pourrai être à Paris le 2. »

Le « dénouement » eut lieu dans la première quinzaine de janvier [1]. Cette naissance marque le début des vraies années de bonheur de George Sand et de son fils. Désormais, chacun participera au travail de l'autre. Les projets naîtront, le soir, à la clarté de la lampe commune, et leur réalisation sera le prétexte à des joies partagées. George Sand veut-elle écrire un drame breton ? Aussitôt, Maurice se documente et l'on part, toute la bande, au pays des grandes pierres de Carnac, des dolmens de Plouharnel, pour revenir par le pays d'Angers.

L'œuvre sera si touffue, qu'elle ne pourra être directement utilisée pour la scène; aussi sera-t-elle publiée, comme roman dialogué dans la Revue des Deux-Mondes, dès la fin de 1867. L'année suivante, elle sera jouée à la Porte Saint-Martin, après avoir été adaptée par Paul Meurice.

(1) Naissance d'Aurore Sand.

*
**

Les petits voyages resteront en faveur auprès de George Sand et de ses familiers jusqu'aux derniers mois de sa vie. Inlassablement, l'on court toujours à la découverte du Berry. Mais, l'on cède aussi aux invitations des amis et l'on se précipite vers la Méditerranée, où les Adam possèdent une villa, au Golfe-Juan. L'équipe se compose cette fois-ci, de Plauchut, — le journaliste sauvé des eaux par une lettre de George Sand [1], — Maxime Planet et Maurice — dont l'épouse est restée à Nohant parce qu'elle est enceinte. Heureuse époque des voyages en flânerie ! L'on descend doucement la vallée du Rhône, l'on visite Crussol, près de Valence, la Crau, l'Etang de Berre; le 25 février, l'on est à Golfe-Juan; le 4 mars entre Nice et Monaco; le 9 mars on excursionne dans les gorges d'Ollioules. Rien n'effraie les intrépides voyageurs, et George Sand pas davantage que les autres. Seule, la présence de Solange Sand sur la côte, jette le trouble dans l'esprit de la mère et du frère. Celle-là ne veut pas la voir et celui-ci interdit

(1) Journaliste avec lequel George Sand avait été incidemment en relations épistolaires; obligé de fuir après les événements de 1848, il s'embarqua sur un bateau qui fit naufrage au large de Boa-Vista, une des îles du Cap-Vert. Par bonheur, il fut rencontré par un nommé de Mello, fils d'un vieux républicain portugais, qui avait un culte pour George Sand, et qui venait de mourir. Or Plauchut n'avait sauvé du naufrage qu'un album contenant quelques lettres de Cavaignac, Eugène Süe et George Sand. M. de Mello fils apprenant que Plauchut connaissait George Sand, prit soin de lui et l'aida à regagner Lisbonne. De retour en France, le journaliste écrivit immédiatement à George Sand pour lui dire le grand service que lui avaient rendu ses lettres et son nom. Leur correspondance fut dès lors suivie. Dix ans plus tard, en 1861, ils eurent une entrevue et bientôt Plauchut devint un familier de Nohant.

à sa femme de la fréquenter. Le rapprochement que facilitera la guerre de 70 ne sera qu'éphémère et, en 1873, George Sand écrira à sa bru qui séjourne à Paris :

« Voilà Solange après Plauchut qui ne saura pas dire que tu n'es pas à Paris et alors elle se mettra après toi. *Ne te laisse pas envahir, ni ennuyer. D'autant plus que toutes ses tendresses ne servent qu'à mieux nous cracher au visage plus tard.* »

Mais l'on parvient à éviter la rencontre et l'on rentre à Nohant, pour assister à la naissance de la deuxième fillette de Maurice Sand, Gabrielle.

Les deux enfants vont dispenser à leur grand'mère plus de joies qu'elle n'en avait connues en ses soixante années d'existence. Joies dont Maurice, en définitive, était le dispensateur. Vraiment, il avait été et il était la « réponse à la question qu'elle avait posée à la vie » [1].

L'on consacre cette double grand'maternité par un baptême protestant. En décembre 1868, Aurore Sand avait presque trois ans, Gabrielle huit mois. Non point tant pour rehausser l'éclat de cette fête, que pour apporter à George Sand une preuve de sa profonde admiration et à Maurice Sand un témoignage d'amitié, le prince Jérôme Bonaparte vint à Nohant, car il était le parrain de la petite Aurore. George Sand en était la marraine. Il assista aux représentations de marionnettes, joua au jeu de l'oie et aux dominos et repartit, passant dans l'esprit des bambines comme un prince charmant.

(1) Aurore Sand : Le Berry de George Sand, p. 171.

*
**

Aurore Sand, que sa grand'mère appelait Lolo, nous a laissé de ces soirées de Nohant une relation fidèle :

« Ma grand'mère dînait toujours avec nous à la salle à manger, écrit-elle, et se couchait la dernière de la maison, puisqu'après les jeux de « patience », de cartes ou de dominos, après une lecture à haute voix, la confection des costumes de marionnettes, de nos jouets ou de nos déguisements elle restait seule avec mon père pour causer encore en tête-à-tête ou pour continuer à lire ou à dessiner. Puis ils s'embrassaient en se souhaitant bonne nuit. » [1]

Les anniversaires de George Sand étaient fêtés spécialement et chaque fois c'était pour elle une grande et douce émotion de recevoir, à côté des marques d'admiration, les témoignages d'adoration de son petit entourage.

Il semblait qu'elle dût ainsi terminer sa carrière dans le calme de la famille. Solange, qui avait réalisé l'héritage de son père, avait acheté du terrain à Cannes et faisait construire une villa qu'elle baptisait du nom d'un roman de sa mère : « *Malgré tout* ». Tout cela indiquait l'avènement d'une ère de tranquillité, de repos, de stabilité.... quand, soudain, éclata la guerre de 1870.

Solange se répand en imprécations contre l'Allemagne. Quelle idée de déchaîner une guerre au moment où elle a sur les bras une équipe de maçons ! Sa mère attend patiemment le dénouement et considère cette agonie de l'impérialisme comme une fin de roman.

(1) Le Berry de George Sand, p. 161.

« Quel dénouement, écrit-elle, à cette aventure de l'impérialisme ! Il était si prévu qu'il ne m'étonne pas plus que quand les dénouements logiques de mes romans se placent tout seul sous ma plume. Je m'attendais à ces désastres, à ces douleurs. Ils n'en sont pas plus doux, pour avoir été vus d'avance. »

Elle ne cède point d'un pouce à l'avilissement des âmes qui suit inéluctablement cette catastrophe morale qu'est toujours une guerre, — pour le vainqueur comme pour le vaincu. La tourmente passée, elle poursuit sa tâche, qu'elle hausse à la taille d'un refuge sacré :

« On a toujours, écrit-elle à sa fille le 27 janvier 1872, même quand le pain est à la maison, quelque bout d'idéal et on le développe en se disant : Comment avaler l'horreur de la vie générale si l'on n'a un coin pour se réfugier contre ses caprices ? »

Chapitre XX.

Dernières années de George Sand. — Sa mort.

Dernières années, derniers voyages. Tantôt en Sologne; l'année suivante au Puy de Dôme, devant « la chaîne des volcans de Clermont au mont Dore et la grande coulée de laves »; en 1874, l'Atlantique, Saint-Nectaire, le Cantal, le Lot; en 1875, l'Ile de Ré, la Rochelle, Pontaillac (près de Royan), Argenton...

Et la civilisation qui pénètre dans le Bas-Berry, avec le chemin de fer !

Et Solange qui abandonne son « Malgré tout » pour acheter aux environs de Nohant la propriété de Montgivray ! Sera-ce pour les derniers mois de la vie de George Sand, l'accord entre ses enfants ? Non; entre la mère et la fille se dressaient Maurice et ses deux fillettes. Solange, qui n'avait pas d'affection pour son frère, avait le cœur serré par la vue des enfants. Elle avait gardé, étrangement, le souvenir de son deuil maternel :

« Je suis contente de savoir que vous allez bien, écrit-elle le 26 octobre 1871. Les petites filles... quand elles sont charmantes, ah ; c'est la joie de tous les instants de la vie. Mais c'est aussi l'effroi et le tourment aux moindres accidents. Et, quand on ne les a plus, c'est le désespoir foncier et pour toujours, un désespoir qui se creuse comme une solitude dans un cœur, et qui s'y enfonce et qui s'y étend comme un cancer à mesure que l'on vieillit. Vieillir seul, c'est affreux

pour une femme. Les amitiés repiâtrent le vide par-dessus les malheurs; elles ne reconstruisent ni ne bouchent rien. L'amitié, cette invention si douce des humains, n'est vraiment qu'un palliatif charmant, qu'un pis-aller délicieux. »

Il se trouva donc que les relations entre la maison de Montgivray et le Château de Nohant furent réduites à quelques billets de santé.

*
**

C'est à la fin du mois de mai 1876 que la santé de George Sand donna les premières graves inquiétudes. A ce moment-là encore, quinze jours à peine avant de mourir, elle pense plus à son fils qu'à elle-même. Lorsqu'elle écrit à son docteur, pour lui donner une indication sur son état général, elle lui parle surtout de Maurice qui souffrait d'une névralgie.

Son état s'aggrava subitement. Elle fut soignée inlassablement par sa bru Lina, qui répondait bien à ce croquis jeté dans une lettre : « Lina est toujours la perle de la maison. Toutes les qualités et toutes les grâces[1] », et à cet hommage rendu le 13 juin 1876, — quelques jours après la mort de George Sand, — par Nadar :

« Vertu bien rare, belle-mère, elle avait pour sa bru les tendresses infinies et caressantes de la mère, et, par une grâce particulière et réciproquement méritée, sa bru fut pour elle une seconde fille »[2]

L'éloge a d'autant plus de valeur que la maladie de George Sand avait un caractère extrêmement pénible[3]. D'ailleurs George Sand gardera vis-à-vis de

(1) Lettre de G. Sand à Charles Poncy, 1er janvier 1873.
(2) Dans « Les Droits de l'Homme ».
(3) Il s'agissait d'une très grave infection intestinale.

son fils la coquetterie d'une mère qui veut laisser un souvenir pur de toute impression désagréable. La nature de cette maladie l'écœurait et quand Maurice se présenta, un des derniers matins, sur le seuil de la chambre, elle lui cria : « Non ! non ! Va-t-en; va-t-en [1] ».

Solange, arrivée de Paris, seconda Lina Sand. Quant à Maurice, un témoin note : « Le pauvre Maurice était en proie à une agitation extraordinaire pendant toute la nuit, où je l'assistais » [2].

Après une résistance courageuse, l'illustre malade sentit venir la mort au matin du 8 juin. Ses dernières paroles que l'on put percevoir furent pour dire adieu à Lina, à Maurice, à « Lolo »... Elle voulait ajouter d'autres noms lorsqu'elle s'éteignit.

Son fils, littéralement terrassé par la douleur et la fatigue s'était endormi dans sa chambre. Il apprit l'issue fatale par ses fillettes. Alors, il s'assit et s'abandonna à son désespoir. Les sanglots étaient coupés d'interjections douloureuses : « Ma mère ! Ma mère ! », ou bien :« La vie pour nous est finie ».

Il eut encore la force de faire partir un télégramme à l'adresse du prince Jérôme Bonaparte qui assista aux funérailles le 10 juin et à tous les amis.

*
**

Et se posa la question de l'enterrement. Maurice inclinait pour la forme civile; ce qui eut été dans la

(1) Récit d'un témoin (le docteur Pestel), W. Karénine, t. IV, p. 612.
(2) V. *ibid.*, p. 607.

norme; mais Solange voulut marquer une dernière fois sa volonté.

« J'étais à mille lieues de penser que Mme Sand passerait par l'Eglise, écrit Lina Sand dans sa note manuscrite; je fus donc stupéfaite, quand, dans la matinée qui suivit la mort, je fus appelée par Solange, Simonnet et Cazamajou, qui me prouvèrent qu'il valait mieux enterrer religieusement Mme Sand. Je regimbai violemment, mais tout entière à mon chagrin, je leur répondis de s'adresser à Maurice, que cela le regardait, que, de son vivant, j'avais le droit de la protéger, qu'après sa mort cela regardait les enfants. Je comptais sur Maurice, loin de croire qu'il accèderait au raisonnement de Solange et de Simonnet. Ce dernier, pour me faire céder, m'assura que mes filles ne se marieraient pas si je faisais obstacle à l'acte religieux. Je suis persuadé, que George Sand, qui avait un écrit lorsqu'elle était chez des amis, n'a pas voulu en avoir à Nohant, de peur d'un conflit entre Solange et son frère. » [1]

En réalité Maurice n'était plus qu'un automate et toutes ces questions passaient sur lui comme sur un être privé de vie. Il n'agissait plus pour lui, comme s'il eut été vivant, mais en fonction des autres. C'est ainsi qu'après la cérémonie il demanda au docteur Papet : « Es-tu content ? Les choses se sont-elles passées selon ton désir ». A quoi l'autre répondit : « Oui, très content, je trouve que tout s'est passé pour le mieux ».

C'est un véritable choc nerveux qui l'ébranla et le jeta dans un désarroi moral, auquel rien ne semblait pouvoir apporter de soulagement. On eût dit d'un enfant qui aurait éprouvé soudain la sensation d'avoir tout perdu et d'être ainsi condamné à la mort dans l'isolement. Il fut saisi d'un besoin de tout vendre, parce qu'Elle n'était plus là, — et même d'un désir

(1) W. Karénine, t. IV, p. 622.

de détruire la demeure de Nohant. « Je veux me faire montreur de marionnettes à travers le monde », disait-il.

Il traversa une effroyable crise de misanthropie et, pour la première fois sans doute de sa vie se trouvait-il d'accord avec sa sœur Solange, qui, dans un élan d'orgueil filial blessé, écrivait, en marge du numéro du *Figaro* où figurait le compte-rendu des obsèques de George Sand, cette véhémente et bien injuste apostrophe, — car l'hommage rendu par la France à George Sand ne devait pas être symbolisé par un article nécrologique ! :

« Honte à la petite France ! Vous qui ne voyez d'elle, ô esprits superficiels, que les atours trompeurs sous lesquels elle cache ses défectuosités, que le fard qui dissimule sa pâleur cadavérique, que le rire hystérique qui cache ses baillements, considérez-la. Je l'ai surprise, ce matin, en deshabillée, ce matin elle m'est apparue telle qu'elle fut, telle qu'elle est, telle qu'elle sera jusqu'à la fin des siècles, quand elle oublie de mettre son corset et de jouer son rôle de Célimène. Eh bien, oui, j'en frissonne encore de rage, eh bien oui, je rougis d'être de mon pays, car tu es tout entière dans ce fait, ô France inerte et dégradée : En tête du journal — Le Figaro — s'étale *insolemment* le grossier rendu-compte des courses (les courses ! qu'est-ce que c'est que ça ? Je voudrais bien comprendre; mais non, je préfère ma bienheureuse ignorance), puis, beaucoup plus loin, tout au bas de la page, après trois colonnes écœurantes, où les mots : boxe, cocottes, Mabille, champagne reviennent à chaque instant nous écorcher les oreilles et les yeux, on lit : Obsèques de George Sand. Ne pouvait-on, pour un jour, puisque l'instabilité est inhérante (sic) à la pauvre nature humaine, offrir à l'illustre morte, au plus grand et plus honnête écrivain de notre temps, la place d'honneur et la conduire au tombeau avec tous les égards dûs à cette âme d'exception ? Rêve, rêve, pauvre folle, use ta voix à prêcher dans le désert : on te répondra par des huées et des rires. Il s'agit bien de respect et d'adoration ici-bas ! Il s'agit bien de cultes passionnés (sic), d'admiration enthousiaste ! Musset l'a dit hélas ! « On ne croit plus à rien ! » et c'est pour confirmer cette cruelle

vérité, qu'hier, au moment, où *toute* la nation, frappée dans l'irréparable perte d'un de ses plus beaux génies, eut dû prendre le deuil, le Bois de Boulogne offrait le grotesque spectacle d'un défilé de voitures emportant vers le champ du plaisir (car ils appellent ça du plaisir, les triples idiots !) toute une foule banale jusqu'à l'écœurement, dont le rire Charenton, si je l'eusse entendu, m'eut... (ici la feuille est déchirée.) [1]

⁂

...Pourtant, grâce à sa femme, — si douce créature, et qu'il aimait d'autant plus qu'elle avait su chérir sa mère et qu'elle en avait été chérie, — grâce à ses deux enfants, il put, sinon surmonter sa douleur, du moins l'apprivoiser, la discipliner.

« Mon père, après la mort de cette mère adorée, eut un chagrin si profond qu'il voulut partir, fuir le nid vide, écrit Aurore Sand [2]. Puis il se ravisa et, mû par le besoin de transformer ce qu'il ne trouvait plus bien puisqu'elle n'était plus là pour en jouir, il élagua et coupa. Les ormes tombèrent. Le gros tilleul lui-même, avec un bruissement de feuilles et un craquement de géant, s'écrasa sur la terre. Mon père semblait obéir au désir de sacrifier ce qu'il y avait de plus beau dans ces frondaisons qu'elle avait tissées autour de la maison pour cacher mystérieusement sa calme retraite. Il y avait quelque chose d'antique et de grandiose dans cette destruction. »

Comme par le passé, ses actes, ses préoccupations, et non seulement les siens, mais ceux de sa femme, seront commandés par le souvenir de leur mère. S'il devient maire de Nohant à la fin de 1877, c'est à cause d'Elle. D'abord parce que les habitants penseront honorer la mémoire de la « bonne dame de Nohant » en élisant son fils, ensuite parce qu'il veut poursuivre la mission qu'elle s'était fixée, de répandre à son entour le bonheur et la joie.

(1) Inédit. Archives de Mme Aurore Sand.
(2) Aurore SAND : Le Berry de G. Sand, p. 166.

Chapitre XXI,

Après la mort de George Sand.

Petit à petit, se reformera autour de lui, et sans qu'il le veuille, un cercle d'amis, qui avaient été et demeuraient les admirateurs de sa mère. Sans prétention, mais simplement par cette puissance de rayonnement des âmes géniales, les fidèles de George Sand se réuniront autour de son fils, comme il en est encore aujourd'hui qui se sont groupés auprès de la petite-fille. C'étaient à cette époque Henri Amic, Mme Henry Gréville, M. Eugène Cadol, auteur dramatique —, les Girerd, Mme Paulin de Vasson, un des témoins de la mort de George Sand, que Maurice désigne sous l'appellation de « Nannecy », Mme Pomey, élève de Pauline Viardot, Sully-Lévy, l'acteur; et, naturellement, Plauchut qui sera même enterré dans le petit cimetière particulier des Sand, à Nohant. Tous s'ingénient à créer une atmosphère d'amitié autour du fils désemparé; et lui-même aura résumé d'avance sa propre situation à la fin de son roman *Callirhoé* [1] : « Le soin de rendre ma femme heureuse et d'élever sagement mes enfants est un préservatif qui a rendu ma guérison bien complète et ma tâche bien difficile ».

(1) Paru en 1863 dans la *Revue des Deux Mondes.*

Au double devoir d'élever les enfants et de faire face à la formidable et délicate besogne de publier les inédits et la correspondance de George Sand, Maurice et Lina Sand vouèrent leur existence. Dès le 30 juin 1876, Maurice adressait à M. Albert Collignon, rédacteur en Chef de *La Vie Littéraire,* la lettre et la note suivante : [1]

Monsieur le rédacteur en chef,

Je vous serai extrêmement obligé de vouloir bien insérer la note suivante dans l'un de vos prochains numéros.

Agréez d'avance, Monsieur, tous mes remercîments et l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Maurice Sand.

Note. — M. Maurice Sand nous prie de rappeler aux personnes qui posséderaient des lettres de sa mère, qu'elles ne peuvent livrer aucune de ces lettres à la publicité sans qu'elles en aient reçu de lui l'autorisation expresse, ainsi qu'il résulte de la jurisprudence établie. »

C'était en effet une des questions qui, à juste titre, passionnèrent aussitôt le public, friand de découvrir, à la faveur des secrets de correspondance, l'intimité des grands d'ici-bas. Cette lettre de Maurice Sand, du 7 juillet 1876, fait écho à ce désir :

« Monsieur le Directeur,

En réponse à ce que je lis ce matin dans le Figaro, permettez-moi de vous assurer que mon intention n'est pas de priver le public de ce qu'il peut y avoir d'intéressant au point de vue historique, artistique, littéraire et philosophique dans la correspondance de ma mère.

Je remplirai religieusement la mission dont elle m'a chargé, mission que je considère comme un double devoir envers la mémoire de celle que j'ai perdue et envers le public.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Maurice Sand. » [2]

(1) Inédits (Coll. J. Pierre).
(2) Inédit : Coll. Joseph Pierre.

*
**

De même qu'après chacun des grands deuils de sa vie, George Sand avait cherché à fuir les objets et les décors trop évocateurs du disparu, parce que trop familiers, de même après la mort de sa mère, Maurice Sand s'échappa de Nohant. En juillet 1876, il gagna l'Atlantique, aux Sables d'Olonne. Et chaque année, il s'évadera ainsi. Lui, pour distraire sa femme, elle pour distraire son mari, ils feront effort pour reprendre une vie normale et nous les retrouverons en 1877 à l'Opéra, Maurice disant à sa chère compagne : « Dis donc, Lina, si Nannecy[1] te voyait comme ça, c'est pour le coup qu'elle te traiterait de mondaine ». L'année suivante les amène à Chantilly; 1879 à Saint-Cloud; 1880 à Cabourg; 1881, à Paris. Ils s'y fixeront de plus en plus, d'abord rue Gay-Lussac, puis à Passy. Ce n'est qu'en 1888 que nous les retrouverons pour plusieurs mois à Nohant. Ils y passèrent l'hiver sous le neige et assistèrent émerveillés au prodigieux réveil de la nature en un mois, de mars à avril.

A l'approche mystérieuse de la mort, Maurice Sand est devenu mélancolique; les hommes, le régime social l'ont déçu, et celle qui aurait pour lui enveloppé les faiblesses de la République naissante dans des considérations d'indulgence n'était plus là. Dans une lettre à Henry Houssaye passe ce souffle d'amertume et ce rappel énergique d'un cœur demeuré fidèle aux amis d'autrefois.

(1) Mme Paulin de Vasson.

Nohant, 4 septembre 1888.

Mon cher Monsieur Henry Houssaye,

Je viens de lire avec le plus vif intérêt *1814* que notre ami commun Plauchut m'a prêté et je me permets de vous faire part de l'impression profonde qui a fait battre mon cœur de Français et de bonapartiste si vous voulez. Votre livre est remarquable, d'un intérêt puissant et il y a des pages qui devraient être écrites en lettres d'or dans le cœur de tous ceux qui aiment la patrie.

Il y a, page 565, un cri d'indignation que nous devrions tous savoir par cœur : « Ecoutez, paysans de France, errant autour de vos villages en ruines, écoutez, femmes violées par les Prussiens et les Cosaques, écoutez, veuves, orphelins, mères vêtues de deuil; écoutez, vétérans, Marie-Louise, gardes-nationaux, écoutez, soldats vaincus, et vous cadavres de la Rottinère, de Craonne, d'Arcis-sur-Aube, de Fère-Champenoise, entendez, sous la terre détrempée du sang où vous a couchés la mitraille, écoutez le chant triomphal de l'Opéra de Paris :

Vivent Guillaume
et ses guerriers vaillants... »

C'est de vous, c'est très grand, très beau, honneur à vous, cher Monsieur, et veuillez accepter, avec mes compliments l'assurance de mes sentiments affectueux et présentez à Monsieur votre père mes souvenirs et mes amitiés [1].

Maurice Sand [2].

*
**

Quelques jours après, le 27 septembre, Maurice Sand dessinera son dernier croquis : la *Croix-Saint-Mer*.

(1) Inédit. Collection J. Pierre.

(2) On retrouve bien là le caractère de celui qui écrivait en 1861 dans son livre « Six mille lieues à toute vapeur » : « Il ne faudrait pourtant pas prendre ces militaires américains pour des bergers en biscuit de Sèvres. Quand on les voit galoper sur leurs grands chevaux de forte race, en manœuvrant leurs canons Armstrong et présentant *fièrement* au soleil d'une revue leurs figures *martiales* et leurs *beaux* uniformes rouges ou noirs, il n'y a pas moyen de s'y méprendre »... et qui confessait dans *Gallirhoé* : « J'avais toujours eu le rêve de la vie militaire et un grand besoin de mouvement. » Question d'hérédité sans doute.

Signe du sort, cette croix ? Elle aura été l'ultime impression de son crayon.

Maurice Sand mourra, une année plus tard, le 4 septembre 1889.

Chapitre XXII.

Pour conclure.

Tel il fut, celui dont George Sand disait dans son *Histoire de ma vie* :

« Ma véritable force me venait de mon fils, qui était en âge de partager avec moi les intérêts les plus sérieux de la vie et qui me soutenait par son égalité d'âme, sa raison précoce, et son inaltérable enjouement. Nous n'avons pas, lui et moi, les mêmes idées sur toutes choses, mais nous avons ensemble de grandes ressemblances d'organisation, beaucoup de mêmes goûts et de mêmes besoins. En outre, un lien d'affection naturelle si étroit qu'un désaccord quelconque entre nous ne peut durer un jour, et ne peut tenir à un moment d'explication en tête-à-tête. Si nous n'habitons pas le même enclos d'idées et de sentiments, il y a, du moins, une grande porte toujours ouverte au mur mitoyen, celle d'une affection immense et d'une confiance absolue. » [1]

Et, en effet, dans la vie de George Sand on ne peut trouver l'*amour* qu'en l'attribuant à Maurice Sand, — si l'on entend par amour ce sentiment supérieur à tout autre parce que rien ne le peut ébranler, parce que rien ne le peut remplacer.

Le baron Casimir Dudevant et le docteur Pagello, George Sand ne pouvait les aimer, car l'amour exige sa part d'admiration et George Sand ne pouvait admirer ni le premier, ni le second de ces deux hommes.

(1) Cf. Œuvres choisies de G. Sand (Delagrave, éd.), p. 279.

Quant aux autres compagnons de sa vie : Musset, Michel de Bourges, Mallefille, Chopin, Manceau, — ce ne furent que des malades, — c'est-à-dire des enfants, pour qui convient mieux l'expression de « sollicitude maternelle » que le mot « amour ». Et nous avons noté combien cette expression avait eu la faveur de George Sand et quel sens précis elle lui attribuait.

Le seul être vraiment aimé, ce fut Maurice Sand. Sa mère l'avouait; nous avons cité cet aveu. Madame Aurore Lauth-Sand, en parlant de son père et de sa grand'mère, déclare :

« Son petit Maurice devenait son but; il devait l'être *toujours,* et il fut la *grande consolation à tous ses chagrins.* »

A dessein, je souligne *toujours, grande consolation,* et *tous ses chagrins.* Ces trois expressions, dans leur absolu, nous apportent un témoignage capital auquel nous joindrons cette interprétation sur l'attitude de Maurice Sand :

« Maurice était resté l'enfant adoré... Cet être d'élite, cet homme rare, qui réunissait, dit Taine, plusieurs hommes supérieurs en un seul, malgré tous ses dons, est resté dans l'ombre de sa mère. Le nom dont il aurait pu se servir ne fut pour lui que le nom cher et illustre qu'elle avait conquis et dont il ne voulait pas abriter sa juste valeur pour se faire connaître. Sa mère l'estimait et l'admirait. Elle le traitait toujours comme son égal et souvent comme son maître : Il préféra cette gloire à l'autre. » [1]

*
**

Lorsque l'on considère ainsi que nous l'avons fait, cet amour de la mère pour son fils, du fils pour sa mère, dans cette continuité magnifique qui s'étend

(1) Le Berry de George Sand, p. 87.

sans heurt d'un bout de la vie à l'autre, on ne peut plus admettre pour George Sand la légende d'une existence de dévergondage sentimental. Et, pour conclusion, quel jugement pourrait nous être plus précieux que celui de Solange Clésinger, fille de George Sand, sœur de Maurice Sand, — et qui, nous l'avons vu, ne peut être suspectée d'excessive tendresse pour l'une ni pour l'autre, mais dont l'esprit était particulièrement perspicace ? « Maurice adorait l'étude; sa mère et le travail furent les deux passions de sa vie », écrit-elle.

La phrase peut se retourner et devenir notre mot de la fin : « George Sand adorait l'étude; son fils et le travail furent les deux passions de sa vie ».

Vu et lu,
Besançon, le 20 février 1933.
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
H. VANDAELE.

Vu et permis d'imprimer,
Besançon, le 22 février 1933.
Le Recteur de l'Académie de Besançon,
Président du Conseil de l'Université,
F. ALENGRY.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTES

Pour les ouvrages publiés avant 1926, consulter le volume de Wladimir Karénine qui contient une très importante iconographie et bibliographie (t. IV, p. 663 à 701).

1926 : Journal intime de George Sand; éd. du Cinquantenaire; in-18 broché.

Aurore Sand : George Sand à Nohant, 4 planches hors-texte; in-16 (Morancé, éd.) suivi du Guide de Nohant.

Le Berry de George Sand. 12 hors-texte en héliotypie; in-4° (Morancé, éd.).

1928 : *Maurice Roya :* George Sand (Coll. Paul Reboux) éd. du Laurier.

George Sand : Le Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze; in-16. (Ed. Montaigne).

Des Gachons : Une journée de George Sand (Châteauroux, publications du Berry).

1929 : *Maublanc :* George Sand malade et médecin.

Cœuroy : Les Appels d'Orphée, in-18.

1931 : *George Sand et le Théâtre de Nohant* (32 aquarelles de Maurice Sand).

Rouget : George Sand socialiste, in-8°.

1932 : *George Sand :* Œuvres choisies. Notice biographique et littéraire de Maurice Roya, in-18. (Delagrave, éd.).

*
**

Documents inédits. (Archives de Mme Aurore Lauth-Sand et de M. Joseph Pierre).

Œuvres complètes de George Sand, éd. Calman-Lévy (Grand in-18).

Œuvres de Maurice Sand.

Correspondance de George Sand et Musset, publiée par Félix Decori (1904).

Guy de Pourtalès : Vie de Chopin (n. r. f.).

— Vie de Liszt (n. r. f.).

André Maurois : Tourguenev (Grasset).

INDEX DES NOMS CITES

Les noms de GEORGE SAND *et de* MAURICE SAND *étant cités dans l'ouvrage entier ne figurent pas dans cet index.*

A

Adam (Paul), 163.
Agoult (Marie d'), 66, 69, 71, 72, 79.
Amic (Henri), 173.
Arago (Emmanuel), 60, 118.
Arago (François), 124.
Arago (Etienne), 124.
Arnoult-Plessy (Mme), 147.
Aucante (Emile), 129, 146.
Aulard, 138.

B

Bach, 85.
Balzac, XI, 38, 68, 74, 75.
Barrot (Odilon), 124.
Béranger, 38.
Berlioz, 65, 66.
Blanc (Louis), 118, 124.
Bocage, 71.
Borie (Victor), 108, 125, 144.
Boucher de Perthes, 114, 152, 157.
Boucoiran (Jules), 28, 29, 33, 35, 36, 37, 45, 46, 60.
Boulenger (Jacques), XII.
Brault (Augustine), 102, 104, 118, 119, 131, 133.
Buloz, 38, 42, 43, 44, 60, 62, 109, 110, 111, 112, 113, 151.

C

Cadol (Eugène), 173.
Caillaud (Marie), 119, 150.
Calamatta (Luigi), 151.
Calamatta (Lina Sand-), 1, 151, 152, 158, 159, 162, 168, 169, 174, 175.
Carnot, 124.
Caron, 21.
Cavaignac, 163.
Chateaubriand, 38.
Chatiron (Hippolyte), 3, 14, 23, 91, 92, 100, 128.
Chevreul, 157.
Choïecki (Charles-Edmond), 148.
Chopin, 10, 68, 70, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 108, 118, 123, 130, 131, 161, 179.
Clésinger (J.-B.), 103, 105, 139, 140.
Clésinger (Nini), 140, 143, 144, 145.
Collignon (Albert), 174.
Couture (Thomas), 136.

D

Daubrée, 114, 152, 154, 155.
Decori (Félix), 42.
Degeorges, 141.
Delacroix, 38, 91, 92, 95, 99, 118, 161.
Delatouche (Henri), 34, 35.
Déprunneaux, 114, 152, 155.
Deschartres, 1, 10.
Dorval (Marie), 38.

Dudevant (Solange Clésinger-), 25, 60, 62, 63, 69, 72, 81, 87, 102, 103, 104, 105, 120, 130, 139, 140, 145, 163, 164, 165, 167, 170, 171, 180.
Dudevant (Bon Casimir), 1, 6, 7, 12, 14, 15, 17, 21, 24, 26, 33, 35, 38, 41, 59, 63, 66, 70, 178.
Dumas (Alexandre), 40.
Dupin (Maurice), 4, 9.
Dupin (Mme Maurice), 5, 20, 22, 23, 72.
Dupin de Francueil (Claude), 1, 8.
Dupin de Francueil (Mme), 1, 4, 5, 10.
Duplomb (Charles), 128.
Dutheil, XIII, 91.
Duvernet, 35, 125, 134.

F

Ferra, 90.
Flaubert, 159.
Fleury, 61, 63, 91, 125, 127.
Fontana, 85, 88.
Fulbert-Martin, 129.

G

Gaubert (docteur), 70, 78.
Gévaudan, 71.
Gœthe, 92.
Gounod, 134.
Grandsaigne (Stéphane de), 3, 19, 24.
Gréville (Mme Henry), 173.
Grzymala, 76, 90.
Guéroult (Adolphe), 60, 61, 64.

H

Hanska (Ctesse), 74.
Heine (Henri), 69.
Houssaye (Henry), 175, 176.

J

Jérôme Napoléon (prince), XII, 114, 142, 143, 147, 150, 164, 169.
Jouffroy, 40.

K

Karénine (Wladimir), XI, XIV, 35, 41, 90, 91, 103, 105, 108, 123, 127, 129, 135, 141, 152, 169, 170.

L

La Bruyère, 4.
Lamartine, 97.
Lambert, 118, 119, 120, 121, 134, 144.
Lamennais, 69, 97.
Ledru-Rollin, 124, 127.
Lemaître (Frédérick), 139.
Leroux, 97.
Leroy (Zoé), 16, 17, 24, 62.
Liszt (Franz), 66, 68, 69, 71, 72, 73, 75, 92, 93.
Louis-Bonaparte (Napoléon III), 140, 141.
Louis-Philippe, 64.

M

Mainard, 42.
Mallefille (Félicien), 10, 71, 72, 73, 76, 80, 179.
Manceau, 10, 120, 121, 133, 136, 137, 138, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 151, 158, 159, 161, 179.
Marliani (Mme), 82, 90, 91, 99, 103, 106, 129, 130.
Maurois (André), 51.
Mérimée (Prosper), 40.
Meure, 59.
Meurice (Paul), 162.
Michel de Bourges, 11, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 78, 179.
Mickiewicz, 70.
Molière, 4.
Montaigne, 13, 72, 127.
Montijo (Comtesse de), 60.
Montpensier (Prince de), 60, 61.
Muller-Strubing, 129.
Musset (Alfred de), 11, 37, 40,

41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 63, 64, 65, 78, 88, 161, 171.
Musset (Paul de), 42.

N

Nadar, 158, 168.
Néraud, XIII.
Nourrit, 70.

P

Pagello (Pietro), 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 65, 178.
Papet, XIII, 60, 170.
Paulin de Vasson, 173, 175.
Pestel (docteur), 169.
Pierre (Joseph), XIV, 151, 152, 157, 174, 176.
Planche (Gustave), 38, 42.
Planet, 35, 61, 63, 163.
Plauchut, 116, 163, 164.
Plessis (James Rottiers du), 6, 13.
Pomey (Mme), 173.
Poncy (Charles), 101, 104, 107, 108, 125, 127, 149, 168.
Pourtalès (Guy de), XII.
Préaulx (de), 103.
Pyat (Félix), 35.

R

Rinteau (Marie), 1.
Rocheblave (Samuel), XII, XIV.
Rollinat (François), XIII, 91.
Rollinat (Mlle), 72.
Rousseau (Jean-Jacques), 4.
Rousseau (Théodore), 104.
Rozières (Mlle de), 104.

S

Sainte-Beuve, 38, 40, 43, 68, 69.
Sand (Mme Aurore Lauth-), XI, XIV, 9, 16, 20, 29, 98, 100, 113, 120, 162, 165, 172, 179.
Sand (Gabrielle), 164.
Sandeau (Jules), 33, 34, 35, 40.
Saxe (Aurore de), 1, 8.
Saxe (Mal Maurice de), 1.
Sénancourt (de), 38.
Sèze (Aurélien de), XI, 10, 14, 15, 16, 18, 24, 25, 62.
Shakespeare, 72.
Süe (Eugène), 70, 163.
Sully-Lévy, 144, 173.
Sylvain, 145.

T

Taine (Hippolyte), XII.
Tattet (Alfred), 38.

V

Viardot (Mme Pauline), 99, 100, 125, 133, 134, 173.
Villeneuve (René de), 3, 5.
Villevieille, 121.

TABLE DES MATIERES

Pages

Avant-propos IX

I. — Hors du sujet, mais indispensable 1

II. — Première joie. — Première aventure : Aurélien de Sèze 10

III. — Maurice Sand grandit. — Rapports des époux Dudevant-Sand. — Quelques documents inédits. Naissance de Solange Sand. Paris et la liberté. 19

IV. — George Sand et le premier précepteur de son fils. — Une lettre inédite qui éclaircit tout 27

V. — A Paris avec Jules Sandeau. — Les premières lettres de Maurice Sand. — Mère, d'abord ! .. 34

VI. — Rupture avec Sandeau. — Musset à Venise. — Amour romantique. — Le rôle secondaire des amis de George Sand dans sa vie 40

VII. — La rupture. — Romantisme et vérité : quelques documents inédits. — Pendant que George Sand voyage. — « C'est mon ami, c'est mon amant ». — Séparation 56

VIII. — « Une vieille mère respectable ». — Voyage en Suisse. — Un été à Nohant. — Un enlèvement. — Balzac et George Sand. — Maurice Sand et Chopin 68

IX. — Voyage à Majorque. — Bonheur et inquiétudes maternelles. — Vers le retour 78

X. — Intermède : le retour à Paris 94

XI. — Accord entre les deux destinées. — Sentiments et idées 96

XII. — Les deux camps : Maurice Sand et sa mère; Chopin et Solange Sand. — Le triomphe de Maurice 102

Pages

XIII. — George Sand et l'œuvre de son fils 108

XIV. — Le Théâtre des marionnettes. — Notes inédites de George Sand et de Maurice Sand. — Comment la romancière est devenue auteur dramatique. 118

XV. — L'inattaquable accord. — 1848. — Maurice Sand et sa mère dans la politique 123

XVI. — « Une vie de cabotins ». — George Sand et sa fille. — Son dernier compagnon : Manceau. — Avènement de Napoléon III. — Maurice Sand et la passion scientifique 133

XVII. — La collaboration continue de Maurice Sand et de sa mère. — Voyage en Italie. — George Sand à Gargilesse. — « Il lui faudrait sa musique... ». — Voyage de Maurice Sand avec le prince Jérôme 143

XVIII. — Mariage de Maurice Sand. — La collaboration en tous domaines. — Documents inédits de la collection Joseph Pierre. — George Sand à Palaiseau. — Mort de Manceau 151

XIX. — Maurice Sand, maître de Nohant. — « La Bonne Dame de Nohant. — Voyage en Bretagne; sur la côte d'Azur. — Les deux petites-filles de George Sand. — La guerre de 70 161

XX. — Dernières années de George Sand. — Sa mort. 167

XXI. — Après la mort de George Sand 173

XXII. — Pour conclure 178

Bibliographie 181

Index des noms cités 183

IMPRIMERIE DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE. — PARIS-BOURG